



Université du Québec
à Rimouski

MA SITUATION D'ENFANT ADOPTÉ OU ENLEVÉ : UNE RÉPONSE SOCIO-CULTURELLE CHEZ LES BALANTES ET QUELLE INFLUENCE A-T-ELLE DANS MA VIE PROFESSIONNELLE D'ÉDUCATEUR SPÉCIALISÉ?

Mémoire présenté

dans le cadre du programme de maîtrise en Étude des pratiques psychosociales

en vue de l'obtention du grade de maître ès arts

par

© ANSOU MANÉ

Septembre 2013

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À RIMOUSKI
Service de la bibliothèque

Avertissement

La diffusion de ce mémoire ou de cette thèse se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire « Autorisation de reproduire et de diffuser un rapport, un mémoire ou une thèse ». En signant ce formulaire, l'auteur concède à l'Université du Québec à Rimouski une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de son travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, l'auteur autorise l'Université du Québec à Rimouski à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de son travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits moraux ni à ses droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, l'auteur conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont il possède un exemplaire.

Composition du jury :

Jean-Marc Pilon, président du jury, Université du Québec à Rimouski

Luis Adolfo Gómez González, directeur de recherche, Université du Québec à Rimouski

Ousmane Ba, examinateur externe, Université de Moncton

Dépôt initial le 4 septembre 2013

Dépôt final le 5 juin 2014

DÉDICACES

S'il y'a des personnes qui soient redevables dans ma vie, il y'a sans nul doute feu Gnaraliza Gnima Mané; cette dame qui n'avait ménagé de son existence aucun sacrifice pour ma réussite dans ce monde.

Je ne manquerais pas également de penser à son époux, mon père adoptif, feu N'Fally Cissel Mané.

Je pense à mes parents biologiques feus N'Fally Gaanman Mané et Binta Mansaly.

Que notre Dieu de Paix, d'Amour et de Compassion puisse vous rétribuer les fruits de vos œuvres sur moi.

REMERCIEMENTS

Je ne saurais boucler mes études universitaires sans pour autant rendre des hommages bien mérités à des personnes qui m'ont accompagné jusqu'à ce niveau.

A ce sujet, je voudrais nommer Dr Ousmane Sène, madame Clotilde Daba Thiaré Sène, madame Fatim Sam du Centre de Recherche Ouest Africain / Fondation Ford-I.E.E. de Dakar(Sénégal). Soyez- en remerciés pour votre concours et conseils durant les trois ans d'accompagnement.

Au personnel de la Fondation Ford-IE.E. International pour leur soutien financier à cette formation universitaire. Je vous en suis reconnaissant pour tous les moyens mobilisés pour accéder à ce niveau de savoirs.

Au personnel du département d'étude en pratiques psychosociales de l'UQAR. Je pense plus particulièrement à la secrétaire Linda Lebel pour sa constante disponibilité et son sens d'ouverture.

Au corps professoral, à qui je dis merci pour m'avoir ouvert le chemin de la connaissance. Je voudrais nommer messieurs Jean-Marc Pilon, Jacques Daignault, Pascal Galvani et aux dames Jeanne-Marie Rugira, Diane Léger et Danielle Boutet.

Merci à toi, M. Luis Adolfo González Gómez; votre soutien pédagogique dont j'ai été adulé durant mes deux années de formation. Vous avez su me comprendre, me soutenir, me relever pendant mes moments de chute psychologique.

Grâce à vous, mes idées ont pu voir le jour. Grâce à vous, la rédaction de ce mémoire s'est concrétisée. Je vous suis infiniment reconnaissant.

Je ne saurais clore ce chapitre de remerciements sans pour autant dire merci à mes coreligionnaires de l'Église Adventiste du 7ième jour de Dakar, de Kolda pour le soutien moral et spirituel que vous avez apporté à ma famille pendant mes deux ans d'absence du Sénégal.

A mon épouse, Adama Pascaline Mansaly; à mes enfants Koffthia Gilles Joseph, Véronique Binta Patricia, Mauriciana Cécilia Maria, Gnoraliza Fabienne Rolande, Booroly Bruno Audrey Mané. Je vous dis merci beaucoup d'avoir su supporter mes moments d'absence, de manque de chaleur familiale. Vous avez été patients.

A vous Amadou, Fatoumata Totala Sadio, Mariétou, Salif, Diénéba Anfouminy, Ibrahima Pape Mané, Charles Benoît Mansaly. Je vous suis reconnaissant pour avoir su soutenir ma famille pendant mon absence.

A vous Michel Biaye, Maguette Tombon Aziz Mendy, Aramata Mané et famille, Mamady, René Mansaly et épouses, Joseph Kémessin, Vieux Flavieux, Malamine Sadio et familles. À toi, Diénéba Dramé, pour notre indéfectible amitié. MERCI À VOUS TOUS!

RÉSUMÉ

Avant mes contacts avec le programme d'étude en pratiques psychosociales à l'Université du Québec à Rimouski, j'étais animé de mener une recherche à la 3^{ème} personne, recherche utilisée dans la quasi-totalité des universités du monde. J'étais préoccupé de trouver une réponse à la situation des enfants victimes de maltraitance dans mon pays, le Sénégal.

À la suite de mes premiers cours, avec des explications des professeurs sur le contenu de la formation et l'usage des histoires de vie, je découvris que cette question s'adressait plutôt à moi qu'aux enfants auprès desquels j'intervenais. J'eus la grande surprise de revisiter mon histoire personnelle d'enfant adopté et du professionnel que je suis devenu.

A ce titre, mon mémoire se veut un miroir de toute mon existence, qui va nous permettre de voir de plus près les interactions au sein de ma communauté balante (ethnie), ma famille d'adoption et avec tout ce petit monde que j'ai côtoyé durant des années tant dans ma vie privée que professionnelle. C'est à la suite de l'encadrement rapproché de mon directeur de recherche que ce thème m'est venu : Ma situation d'enfant adopté ou enlevé : une réponse socio-culturelle chez les Balantes. Et quelle influence a-t-elle dans ma vie professionnelle d'éducateur spécialisé ?

Ce titre m'a alors donné goût à l'investigation de tout ce qu'il contient comme non-dit dans un contexte culturel cohabitant avec le modernisme. Pour étancher ma soif, je me suis servi d'une approche qualitative en faisant appel à la méthode heuristique interprétative. Je me suis également servi de la bioscopie.

Au départ, cette méthode m'a permis de me découvrir, de me relier, de voir ou d'établir le lien entre cet enfant adopté ou enlevé et l'éducateur spécialisé engagé pour la cause des enfants en situation de souffrance morale, psychologique et matérielle. Elle a également permis de découvrir les éléments qui ont forcé ma personnalité, l'estime de moi-même.

Notons cette belle citation de Delourmé (1999) : *Le sujet est une existence incarnée qui ne peut prendre conscience et connaissance de son identité que dans le cadre d'interactions avec d'autres personnes.*

Mots clés : Enfant adopté ou enlevé, éducateur spécialisé, mère adoptive ou substitut, culture balante (communauté balante)

ABSTRACT

Before I got contact with the program of social psychology studies of the University of Quebec in Rimouski, my desire was to conduct research on old persons. This research is used in almost every university in the world. My preoccupation was to find a solution to the case of ill-treated children in my home country, Senegal.

Later on after my first lectures and some explanations from my teachers on the content of the program, I realized that this question was rather about myself than the children on whom I was working. I was so surprised to being revisiting (reviewing) my own story both of an adoptive child and as a professional I have become.

In so being, the purpose of this thesis is to shed light on all my existence in order to help us see very close the interactions not only in my Balant community, but also in my adoptive family with all the children with whom I was in contact through years in my private and professional life. It was after thorough work with my supervisor that this subject came up: My situation of an adoptive or breaded child: a socio cultural answer in Balant community. What influence has it had in my professional life as a Specialized Trainer (Social worker of children)

This title has given me the desire to conduct research over all the hidden issues in a cultural context mixed with modernism. In order to handle the matter, I used qualitative method (approach) with heuristic analysis approach. I also used bios copy.

In the beginning, this approach has helped me to discover myself, to see or make a link between this adoptive child and the specialized trainer who is committed to help these children living in bad moral, psychological and material conditions.

The approach has also helped in discovering things that have shaped my personality, my self-esteem.

Let us remember this wonderful quotation by Deloumé (1999): *“A person is an incarnated existence who can only be aware and conscious of his identity when interacting other people”*

Key words: adoptive or breaded child, specialized trainer, adoptive mother or substitute, Balant culture (balant community)

AVANT-PROPOS

Aussi loin que remonte ma mémoire dans le temps de mon histoire, me reste de ce parcours le sentiment que ma vie n'est qu'une succession de naissances, chacune apparaissant comme une étape marquée par la pierre blanche d'une prise de conscience significative et décisive. Ainsi toute mon existence a-t-elle été traversée de naissances, d'accouchements et de mises au monde dont chacune a contribué à me faire naître à l'homme que je suis devenu.

J. Salomé, 1999

L'homme, cet être conditionné ou conditionnant, est toujours en perpétuels mouvements. De Birkama à Rimouski en passant dans plusieurs villes du Sénégal, j'étais, je suis et je deviens. Donc, l'homme est passé, présent et futur. C'est dans ces différentes dimensions de l'existence humaine que je voudrais entrer dans la rédaction de mon mémoire qui me replonge dans mes contacts avec les études en pratiques psychosociales.

Nous sommes en octobre 1987, je suis alors jeune lycéen venant de la région naturelle, la Casamance, pour poursuivre mes études pour la deuxième année consécutive. Au bout de deux jours de séjour, mon tuteur (mon frère) me notifia son incapacité de m'héberger pour l'année scolaire en cours. Cette mauvaise nouvelle m'installa dans un inconfort qui me conduira jusqu'aux portes du service social du lycée Malick SY. C'était à Thiès¹.

La disponibilité et la promptitude avec lesquelles l'assistant social s'était engagé à résoudre ma souffrance psychologique et morale finirent par faire naître entre ce bienfaiteur et moi un cadre familial. Une relation de confiance indéfectible vit alors le jour. Ses qualités humaines et son engagement professionnel finissent par me donner l'amour de la

¹ Thiès : 2ième ville du pays, située à 70 km de la capitale du Sénégal (Dakar).

profession. Je décidai donc de suivre sa voie, d'être utile dans ce monde. Je lui demandai le nom et le lieu de l'école où il avait été formé. M'étant informé, je lui promis de passer le concours national d'entrée dans cette prestigieuse institution de formation en sciences sociales.

En octobre 1990, mon vœu est exaucé. Je commence ma formation d'Aide social à l'École Nationale des Assistants Sociaux et Éducateurs Spécialisés d'où je sortirai au bout de trois ans. Mon diplôme en poche, je tente de trouver un emploi. Une recherche d'emploi qui me conduira jusqu'à l'intérieur du pays. N'ayant toujours pas trouvé la stabilité sociale, en septembre 1997, je décide à nouveau de suivre une formation dans le même cadre et dans la même institution. Admis de nouveau, par voie de concours, une autre page de mon histoire commence à s'inscrire dans ma vie personnelle. Ainsi, je sors en juillet 2000 avec le titre d'éducateur spécialisé.

À la fin de cette nouvelle consécration académique (formation d'éducateur spécialisé), la Fonction publique me recruta au titre de la formation initiale d'aide social dont j'ai eu la consécration quatre ans auparavant. C'est à la sixième année d'exercice professionnel que je pus alors être reclassé au corps de la seconde. Ainsi, je quittai le ministère de la Santé pour atterrir dans celui de la Justice. En d'autres termes, cette formation (d'éducateur spécialisé) me permit d'accéder à la hiérarchie supérieure.

En avril 2010, la Fondation Ford/I.E.E. lançait un appel d'offre de bourses d'études. Convaincu d'avoir rempli les critères d'éligibilité, je postulai et en un trimestre, à la suite de plusieurs entrevues, je fus retenu dans le lot des heureux candidats. Je sentais alors un autre parcours venir; et au cours de l'année scolaire 2010-2011, les candidats retenus suivirent une formation pré-académique, période pendant laquelle chacun s'activait, avec l'aide de la dite Fondation, à faire des demandes de préinscription dans les différentes universités du monde pouvant répondre à la préoccupation du sujet de recherche de l'intéressé. La mienne est alors acceptée par l'Université du Québec à Rimouski.

Mon engagement auprès des personnes défavorisées, plus particulièrement les enfants en situation de déviance/délinquance, m'a permis d'être parrainé par le programme international de la Fondation Ford. Cette récompense aura certainement été motivée par mon avant-projet de mémoire intitulé : « La prise en charge psychosociale des enfants mineurs victimes du déni de paternité dans la commune de Kolda »

Officiellement admis à entrer en territoire canadien, je débarquai à Montréal le samedi 20 août 2011. Après les formalités administratives de la Police des frontières, je me rendis à la gare d'autobus de l'Express-Orléans en destination de Rimouski. La fatigue des vols Dakar/Bruxelles/Montréal ne m'avait pas du tout permis de contempler le paysage pittoresque des rives et cours d'eau de cette belle province du Canada : le Québec.

Je me souviens encore de ce vent frais de l'été, le vendredi 26 août, qui m'accompagnait jusqu'aux portes de l'UQAR pour assister à mon premier cours universitaire au Québec. Pour cette première expérience québécoise, la présence d'une Africaine, Rwandaise, dans le groupe des professeur(e)s qui nous ont accueillis m'avait beaucoup réconforté. Elle était accompagnée de ses collègues œuvrant au module de psychosociologie.

À cette première mise en confiance vient s'ajouter la disposition des tables et chaises, différente de celle que j'ai connue dans mon lointain pays, le Sénégal. Malgré cette différence de couleurs (peau) plus visibles, les rires, les accolades commençaient déjà à briser le mythe culturel que j'ai longtemps entretenu dans ma tête entre Noirs et Blancs. Nous nous rapprochons davantage parce que nous sommes unis par un même objectif : acquérir des connaissances.

À la suite de leur discours de bienvenue adressé à tous et chacun, suivi d'une présentation générale, les professeurs étalèrent la feuille de route des années de compagnonnage et d'apprentissage qui devraient nous lier, nous unir, nous bonifier. Ils nous précisèrent la particularité du Programme d'étude en pratiques psychosociales à l'UQAR, programme universitaire unique au Canada. « La recherche se fait à la première

personne du singulier » nous avait fait entendre le directeur de la maîtrise, dans son accent pur québécois – que j’avais du mal à saisir. Quelle déception ce fut pour moi ! Moi qui avais bien emballé dans ma mémoire un projet de recherche bien ficelé, je me mis à me questionner :

Ne me suis-je pas trompé d’université, de programme ? Quel diable m’a amené ici ? À quoi me servirait une recherche à la 1^{ère} personne du singulier, “JE” ? Je sais ce que je suis, me disais-je. Quel serait le sens de ma venue dans cette université, dans ce programme alors que j’ai une préoccupation ?

Et cette préoccupation était’ celle-ci : comprendre davantage les raisons profondes des comportements des mineurs victimes de déni de paternité sous l’angle psychosocial en vue d’une meilleure prise en charge. Autant de questions défilaient dans ma tête d’étudiant étranger pendant un trimestre. Dans cette recherche, l’étudiant est chercheur praticien ou chercheur réflexif. Il est chercheur au cœur de lui-même, de sa pratique professionnelle sur laquelle il doit s’interroger pour produire de ses potentialités personnelles et professionnelles.

Ils nous apprennent que cette démarche pédagogique passe nécessairement par l’écriture de son passé : « Histoires de vie ». Pour nous rendre plus vivants dans notre existence, une des professeures dira :

Notre passé, lorsqu’il a été revisité, récupéré et conscientisé se transforme en solidité, comme un mur de soutènement sur lequel on peut s’appuyer, et éclairer notre route comme une lampe. (Rugira, 2005)

Dans cet ordre d’idée, Jean Marc Pilon (2009, p.10) mentionne que la pratique réflexive demande au sujet chercheur de s’interroger sur lui-même avant d’intervenir sur l’autre. Il ajoute qu’une telle formation par production de savoirs accorde une place importante à l’expérience du praticien, aux connaissances et aux habiletés qui se développent à même la pratique. Cette thèse est alors appuyée par Van der Maren :

Il ne s’agit plus pour le chercheur de résoudre les problèmes d’un autre en créant un matériel mais il s’agit pour le chercheur-praticien de résoudre ses propres

problèmes en améliorant ou en créant ses outils, que ces outils soient des objets matériels ou des habiletés professionnelles. (1995, p.10)

Malgré autant d'explications fournies et argumentées par ce collectif de professeur (e)s, je ne trouvais pas pour l'instant le goût de ce Programme d'étude. Cette période d'incertitude, d'interrogation ne durera que trois mois. La discipline dite « Histoires de vie » m'aura plongé progressivement dans une démarche heuristique, phénoménologique et herméneutique, finissant par me convaincre de sa pertinence sur mon existence. La déception accouche d'une résolution de conflit interne, de guérison d'une blessure. Je prends de plus en plus goût aux cours. Je m'engage et m'investis au fur et à mesure que nous progressons dans les cours.

Le 22 février 2012, le collectif des étudiants de l'UQAR emboîte le pas à celui de ses collègues des autres universités du Québec. C'est la grève. Pas de cours. Les jours, les semaines passent. On commence à décompter des mois de grève. L'inquiétude commence à s'installer, surtout chez les étudiants étrangers. C'est la désolation, le découragement total. On s'inquiète du spectre d'une année invalide. À un certain moment de la grève, il fallut s'affirmer, se désolidariser des étudiants québécois. Le choix était difficile pour moi; sachant l'intérêt de cette protestation sociale. Comme disait un psychologue : « On ne peut pas choisir deux fois. On choisit qu'une seule fois. Choisir; c'est s'assumer. » Ma vie d'étudiant devient insupportable, insoutenable. Je vis la lassitude dans ma chambre d'étudiant. La grève continue, elle résiste encore aux armes du gouvernement du libéral, en la personne de son premier ministre Jean Charest.

Au mois de mai, le retour aux amphithéâtres a sonné, sous le signe du soulagement, de l'espoir retrouvé.

Mon mémoire de fin de formation, dans lequel je voudrais vous inviter à visiter ma vie personnelle et professionnelle, se voudrait le travail d'une personne qui cherche à se connaître dans le milieu qui l'a vu naître, dans le milieu qui l'a adopté, à établir un lien entre ce qui est et sa société, sa culture et l'influence de celle-ci dans son milieu professionnel. Je pense qu'à la lecture de celui-ci vous saurez comment en tirer intérêt.

Comme diraient St-Arnaud (1993), Serre (1993), Schon (1994) et Van der Maren (1995), la pratique de recherche implique l'acteur praticien à mettre en exergue ses valeurs, ses croyances, ses intentions et ses stratégies pour une action efficiente de sa recherche.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	ix
RÉSUMÉ	xi
ABSTRACT.....	xiii
AVANT-PROPOS.....	xv
LISTE DE FIGURE.....	xxiii
LISTE DES TABLEAUX.....	xxiii
INTRODUCTION GÉNÉRALE.....	1
CHAPITRE 1 PROBLÉMATIQUE	5
1.1 QUI SUIS-JE ?	5
1.2 CONTEXTE.....	8
1.2.1 Le peuple balante	8
1.2.2 La place de l'enfant chez les Balantes	11
1.3 PERTINENCES.....	15
1.3.1 Pertinence sociale	15
1.3.2 Pertinence personnelle	16
1.3.3 Pertinence professionnelle	22
1.3. Pertinence scientifique	25
1.4 PROBLÈME ET QUESTION DE RECHERCHE	26
1.5 OBJECTIFS.....	28
CHAPITRE II CADRE THÉORIQUE	29
2.1 CLARIFICATION CONCEPTUELLE	29
2.1.1 ADOPTION	29
2.1.2 Enfant adopté ou enlevé.....	35
2.1.3 L'attachement.....	36
2.1.4 Maltraitance.....	38
2.1.5 Estime de soi	40

2.1.6	Rupture de liens	42
2.1.7	L'éducateur spécialisé (cas du Sénégal).....	42
CHAPITRE III MÉTHODOLOGIE.....		45
3.1	L'HEURISTIQUE	48
3.2	L'AUTOBIOGRAPHIE ET BIOSCOPIE	50
CHAPITRE IV LES RÉCITS AUTOBIOGRAPHIQUES		53
4.1	RÉCITS DE VIE	53
4.1.1	Les étapes de ma vie	53
4.1.2	Le Kasàla	54
4.1.3	Phase d'inconscience	57
4.1.4	Phase de prise de conscience ou questionnement	62
4.1.5	Ma troisième naissance	76
CHAPITRE V ANALYSE ET INTERPRÉTATION.....		93
5.1	D'OÙ JE VIENS ?	95
5.2	LE LEGS INTERGÉNÉRATIONNEL	99
5.3	LA TRAJECTOIRE HISTORIQUE	101
5.4	L'ENFANT ADOPTÉ, L'ÉTERNEL RÉADAPTÉ.....	103
5.5	LES DISCOURS QUI ME FONT QUESTIONNER	106
5.6	QUAND NOTRE VÉCU CONSOLIDE NOTRE ENGAGEMENT PROFESSIONNEL	108
CHAPITRE VI CONCEPTUALISATION OU MODÉLISATION		111
6.1	JE SUIS UN ENFANT ARRACHÉ, BRUTALISÉ, RÉADAPTÉ, HUMILIÉ.....	114
6.2	L'ENFANT ADOPTÉ EST ENTREPRENANT, CRÉATIF, OUVERT, SENSIBLE, AVERTI.....	116
6.3	L'ENFANT ADOPTÉ OU ENLEVÉ DEVENU UN COMBATTANT, DÉFENSEUR DES OPPRIMÉS.....	118
CONCLUSION.....		125
BIBLIOGRAPHIE.....		129

LISTE DE FIGURE

Figure 1 : Mes trois naissances	57
---------------------------------------	----

LISTE DES TABLEAUX

Tableau 1 : Bioscopie	89
Tableau 2 : Les expériences comme projection de notre vie future	94
Tableau 3 : Les mots ont un sens.....	106
Tableau 4 : Expériences-temps-lieux et impacts	120

INTRODUCTION GÉNÉRALE

La problématique de la prise en charge de l'enfant, surtout en besoin d'assistance et/ou d'aide éducative, a longtemps fait l'objet d'une attention particulière pour les organisations caritatives, des États et des personnes de bonne volonté.

Ainsi, pour mieux juguler cette question, l'adoption voit le jour – et évolue en fonction des temps et des peuples. Sa forme diffère également d'un pays à un autre. À cet effet, l'adoption en milieu balante est une pratique courante qui se justifie par des considérations culturelles. C'est ce phénomène que je voudrais tenter d'étudier chez les Balantes, un peuple au sud du Sénégal. C'est de cette adoption, dont je suis victime, que je voudrais traiter dans le cadre de cette recherche.

Dans un premier temps, pour mieux cerner la question, il conviendrait d'emblée de préciser que le terme d'enlèvement conviendrait le mieux pour désigner l'adoption dans le contexte balante. Enfant adopté ou enlevé que je suis, je me suis interrogé dans ma recherche sur la question de savoir comment mon statut social, mon vécu psychosocial a-t-il pu me conduire à ma situation professionnelle d'éducateur spécialisé. Cette tentative de mise en exergue de l'enfant adopté ou enlevé à l'éducateur spécialisé a été motivée par une préoccupation personnelle sur un mineur récidiviste de nos services qui était à la recherche d'une affection paternelle. Dans cet ordre d'idée, mon admission au programme en étude des pratiques psychosociales me permit de me rendre compte que mon investissement pour les mineurs a été inéluctablement influencé par mon vécu personnel. Cela serait découvert du fait de la particularité du programme où la recherche se fait à la première personne du singulier.

Partant de cette expérience existentielle et pratique de moi-même, sujet-chercheur (je parcours une voie ?), devant me conduire à me connaître, à me donner un sens, mais aussi à

changer mon approche professionnelle et, si possible, permettre aux lecteurs de ce mémoire, chercheurs ou praticiens, de s'inspirer de celle-ci.

Mon mémoire se divise en six chapitres suivis d'une conclusion et d'une bibliographie. Dans mon premier chapitre, qui est la problématique, il est question de situer le contexte de mon thème de recherche, les différentes pertinences (sociale, personnelle, professionnelle et scientifique) qui la justifient, pour ensuite aboutir à la question de recherche et de ses objectifs.

Considérant que les mots n'ont de valeur que dans le contexte et le temps auxquels ils sont exposés et m'inscrivant dans une dynamique de recherche scientifique, j'ai voulu consacrer le deuxième chapitre à la clarification conceptuelle des mots clés de mon thème. Cette clarification déblaie la piste de ma recherche.

Le troisième chapitre est consacré à la méthodologie utilisée. Ma recherche étant une recherche existentielle, expérientielle, j'ai voulu me servir des outils tels l'heuristique en m'inspirant de la méthode de E. Graig (1978) et C. Moustakas (1968), structurant la recherche à quatre niveaux (la question, l'exploration, la compréhension et la communication). et de l'autobiographie.

Mon quatrième chapitre fait appel aux récits de vie avec tous les éléments mettant en relation mon vécu personnel et mon vécu professionnel. C'est le lieu pour faire l'exposition du sujet, objet de recherche. Le sujet, objet de recherche, devient le narrateur-témoin d'hier prenant une distance avec celui qui se raconte.

Le cinquième chapitre est une suite logique du quatrième, j'aimerais l'appeler « la mise à nue » des éléments présents. Ce chapitre permet d'entrer en profondeur de ceux-ci. C'est le chapitre d'analyse et d'interprétation. Il permet aussi de mettre en lien les moments, les événements, les mots, les pensées qui m'ont marqué, accompagné. C'est le chapitre qui dit qui j'étais, qui je suis et comment je dois me conduire pour le futur.

Mon dernier chapitre, le sixième, vient mettre en place un modèle de conduite, de repères qui me sont propres, produits à partir de mon expérience existentielle et professionnelle. Ce chapitre détermine le niveau de maîtrise des connaissances acquises et des outils utilisés durant les deux ans de formation. Il est le terminus du chercheur praticien qui accède au statut de praticien chercheur. C'est là où il étale sa propre démarche de recherche devant servir à d'autres chercheurs.

CHAPITRE 1

PROBLÉMATIQUE

1.1 QUI SUIS-JE ?

Pour vous donner un avant-goût de ma problématique, je voudrais passer par la poétique de ma vie, qui n'est que l'aperçu de celui que je suis. Ce poème est né à la suite des histoires de vie écrites au cours de nos différentes séances de rencontres. Ces écrits qui m'ont permis de scruter toute mon existence me font croire que l'individu est intimement lié à son milieu, sa culture, aux mouvements et contacts auxquels il est exposé.

La vie est parsemée d'embûches...

Elle est aventure, remémoration, réconciliation. Je retiens encore de Diane Leger disant lors d'un cours magistral en janvier 2012 : « La vie n'est pas aussi tendre pour ceux qui choisissent d'être libres ».

L'aventure est aussi la recherche de soi, la reconstruction de son identité, de son passé... Dans cette perspective de reconstruction de soi, Jean Monbourquette dira : « Pour accélérer ta guérison, je t'invite à ne pas nier son mal, à le reconnaître sans fausse honte » (Monbourquette, 1994 :12).

L'existence de l'individu est jalonnée par des événements, des rencontres, des échanges qui font de lui un être unifié, dispersé, compréhensif et compréhensible, sociable ou associable, ouvert ou fermé.

La recherche de soi est une prise de conscience. C'est avoir la certitude de ce qu'on est. Cette ouverture de soi devient une introspection de sa vie intérieure, de ses expériences

personnelles et professionnelles. La recherche de soi, c'est aller au-delà de ce qui est caché en soi, qu'on ne voit pas mais qu'on exprime sans qu'on ne s'en rende compte.

La reconstruction de son identité, c'est la réunification de ses éléments qui ont teinté sa vie. Elle est l'influence de ce qui nous a conduits à notre stade de développement. La reconstruction, c'est se souvenir, relier son passé du présent et tendre vers le futur.

L'être humain ne peut se construire sans pour autant se détacher à un certain moment de ce qui le prive de l'ouverture vers son monde extérieur.

La remémoration est aussi l'actualisation de son existence. Elle permet de rendre vivant ses forces et faiblesses, de dévoiler sa personnalité intime. C'est redonner un sens à ce qu'on est.

La réconciliation est en fait une prise de conscience et le désir d'aller de l'avant. Elle est pardon, l'intention de s'ouvrir, d'oublier ce qui nous empêche d'être un être sociable. C'est s'examiner, analyser ses rapports avec soi-même, son entourage. C'est l'ouverture, le dialogue.

La vie est reliance. Elle est contact avec l'autre, avec son entourage immédiat.

Je sais que mon existence ne peut dépendre uniquement de moi-même. Si j'existe, c'est qu'il y a ceux qui existaient déjà avant moi. Ils m'ont donné vie. Une vie d'interdépendance. Elle est une vie influente et influencée. Elle est celle du recevoir et du donner.

Nous sommes tous confrontés à un certain nombre de faits que nous n'avons pas choisis, que nous n'avons pas voulus et qui nous sont en quelque sorte imposés : c'est ce que j'appellerais le 'donné' de la vie. C'est notre lieu de naissance, notre famille, l'époque à laquelle nous vivons, c'est notre corps, notre personnalité et notre intelligence, nos capacités, nos qualités, mais aussi nos limites et nos handicaps. Ce sont aussi les événements qui surviennent, qui nous touchent directement, mais sur lesquels nous n'avons pas de maîtrise et que nous ne pouvons pas contrôler. (Lenor, 2010 :13)

Mais j'ai peur d'approcher l'autre, l'ombre de mon passé. J'ai peur de déterrer mon passé, de recoller mes blessures. J'ai peur de les panser. J'ai peur de fouiller mon passé amer de mon existence. J'ai peur d'y descendre de peur d'y rester. J'ai peur d'avoir mal, de heurter l'autre dans sa tranquillité.

J'ai le cœur lourd ! Un cœur qui a de la peine à tout supporter.

Je suis un être, un individu qui est expériences :

L'expérience est la somme d'épreuves humaines malheureuses, désastreuses qui m'ont plongé dans l'inconfort.

L'expérience est également la somme de joies, d'amour, de rebondissements, de soulagements.

La vie est parfois une crainte et une contrainte :

La crainte est le refus d'avancer, d'accepter.

La contrainte devient une soumission. Se soumettre, c'est se plier, une adhésion à contrecœur. On encaisse. J'étais soumis, contraint. J'ai peur de découvrir ce qui est devant moi, de découvrir ce que je suis capable. Je deviens un être irréfléchi.

Si je veux me transformer, je ne dois pas craindre d'affronter la réalité, mon vécu. Je dois m'assumer. Je dois savoir décider. Je dois savoir me guider.

Vivre, c'est partir de son passé.

Vivre, c'est raccommode le passé du présent.

Vivre, c'est dialoguer avec son corps, son être intérieur et extérieur.

Vivre, c'est écouter son entourage, décoder le non-verbal, dialoguer avec celui-ci.

Si je suis soumis, c'est qu'il existe un être plus fort que moi, plus fort que mes parents. Cet être, je l'appelle « Culture ».

Je voudrais connaître la profondeur de son emprise sur moi. Je dois mon existence à cette culture. C'est elle qui a décidé à ma place et à celle de mes parents biologiques en me transplantant ailleurs, loin d'eux. Elle a son poids. Elle est cohésion sociale. Elle est harmonie, rétribution, récompense. Elle est régulatrice sociale.

Je n'étais pas libre hier. Je veux être libre Je tends à la liberté. Je me questionne. Je me construis à travers la vie professionnelle, à travers l'écriture. Elle est un passage de l'être déchiré à un être unifié, réconcilié, compris, ouvert.

Pourquoi cet enfant adopté se bat-il matin et soir à défendre ces enfants vulnérables, ces sans-voix ? Pourquoi autant d'abnégation, de détermination à côté de ceux-là ?

Oui, je dirai qu'on ne peut être défenseur engagé d'une cause que lorsqu'on n'aura pas été victime. La victimisation crée en l'être l'esprit d'interlocuteur. Ma singularité est unique. Mais, en tant qu'être humain, vivant sur terre; je me ressemble aux uns et aux autres. J'ai ma propre histoire unique qui a certainement été influencée par ma culture et qui pourrait également influencer ta vie, toi; lecteur.

1.2 CONTEXTE

Je voudrais, à l'issue de ce poème, vous inviter à prendre connaissance du peuple balante. La convocation de cette sous-section se justifie par deux raisons qui me semblent déterminantes :

- Dans un premier niveau, elle permet au lecteur de pouvoir situer ce peuple dans l'espace et le temps.
- Au second niveau, de lui donner une vision sommaire du mode socio-culturel du peuple balante concernant l'adoption qui fait l'objet de notre étude.

1.2.1 Le peuple balante

Cette section, que je pourrais définir comme la carte postale, permettra au lecteur d'avoir une visibilité du peuple balante dans son espace géographique (terroir, conception de l'adoption) et également lui faire apparaître les différentes localités (villes et villages) où j'ai dû marquer ma présence.

Les Balantes forment un groupe ethnique qui se trouve en Guinée Bissau, au Sénégal, plus précisément en Moyenne Casamance, correspondant aux départements de Goudomp et Sédhiou, et en Gambie.

Au Sénégal, on les trouve le long des deux côtés du fleuve Casamance dont une partie se trouve sur une bande qui jouxte la frontière avec la Guinée-Bissau. L'occupation de cette bande de terre remonterait au 15^{ième} siècle et qui lui donne aujourd'hui le nom de « Balantacounda » dans le département de Goudomp, signifiant zone habitée par les Balantes. (<http://www.casamance-tourisme.sn/?lesbalante>).

Avant de décrire l'identité culturelle de ce peuple, nous voudrions partir d'abord de la définition du terme « balante ».

Il serait, selon la même source citée ci- haut, une déformation de « balanto » que le groupe manding leur accordait, signifiant « les révoltés ou des indomptables ». C'est ce peuple qui refuse la soumission à l'étranger, surtout à l'époque où les missionnaires de l'Islam ont voulu leur imposer la religion musulmane. Ils manifestèrent leur farouche opposition aux envahisseurs.

En son sein, le Balante est appelé « Alanté » qui voudrait dire le « guerrier, l'indomptable ». N'est-ce pas là une manière d'expliquer sa bravoure, sa résistance à l'étranger ? Leur langue (dialecte) est le balante, qui fait partie des langues nigéro-congolaises.

Selon le recensement général de la population du Sénégal de 1988, les Balantes représenteraient 0,8% de la population et ont comme principale religion la religion traditionnelle animiste qui est fortement concurrencée par les religions musulmane et chrétienne.

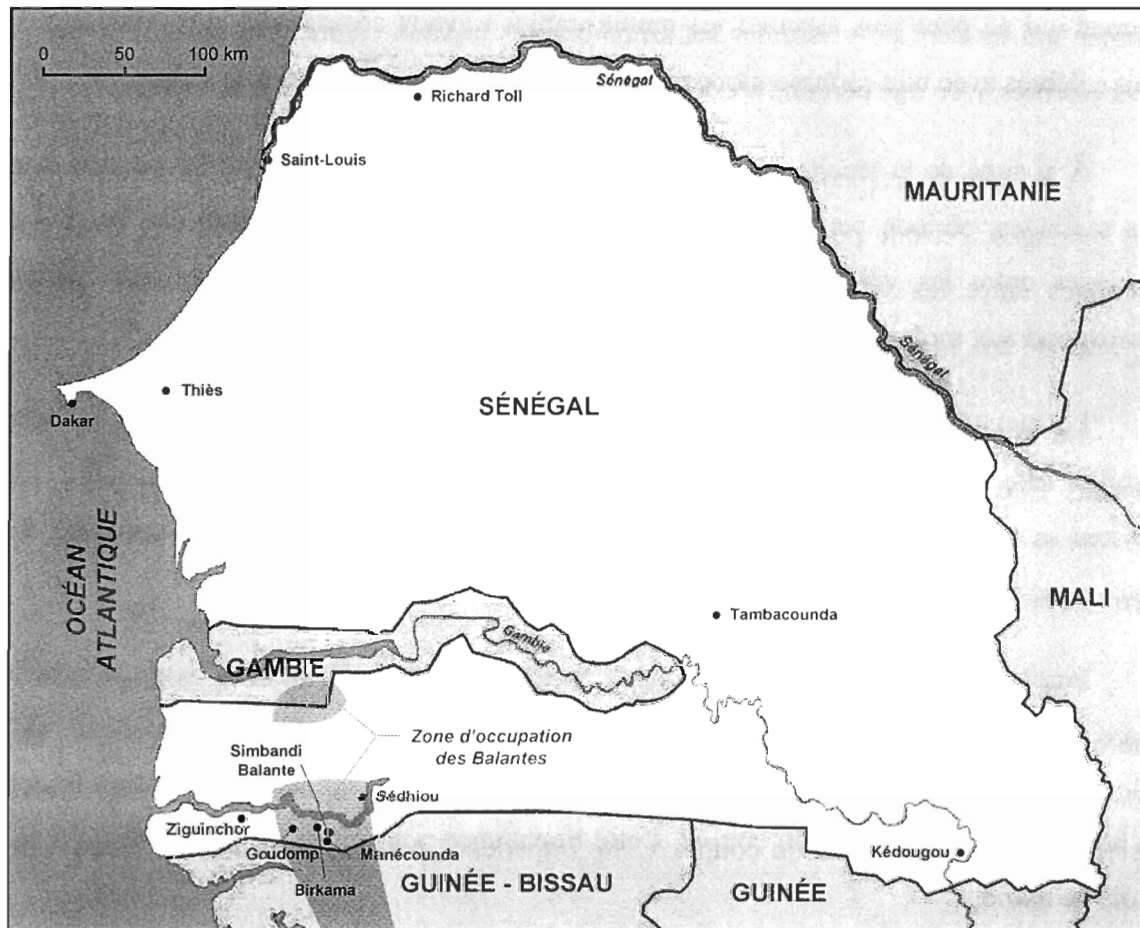
Les Balantes ont toujours organisé des cérémonies de circoncision à l'instar de leurs cousins Diolas. Sa dernière cérémonie remonterait vers les années 1950-1958. Cette pratique culturelle bien qu'ayant disparu chez les Ganja, surtout présents en Moyenne

Casamance et en Gambie, existe cependant chez les autres sous-groupes « Aracha » et les Balanteskenthohé. Ce passage constituait un sacre important permettant aux circoncis d'entrer dans le monde des hommes et de leur permettre également de remplir certaines fonctions sociales.

Les Balantes ont comme principaux patronymes Biaye, Dingol, Diatta, Camara, Danfa, Mangal, Mané, Mansaly ou Mansal, Samagane, Sadio. Cependant, force est de constater que ceux habitant la Guinée-Bissau ont vu leurs patronymes devenir Viéra, Lopez, Yalla, Marquez, Rodriguez du fait de la colonisation portugaise.

Les Balantes sont un peuple légendairement attaché à la terre. Ce sont de grands exploitants agricoles, rizicoles, fruitiers; ils pratiquent également l'élevage des porcs et des chèvres, animaux qui font partie de leur patrimoine culturel. Notre source indique que les Balantes sont fortement individualistes et collectivistes. Cela voudrait dire que l'élément (individu) prit singulièrement doit avoir son autonomie financière, économique, mais tout en sachant que les intérêts de la collectivité (travaux, cérémonies, etc.) priment sur les siens. Il est un être au service de celle-ci en cas de besoin.

L'individu est d'abord collectif avant de devenir individuel. On enseigne à l'individu à développer son autonomie tout en apprenant qu'il est indissociable du groupe. Les travaux collectifs du village et communautaires priment sur les travaux individuels. La société balante est une société unitaire, solidaire. Le malheur ou le bonheur d'un élément, d'un couple est ressenti dans toute la société. C'est l'affaire de tous.



1.2.2 La place de l'enfant chez les Balantes

Les mariages, dans la société balante ont souvent été célébrés dans deux périodes différentes de l'année.

Pour le peuple balante, l'année commence avec le début de l'hivernage, plus précisément les mois d'avril-mai. Cette période de l'année est consacrée aux défrichages des champs, le renouvellement des toits et de la paille des cases et à la célébration des mariages.

Selon les sages, ceux qui se marient à cette période sont le plus souvent des soutiens de famille. En trouvant une épouse, ils viennent apporter une assistance physique à la

maman qui ne peut plus assumer les innombrables travaux champêtres et/ou rizicoles. Ils sont célébrés avec une certaine modestie car les greniers commencent à se vider.

À la suite de la récolte des produits vivriers et commerciaux, vient la seconde étape des mariages, période pendant laquelle on assiste à une grande festivité, une rivalité de mariages entre les villages, les familles. Les greniers semblent pleins. Cette période correspond aux mois de décembre/janvier.

La nouvelle mariée est l'objet d'un traitement de faveur particulier dans sa belle-famille. Elle est bien accueillie et entretenue par celle-ci, surtout par sa belle-mère. Elle devient sa complice, sa confidente, son amie. Elle lui livre les secrets de la sexualité. Les deux ne se séparent qu'au sommeil.

Partant de ces considérations sociales, lorsqu'au bout de six mois de mariage la belle-mère de la nouvelle mariée ne voit aucun signe attestant une grossesse quelconque, alors elle commencera à douter de sa fertilité. Dans ce cas, elle engage une concertation franche et honnête sur la sexualité du couple. Cette impatience pourrait se prolonger jusqu'à neuf mois de mariage.

En cas de non-satisfaction, la mère transfère le débat au mari. La question est alors confiée aux vieilles dames du village qui useront de leurs pouvoirs mystiques pour apporter un remède au couple qui a tant besoin d'un enfant. Toute une assistance mystique est apportée à la jeune femme qui chez le Balante est considérée comme infertile.

En cas de succès, l'avènement de l'enfant dans une famille constitue une immense joie, une fierté pour toute la communauté. Et que dire d'une femme qui a la malchance de garder longtemps un enfant dans son dos? La coutume assimile cette perte d'enfants aux génies qui aimeraient voir une telle dame porter un enfant. Celle-ci n'est aucunement responsable de ce mauvais sort. Et pour exorciser ce mal, la seule alternative serait de lui séparer de l'enfant ... Dans de pareilles figures, la même attention est accordée au couple, à la femme malheureuse. C'est tout le monde qui est debout pour juguler le mal.

C'est montrer l'importance de l'enfant dans ma société balante et le rôle éminemment important de celle-ci à la survie de l'enfant. Cela montre également le lien combien de fois indéfectible entre l'individu pris dans sa singularité et l'individu pris dans sa collectivité.

En tant qu'être humain, je suis membre de cette espèce animale ayant des facultés de discernement me permettant de pouvoir m'accommoder, m'adapter à toute épreuve qui jalonnait mon chemin. C'est ainsi que face à certaines épreuves, différentes des catastrophes naturelles (sécheresse, tremblements de terre, inondations, tempêtes, etc.) qui dépasseraient mon entendement, je suis obligé de chercher des réponses à partir de mon essence, mes racines culturelles, de mes fondements spirituels. Et malgré les progrès scientifiques et médicaux qui ont largement contribué à l'amélioration des conditions de mon existence en tant qu'humain, homme pensant, je ne cesse de m'interroger sur des questions de vie me touchant directement. La science, au-delà de son incapacité de trouver des réponses à d'autres réalités humaines; la culture, quant à elle, tente de remédier à ce besoin humain pour comprendre la vie. C'est dans cette dualité (science et culture) que je me vis en tant qu'homme dit traditionnaliste ou du monde traditionnel.

À cet effet, la naissance d'un enfant serait le fruit d'union entre un homme et une femme. La naissance de celui-ci, dans la plupart des cas, est synonyme de joie. L'enfant devient une chose précieuse, un être fragile à entretenir jalousement...

Pour certains peuples, c'est une fête pour toute la communauté entière. C'est pourquoi tout couple qui ne parviendrait pas à avoir un enfant pose une question communautaire, une inquiétude, une préoccupation sociale. Dans pareille situation, comment ne pas s'intéresser à son suivi, à son éducation, à sa croissance, à son devenir si la femme parvenait à mettre au monde un enfant après tant de sacrifices ?

Le peuple balante s'inscrit dans cette logique socio-culturelle. L'enfant appartient à toute la communauté. Il n'est pas l'enfant d'une seule famille, du seul couple qui l'a mis au monde. Il appartient à tout le monde. C'est-à-dire qu'on souhaiterait que tout couple en ait au moins un. C'est dire que l'inexistence ou absence d'un enfant dans un ménage

dérangerait toute la communauté, d'où l'implication de celle-ci à donner la joie à tout couple en manque.

Toute union qui serait dans le malheur de ne pas avoir d'enfant se verrait assistée, soit on l'assiste pour procréer par l'usage de médicaments traditionnels, soit, dans le pire des cas, qu'on lui confie un enfant venant d'ailleurs (adoption). Dans d'autres situations, l'enfant pourrait quitter ses parents biologiques pour adoption du fait que sa maman serait considérée comme celle dépossédée par un génie. Cela va sans dire que dans la communauté balante une série de décès enfantins est loin de la volonté naturelle. Elle relèverait plutôt du pouvoir surnaturel. C'est cette croyance populaire qui justifierait le retrait de l'enfant de son milieu biologique. C'est cette forme de traitement de l'enfant qui fait l'objet de ma recherche : l'adoption ou l'enlèvement en milieu balante.

Cette adoption ou enlèvement que subit l'enfant, loin de ses parents biologiques, est dans la plupart des cas un passage difficile à vivre et à accepter par l'enfant est sevré brutalement. À ce sujet, comme disait Jean-Philippe Gauthier : « Notre vie est souvent influencée par ce que nous avons reçu des autres ou de comment nous nous défendons à partir de notre propre expérience de la vie » (Gauthier, 2007).

C'est considérant cette dimension psychosociale ou psycho-affective que notre existence prend son sens ou perd sa raison d'être.

Pour moi, mon atterrissage dans le champ social trouverait une réponse à partir de celui que j'étais, de celui que j'ai vu, entendu, subi et de celui que je suis devenu. C'est dans ce contexte traditionnel-culturel et professionnel moderne que notre étude trouve sa pertinence dans un objectif de relier ou de faire cohabiter la pratique d'adoption traditionnelle à celle dite moderne dans un cadre purement juridique.

1.3 PERTINENCES

Une recherche trouve son intérêt, sa pertinence qu'à l'issue d'un diagnostic de la situation, problématique qui préoccupe le chercheur. À ce sujet, obéissant aux exigences scientifiques, je voudrais faire un survol de mon sujet d'études à quatre niveaux qui suivent.

1.3.1 Pertinence sociale

Longtemps pratiquée par les Balantes, l'adoption n'a pas le même sens, la même signification que dans monde occidental. Pour les Balantes, l'acte d'adopter un enfant trouverait une signification sociologique. Pour mon peuple, adopter un enfant c'est venir en aide, au secours d'une mère, d'une femme qui aurait la malchance d'enterrer son ou ses enfants avant leur deuxième anniversaire de naissance. « Plus précieux que l'or, est de porter pour la femme, un enfant au dos » disent les sages Balantes. Procréer est un acte d'estime, mais garder longtemps un enfant installe confortablement toute femme dans son ménage. L'enfant constitue une grande fierté tant pour elle et son époux que pour la communauté. Pour que la femme en manque d'enfant puisse également jouir de la fierté d'en avoir un, la communauté en dérobe un, l'extrait des pieds de sa maman biologique pour le placer ailleurs, à la suite d'une concertation excluant les parents biologiques. Cette pratique, qui n'est pas scientifiquement documentée, semble occuper une place prépondérante dans la conscience collective de mon peuple. C'est de cette pratique dont je suis issu. Ainsi, dans mon village adoptif composé par une population de près de 1000 habitants, une quarantaine de femmes ont été soumises à cette pratique et 22 personnes âgées de 3 à 27 ans auraient été installées là à la suite de cette pratique, c'est-à-dire que ces personnes sont originaires d'ailleurs (Mané, 2000). L'ampleur de ce phénomène mérite d'être étudiée, surtout si l'on tient compte de la situation des enfants adoptés dans les familles d'accueil, de leur potentiel d'imagination et de leurs relations interpersonnelles dans le village, entre eux, entre les parents adoptifs et/ou biologiques, entre les frères et

sœurs de sang. Combien sont-ils à ne pas avoir fréquenté l'école ? Combien d'enfants adoptés ont été dépossédés de leurs plantations, de leurs vergers par leurs frères adoptifs parce qu'ils n'appartiennent pas à la famille d'accueil ? Combien sont-ils à avoir des difficultés à s'adapter une fois retournés dans leurs familles biologiques ? Malgré tout, les difficultés, les injustices auxquelles ils sont souvent victimes, ils parviennent à exceller dans toutes les activités où ils sont présents, et cela à la grande surprise de leurs frères adoptifs. De telles préoccupations trouveront beaucoup de réponses au cours de mon développement, car notre expérience du phénomène constitue un laboratoire d'analyse et d'interprétation dans ma démarche de recherche. C'est pourquoi ma recherche voudrait comprendre ce phénomène culturel. Comment cette pratique a su me porter jusqu'au champ social et, ce faisant, essayer d'en dégager un modèle compréhensif. Mais avant d'aller plus loin, je voudrais d'emblée justifier la pertinence personnelle de ma recherche.

1.3.2 Pertinence personnelle

Pour tout croyant en Dieu comme moi, ma venue au monde serait le fruit de l'union de deux personnes qui sont papa et maman. Ma venue au monde aurait été également facilitée par ma communauté traditionnelle pour faire de ma vie ce qu'elle est aujourd'hui. Né de mère ayant la malchance de porter longtemps un enfant au dos, me voilà tout petit, innocent, inconscient, faible créature comme le dit la Bible, déporté et transplanté dans une autre localité, un village différent du mien, condamné à vivre dans une autre famille différente de la mienne. La coutume voudrait que je survive dans ce nouveau lieu parce que ma maman avait l'habitude, involontairement, d'enterrer ses enfants avant leur deuxième anniversaire. Comme précédemment justifié, pour le peuple balante, toute femme mariée a droit à vivre avec son ou ses enfant(s) au moins trois ans. Et quand on constate une série de décès chez une femme, alors on trouve que celle-ci est dépossédée par des génies, auteurs de ce mal. La seule alternative de donner goût à la femme serait de lui séparer de l'enfant qui est en allaitement. Alors on me sépara de ma maman, ma famille. Je fus alors extirpé, envoyé loin des siens, à Manécounda. Dans ce monde, tout petit, je serai obligé de

m'adapter, de m'ajuster, de m'accommoder, malgré mon innocence, à un nouveau milieu de vie. J'ignore si cette expérience d'attachement à ma mère substitut n'aura pas été traumatisante, aussi stressante pour elle que pour moi-même. Je me demande si cette vie d'enfant adopté ou enlevé n'a-t-elle pas eu des répercussions dans ma vie présente. En tout cas, une chose est certaine, c'est qu'elle me marque davantage à tout instant, dès que j'essaie de réactualiser des moments qui se présentent comme des films dans ma mémoire profonde. À ce sujet, je voudrais citer les propos de M. Briand (2005) : « L'être humain naît à lui-même plusieurs fois lorsqu'il inspire le premier souffle de vie et autrement lorsqu'il reprend consciemment contact avec la Vie en lui. »

Bowlby, toujours dans le même ordre d'idée, reconnaît que l'enfant est le petit de l'homme et ne nie pas cependant ses capacités de mémorisation malgré son âge mental :

Les enfants ne sont pas des ardoises dont le passé pourrait être effacé avec un chiffon ou une éponge. Ce sont des êtres humains qui portent leurs expériences antérieures avec eux, et leur comportement dans le présent est profondément influencé par ce qui s'est passé auparavant. (Bowlby, 1993 : 114)

Ma première naissance sur terre a eu lieu à Birkama, mon village natal. Pour moi, ce fut la première naissance de mon existence, une naissance que je pourrais appeler, sans risque de me tromper, une naissance inconsciente parce que ne sachant rien du monde.

La seconde naissance est celle de ma déportation, de ma transplantation. Je dis bien transplantation car je suis arrivé à Manécounda (mon village d'accueil' d'adoption) semblerait-il à dix huit mois maximum ; sans mon consentement. Ce fut un exil, imposé à ma personne vulnérable. Mes seules armes de refus ont été sûrement mes pleurs quand je quittais mes parents. J'étais dans l'incapacité de dire non à ce dictat. Quoi qu'il advienne, il faut subir la vie. Et cette vie, je l'ai subie et elle m'a suivi le jour de ma troisième naissance.

Cette troisième naissance pourrait également être appelée l'âge de la maturité ou la prise de conscience. Cette troisième naissance, c'est le jour où j'ai commencé à me questionner sur les véritables mobiles de ma souffrance psychologique, morale et verbale

née des traitements dont j'ai tout temps été victime dans cette famille d'adoption sans qu'une explication me soit donnée. Cette enfance passée loin de mes parents biologiques, c'est elle que je voudrais partager avec vous, lecteurs de mon mémoire. Comment elle s'est passée, comment je l'ai vécue, comment je la ressens et comment a-t-elle influencé ma personne pour arriver à ce stade de ma vie professionnelle ? Vous ne sauriez me connaître si je refusais de déterrer les vestiges de mon passé. Et cette fouille archéologique demandera des sacrifices. C'est le sacrifice d'accepter de me faire blesser dans mon âme profonde et d'aller au-delà du sacrifice pour panser les blessures héritées de ce passé. Cette troisième naissance pourrait également être appelée l'âge de la maturité ou la prise de conscience. Pour paraphraser Gomez (1999, p.100) : « la compréhension serait une situation de questionnement d'être, un être à la recherche d'une identité perdue, d'une voie sombre ». En m'inspirant de cette idée de Gomez, je dirai que comprendre, pour moi, partirait d'un espoir perdu. Et espoir perdu équivaldrait à dire que le perdant, je jouissais d'un certain confort, d'une certaine sécurité. L'espoir perdu m'a évidemment poussé à m'interroger sur mon statut réel, mon identité dans une famille où je ne trouvais plus cette sensation dont tout enfant de mon âge pourrait jouir en présence de ses parents, plus précisément dans mon cas particulier. Je perçois cette envie de figure paternelle pendant les jours de fête lorsque mes camarades d'âge sont sur leurs papas, la main dans la main. Mes camarades étaient heureux. Je les enviais à chaque instant que je voyais cette ambiance entre père et fils. Ma déception aura été tellement grande que j'ai dû comprendre que j'appartiendrais à une autre unité sociale. Fallait-il accepter le cours des événements ? Je tenterai d'emboîter le pas à Bergson disant : « Exister, c'est changer; et changer, c'est mûrir; mûrir, c'est créer sans cesse » (1996, p. 5).

Ma recherche d'autonomie, d'épanouissement sera expérimentée le jour où nous sommes partis suivre un match de football (soccer) dans un village voisin. Ce fut un moment, un tournant décisif et déterminant dans ma vie. Cette expérience m'a socialement et psychologiquement marqué. J'ai changé dans ma vie, j'ai cherché à vivre à ma manière sans oublier que je suis régi par un cadre. Ce jour-là, Lamine (fils du père adoptif) et moi avons failli à notre mission quotidienne qui consistait faire paître les chèvres. À notre

retour, son papa nous enferma dans une chambre et se mit à nous bastonner avec une ardeur inimaginable. Je fus la principale victime de cette désobéissance. Cette bastonnade aura laissé en moi des séquelles corporelles qui, à chaque instant que je les revois, réveillent en moi ce passé douloureux et font naître une certaine haine. L'accrochage verbal entre les deux époux après cette bastonnade vint apporter quelques brins de lumière à mes interrogations lorsque ma mère adoptive dit, ce soir-là : « J'ai trop toléré. Je n'en peux plus. Tu le maltraites du fait qu'il n'est pas ton sang, ton fils ».

Cette parole qui est tombée dans mes oreilles, malgré une certaine naïveté de ma part, m'avait non seulement soulagé mais m'avait de plus en plus plongé dans une situation confuse. J'étais prisonnier de ma douleur. Autant leurs échanges retentissaient dans la profondeur de mon âme, de ma chair, autant ils me replongeaient dans une méditation sur mon existence. Je me voyais coupable d'avoir causé cet incident comme je trouvais un ouf de soulagement à sortir de ma souffrance psychologique tant endurée. Depuis ce jour, je fus persuadé, convaincu qu'il n'était pas mon père biologique. Cette interrogation ouvrit une autre fenêtre : S'il n'est pas mon père, ce serait qui alors ? Pourquoi me cache-t-on mon identité ? Et pourtant, j'étais mûrement convaincu qu'un enfant est né d'un père et d'une mère. Alors, où est mon père ? Cette question, je me la posais à moi-même sans en trouver la réponse.

Cependant, je trouvais quelques pistes de réponses lorsque je faisais une corrélation durant les moments de fête que mes camarades passaient à parcourir les rues du village en compagnie de leurs papas. Il m'était impossible de la poser à mon entourage car, dans ma culture, oser poser une pareille question à un adulte est synonyme d'impolitesse. Elle était taboue. Elle ne relevait pas de la pudeur. Et une correction corporelle s'ensuivait pour celui qui tentait de la poser à un adulte. Je pris soin d'entretenir cette fameuse question dans mon for intérieur. Elle y sera bien logée. J'ai grandi avec elle mais, par moments, avec trop de peine et d'amertume.

De la maltraitance physique à la maltraitance morale, psychologique et verbale, en passant par la privation des habits de fête, j'ai subi, encaissé et supporté la douleur. Des moments de souffrance qui déclencheront en mon être intérieur et extérieur une personnalité rebelle à mon milieu, à ma famille d'adoption, plus précisément vis-à-vis de mon père adoptif. Il m'arrivait de parloter en chemin, en me disant « Est-ce que je suis réellement son fils ? Pourquoi tant de souffrance ? Pourquoi ne suis-je pas aimé ? Et pourquoi ne suis-je pas inscrit à l'école la même année que les autres enfants de mon âge ? »

Ces questions, qui commençaient à occuper une importante place dans mon cœur meurtri, blessé durant des années, me conduisirent à une prise de conscience personnelle entourant mes origines, une prise de conscience sur mon identité. Par moments, je me sentais rejeté par moi-même. Suis-je un garçon nuisible, un garçon à faire disparaître ? Cette angoisse psychologique, je l'ai vécue lorsque ma mère substitut a divorcé de son mari, me laissant dans la famille.

Cette situation d'inconfort qui m'habitait depuis plusieurs années, je finis par en panser les plaies lorsque j'ai commencé à fréquenter l'école française. Pour manifester ma joie à celui qui ne m'avait pas permis d'aller à l'école l'année précédente, à mon retour de ce premier jour d'écolier, arrivé à la maison pour prendre la revanche, j'essayais de parler français devant lui malgré une prononciation défectueuse.

Comme tout individu, il n'en demeure pas moins que la proximité crée des types de rapports. À ce sujet, la relation avec ma maman adoptive justifierait l'importance de l'affection que je nourrissais envers elle. Un adage populaire dit : « En l'absence de sa mère, l'on est obligé de téter les seins de sa grand-mère. » À défaut de père biologique, de l'affection paternelle, j'étais obligé de m'accrocher à une femme sur laquelle je pense trouver refuge alors que ma culture a sexualisé les travaux, les relations. A un certain âge pourtant, l'enfant mâle devra quitter sa mère pour entrer dans le cercle des hommes. Tel ne fut pas du tout mon cas. Mon attachement à cette pauvre dame a été très déterminant dans notre relation. Il a été également visible dans mes contacts avec les amis, les personnes de

sexe féminin. N'avait-elle pas impacté ma perception de l'homme sur l'humain ? Je nourrissais plus d'affinité avec le sexe féminin plutôt que le sexe masculin.

Cette mère substitut représentait pour moi une assistante sociale, une psychologue, une infirmière. Elle était tout pour moi. Sa voix, son regard étaient des refuges, de la protection, de l'affection durant toute son existence.

C'était elle qui me consolait quand je pleurais.

C'était elle qui me conseillait quand je déprimais.

C'était elle qui me traitait ou m'amenait à l'hôpital quand je tombais malade.

C'était elle qui m'assurait mes frais de scolarité quand le besoin était là.

Cette relation de proximité, je la sens et ressens dans mon âme malgré son absence. Je la vis. Elle vit en moi. Et je vis en elle. Et cet attachement me parle, m'approche d'elle. Et je vais même jusqu'à le qualifier comme une corde reliant deux ou plusieurs personnes, chacune sachant sa couleur, son épaisseur et la longueur de celle-ci. Notre relation est forte, pleine de sens et de signification. Elle est étendue. Cette corde que chacun de nous tenait, lorsqu'on la coupait d'une manière brutale, les conséquences étaient ressenties de part et d'autre. C'est pourquoi on a besoin de l'entretenir pour la suite du compagnonnage ou pour le reste de la vie de chaque acteur. C'est en ces termes que je voudrais rejoindre les propos de Susan Sirois : « L'attachement est la clé pour réguler la frustration et l'anxiété extrême » (2007, p. 20).

Dans cette seconde famille, à chaque fois que je commettais une bêtise et qu'on me menaçait, je ne cessais de me réfugier vers maman. Avec mes camarades du même âge, c'était le même comportement que j'avais adopté. Entre nous, enfants de la même génération, l'auto-éducation interne se faisait le plus souvent loin des maisons, dans les champs, pendant les parties de chasse ou de pêche, loin des regards des adultes. Une fois à la maison, je racontais tout à mère Gnima qui, quelque fois prenait ma défense. Son attitude possessive sur moi finit par me couper d'une manière inconsciente de mes camarades qui me traitaient de fille manquée. Est-ce que je n'étais pas surprotégé ?

Pour moi, cette relation me fortifiait beaucoup et je n'étais pas du tout inquiet pour les années que nous avons passées ensemble. Cependant, je vécus une séparation douloureuse, pénible lorsqu'elle partit s'installer à Ziguinchor, me laissant dans la famille. Je me sentis dans une insécurité totale, perdant toute tendresse, situation qui me conduisit à faire l'école buissonnière.

À son retour dans la famille par suite d'une médiation familiale après des années passées au loin, notre relation avait du mal à se retisser. Cette méfiance développée de ma part à son égard justifiait-elle le mécontentement issu du fait de m'avoir abandonné ? Il aura fallu beaucoup de tact pour réellement me remettre de mes blessures internes.

1.3.3 Pertinence professionnelle

Toute vie professionnelle est teintée d'influences externes et/ ou internes. Pour moi, enfant adopté ou enlevé, devenu éducateur spécialisé, je m'interroge sur la prise en charge des enfants par des adoptants ou des structures spécialisées. Ma vie d'enfance m'a beaucoup marqué. C'est pourquoi la perception traditionnelle de l'adoption mérite un diagnostic professionnel sans complaisance dans un monde en profonde mutation. Comment rapprocher les deux formes d'adoption pour une cohabitation harmonieuse ? C'est cette problématique qui justifie ma recherche dans cette partie. Je ne dirai pas qu'il faut se départir de cette pratique traditionnelle, mais il faut voir comment associer ses avantages dans un contexte changeant, où les mutations sociales voudraient que l'homme, quelle que soit sa culture, puisse se départir de valeurs jugées trop rétrogrades. Pour étayer mon propos, je voudrais convoquer le roman *Sous l'orage* de Seydou Badian Kouyaté (1957) où l'auteur nous fait nager dans un monde traditionnel secoué par des bouleversements sociaux, politiques que provoquent les injustices, le racisme, les inégalités de toutes natures. Il aborde également les conflits de générations et de cultures. En fin de compte, il finit par souligner l'incontournable cohabitation du modernisme et du traditionalisme.

Si aujourd'hui je suis arrivé dans le monde professionnel du social, je trouve nécessaire de refaire mon parcours d'enfant traumatisé, malmené, d'enfant turbulent, d'enfant ambitieux qui a rythmé ma vie afin d'explorer les conditions qui m'ont amené à devenir le professionnel que je suis devenu. Les difficultés rencontrées en tant que lycéen, au nord du Sénégal, loin de ma région naturelle, la Casamance aura été un pont entre cet enfant adoptif, blessé et l'éducateur spécialisé que je suis.

Tombé amoureux de l'habileté, de la promptitude de ce professionnel du social (assistant social du lycée) que j'ai rencontré après mon expulsion de ma famille d'accueil, je suis parvenu à tisser une relation de confiance et de sécurité très solide avec lui. Ces moments d'amour réciproque, de partage, finirent par me dire d'aller répondre à cet appel silencieux qu'est d'œuvrer pour le bien-être des enfants, des jeunes en difficulté. Je promis à l'assistant social que j'allais faire la formation.

Mon admission au concours d'entrée à l'École Nationale des Assistants Sociaux et Éducateurs Spécialisés (É.N.A.É.S.S.) me plonge intensément dans le corps social. Ce fut un gros soulagement, une épine sortie du pied. Ma prière est exaucée. Tout mon être intérieur fut revigoré et prêt à rebondir. Je trouvais petit à petit ce que mon âme recherchait : une satisfaction intérieure. Je commençais à retrouver le sens de mon existence qui consiste à défendre l'enfance en souffrance. Cette enfance qui souffre dans sa famille d'accueil, dans la rue, dans les daaras². Je veux parler de cette enfance privée de liberté, d'amour, de compassion, d'écoute. Bref, je veux parler de cette couche sociale vulnérable que je voudrais aider à développer dans son estime de soi, aider à valoriser ses talents dans un contexte informel ou formel au niveau d'un monde en mutations constantes.

Mon accession au titre d'éducateur spécialisé par un concours national après avoir exercé la fonction d'aide social me stimula davantage dans la quête du savoir, j'allais dire dans la défense de ces mineurs.

² Les daaras sont des écoles coraniques où on entasse les mineurs sans conditions d'hygiène alimentaire, vestimentaire, corporelle.

Pour illustrer mes intentions, permettez-moi d'emprunter les propos de Jacques Chevrier :

Toute recherche se construit à partir d'une question intrigante... un problème de recherche se conçoit comme un écart conscient que l'on veut combler entre ce que nous avons jugé insatisfaisant correspondant au but avoué de la recherche et sa finalité selon le point de vue adopté. (1997, p. 53-54)

Comme je l'ai déjà dit, mon arrivée dans le champ social serait née de ma rencontre avec cet assistant social. Cependant, l'exercice de mon travail d'éducateur spécialisé auprès des tribunaux pour enfants connut un déclic à la suite d'un cas de récidive non résolue d'un mineur. N'étant pas satisfait du traitement de ce dernier, je me mis à revoir mon approche auprès de lui.

Le président du tribunal m'ayant confié son dossier pour un quatrième passage à l'audience, je pris le temps d'explorer les causes de son comportement déviant/délinquant. La réponse était qu'il ne connaissait pas son papa et avait plutôt besoin de le connaître. Pour lui, solliciter son papa était difficile à exprimer, il fallait l'extérioriser par des actes déviant, délinquants. La situation de cet enfant n'est-elle pas similaire à la mienne ? Pour quoi me suis-je engagé avec autant d'abnégation, de conviction dans cette cause ? Je sentais une insatisfaction dans ma situation d'enfant adopté et d'éducateur spécialisé. Cette interférence entre vie d'adopté et de professionnel mérite pour moi une étude.

« Le 'Moi' doit s'ouvrir au monde », dit Monyse Briand (2007, p.14). Moi, Ansou Mané; je vis dans un monde global qui a besoin de moi, et duquel j'ai besoin en retour. Pour moi, ce monde est un monde de partage mutuel où l'avare n'a pas sa raison d'exister. Je reçois de ce monde et je lui dois ce que je suis, ce que j'ai vécu : mes expériences propres. Ma réponse à moi, dans cette problématique de recherche, c'est que je puisse servir de miroir pour d'autres personnes en mal dans leur peau.

En faisant ce tour d'horizon de la pertinence professionnelle, je voudrais montrer l'intérêt profond de ma quête identitaire et de l'influence de celle-ci dans mes interventions professionnelles.

1.3. Pertinence scientifique

La question de survie des familles face à un monde fortement secoué par la crise économique, de la désarticulation du tissu familial avec des divorces notés çà et là, aggraverait également la situation des enfants. C'est à ce point de vue que de nombreux auteurs, tels Rainville, Sellenet, Desbuquois admettent aujourd'hui qu'il y a de plus en plus d'enfants adoptés; fait qui se justifierait par des difficultés liées à la conjoncture économique.

Ils nous font comprendre que jadis les enfants adoptés dans le monde occidental étaient ceux que l'on avait abandonnés, de tous nouveau-nés, laissés à eux-mêmes dans les lieux publics (églises, mosquées, orphelinats, services adaptés, etc.).

Rainville (2002, p. 38) signe et justifie l'intérêt de l'adoption : « Ces transformations sont le fruit amer d'une société de l'individualisme. Pour certains, la famille est une institution nécessaire à la survie de l'espèce et de l'épanouissement des individus. »

La notion d'enfant adopté va changer de style et de forme dans le monde moderne. Les États et institutions s'intéressent à leur prise en charge. Ainsi, on parlera d'adoption plénière et d'adoption simple. Nous nous permettrons de clarifier ces deux concepts.

Le dictionnaire ``*Le petit Larousse illustré 2010*`` dit en substance que l'adoption plénière, c'est toute adoption où l'adopté prend le nom de famille de l'adoptant. Il jouit de tous les avantages sociaux, au même titre que les enfants de celui-ci.

Contrairement à l'adoption plénière, dans celle dite simple, l'adopté garde ses filiations, n'a pas les mêmes droits que les enfants de l'adoptant.

Malgré les différentes formes d'adoption, les enfants adoptés vivent presque à des degrés divers toutes les mêmes réalités. Les traitements diffèrent également d'une famille adoptive à une autre, d'un pays à un autre, d'une région à une autre ou d'une ethnie à une autre. Cependant, comme l'affirme Sellenet (2009), les traumatismes, les sévices, les stress,

etc., dépendent également de la manière dont l'adopté s'est séparé de son milieu d'origine, de son premier accueil et de son âge. Elle poursuit son argumentation en mentionnant que le mouvement que l'enfant subit peut manifestement influencer son comportement psychique, car il arrive que certains changent constamment de lieux d'accueil. Elle appelle cet espoir brisé « une nouvelle désillusion » (p.19).

1.4 PROBLÈME ET QUESTION DE RECHERCHE

Parler de problème de recherche revient à parler des situations jugées anormales dans une société, dans un espace et à un moment donnés, de manière à faire de ce jugement un champ critique, un espace d'élucidation pour arriver à une compréhension éclairée qui puisse dépasser le jugement commun. À ce sujet, Yvon Bouchard qualifie le problème de recherche comme suit :

L'étape de la formulation d'un problème de recherche vise à faire ressortir, par une logique argumentative, l'existence d'un manque qui concerne la connaissance et qui est issu de la problématique soulevée. Cette carence ou malaise scientifique constitue l'élément de la recherche qui la distingue des autres recherches. Le problème se reporte ainsi au vide réel ou virtuel laissé par l'état de la connaissance sur ce qui devient l'objet d'étude [...] seul le chercheur est producteur de sens. C'est sa responsabilité de faire émerger le problème, de le créer, de le rendre intelligible. C'est l'imaginaire du chercheur et sa compétence méthodologique qui ont raison des écueils. (2000, p. 96-97)

C'est en m'inscrivant dans cette logique de praticien-chercheur que je voudrais; de par mon appartenance à cette catégorie d'enfants adoptés ou enlevés qui m'a beaucoup marqué et impressionné, que ma recherche s'investisse.

De la douleur physique, morale, verbale, psychologique à la joie de vivre, de résilience, d'estime de soi; je suis cet être multiple, plein d'expériences. La question de cette forme d'adoption traditionnelle a été peu ou pas abordée par des recherches scientifiques. Moins encore, cette situation, dans le cadre de cette recherche, a le mérite de mettre en scène une analyse de ce phénomène à partir de l'expérience personnelle vécue

.C'est pourquoi, il urge de bien m'investiguer, moi, sujet de recherche, pour apporter à la face du monde cette ouverture culturelle. Je n'occulte pas ma singularité dans un univers social et collectif. Je suis membre d'une communauté, d'une ethnie avant de devenir citoyen de mon pays ou citoyen du monde. Je suis le produit de ma communauté, de mon ethnie avant de vouloir devenir citoyen du monde. Car c'est à travers ma production de savoir que je pourrais accéder à cette communauté universelle.

Cette affirmation est savamment argumentée par Pierre Paillé et Alain Delourmé notant respectivement : « L'homme ne naît pas seul et ne connaît pas seul, il lui est impossible de faire l'expérience de quoi que ce soit en l'absence d'un univers de références, lequel forme le creuset de son expérience » (Paillé, 1994).

Le sujet est une existence incarnée qui ne peut prendre conscience et connaissance de son identité que dans le cadre d'interactions avec d'autres personnes (Delourmé, 1999).

Ces interactions m'intéressent beaucoup. Chaque étape de ma vie est une brique posée pour la construction de ma personnalité, de mon âme, de mon devenir. Cette vie m'a inéluctablement conduit en travail social. Comment ne pas m'interroger sur ma pratique professionnelle lorsque je prends conscience de l'ardeur, de la vigueur et de la rigueur qui m'animent pour défendre les mineurs ? Comment ne pas m'interroger sur ma pratique professionnelle compte tenu de mon expérience de vie d'enfant en souffrance qui prend souvent le dessus de ma démarche professionnelle ?

Pour trouver des réponses à ces interrogations, moi; sujet de recherche, moi, praticien-chercheur, je suis la seule personne capable de construire une connaissance à partir des données que j'ignore encore, c'est-à-dire à partir des expériences que j'ai vécues mais qui n'ont pas atteint le niveau d'une connaissance réfléchie, formalisée, systématisée, conceptualisée; en d'autres mots, des expériences qui n'ont pas encore atteint le niveau du savoir. Je suis sujet connaissant. Je suis sujet en connaissance. Je suis celui qui est au début et à la fin de sa recherche comme aime si bien dire René Barbier : « Le chercheur en recherche –action est l'aiguilleur des processus » (1996, p. 126).

Je veux comprendre pour mieux faire comprendre les manières, les voies de passage qui permettent, dans le cadre de ma culture d'origine, le passage d'un statut d'enfant volé à celui de professionnel, dans l'espoir de donner à voir des voies de passage pour la compréhension et l'accompagnement de ces enfants dans leurs efforts de devenir adulte et professionnel dans une société comme la mienne.

À ce titre, ma question de recherche s'articule comme suit :

Comment mon statut socio-culturel d'enfant volé a-t-il pu me conduire au statut de professionnel ?

1.5 OBJECTIFS

Ma recherche a pour objectifs :

- D'établir un lien entre ma vie d'enfant adopté ou enlevé et ma vie d'éducateur spécialisé.
- De susciter un regard critique dans mon approche professionnelle teintée de ma culture d'enfant adopté ou enlevé.
- De poser un modèle de mécanisme d'adoption traditionnelle orienté vers un modèle formel.

CHAPITRE II

CADRE THÉORIQUE

2.1 CLARIFICATION CONCEPTUELLE

Une recherche n'a de sens que lorsque les mots clés trouvent le sens qui leur est donné dans le contexte auquel ils appartiennent. C'est dans cette dynamique pédagogique que je voudrais m'inscrire pour étayer mes concepts.

2.1.1 Adoption

La survie et la protection des enfants ont préoccupé à des degrés divers, en fonction des sensibilités religieuses, culturelles, économiques, gouvernementales.

Cet état de fait impose aux personnes de bonne volonté de s'impliquer pour la cause de cette catégorie sociale en souffrance en vue de lui donner une chance de survie et de protection.

Cette enfance en difficulté, celle qui nous intéresse, ce sont les enfants abandonnés à leur naissance, jetés à la poubelle ou aux dépotoirs d'ordures, aux entrées des églises ou des mosquées, des hôpitaux ou des services publics; des enfants orphelins totaux ou partiels, des enfants dont l'éducation est compromise et qu'il conviendrait d'appeler dans le jargon juridique sénégalais « enfants en danger moral ».

À cette liste s'ajoutent les enfants maltraités par leurs parents ou des tierces personnes, les enfants victimes d'abus sexuels.

Cette situation s'accroît de plus en plus dans les grandes villes, agglomérations urbaines créant une désarticulation du tissu familial, social. Les frontières des pays sont ouvertes, favorisant le brassage culturel et des rencontres sexuelles occasionnelles. Des enfants naissent sans leur consentement. C'est fort de l'ampleur de la question de l'enfance qu'on commence à lui accorder une écoute particulière.

À ce titre, la question de l'enfance en difficulté fait l'objet d'une abondante littérature dont je ne saurais aborder ici en toute son intégralité. Je me contenterai de jeter un coup d'œil sur quelques écrits.

Aimé Aël M. Makutu (1997) souligne l'ébranlement de la cellule familiale du fait que le jeune, très tôt, perd son identité culturelle, phénomène qui est accentué par l'impact de la crise économique et des nouvelles fonctions sociales des outils des nouvelles techniques de communication et de l'information. Il affirme que la situation des enfants ayant changé de cercle familial pèserait lourdement sur le mental de cette couche sociale.

Dans son introduction du rapport d'enquête sur les conséquences des conflits armés sur les enfants, madame Graça Machel (1998) nous apprend qu'ils laissent chez les enfants des plaies béantes du fait des blessures physiques, morales, psychologiques, sanitaires et culturelles qu'ils subissent. Elle mentionne : « Les conflits armés compromettent le développement de l'enfant sur tous les plans : physique, mental et émotionnel » (1998).

Bien que notre étude ne soit pas liée aux enfants issus de zones de conflits, retenons cependant qu'il s'agit de déplacements d'enfants de leur milieu familial à un milieu qui leur est étranger.

À cet effet, la garde de l'enfance en difficulté, maltraitée, négligée devient l'affaire de la justice, de l'État. C'est ainsi que la notion de l'adoption apparaît, régie par des lois et dont l'objectif serait de donner protection et une survie à l'enfance en difficulté. Cette noble volonté étatique s'enrichit de nouveaux vocabulaires. On parle ainsi d'adoption simple et d'adoption plénière, d'adoption ouverte. Nous reviendrons ultérieurement sur la

définition de ces concepts. Ces adoptions sont toujours pratiquées dans le monde moderne surtout en Europe et en Amérique du Nord (Ouellette et Belleau, 1999).

En Afrique, l'adoption a longtemps été pratiquée par bon nombre de peuples. Le contact de ces peuples avec les civilisations occidentales a cependant modifié l'essence de la pratique car ils ne s'inscrivent pas dans l'idéologie occidentale. Ma recherche va plutôt s'intéresser à la pratique de l'adoption en milieu balante.

Le terme « **adoption** » viendrait du verbe « adopter ». Il (le verbe) signifie prendre légalement pour fils ou fille. Traiter comme son propre enfant, reconnaître comme apparenté d'esprit, de goût d'après le *Nouveau Petit Robert 1* (1993 :31).

Le dictionnaire *Larousse de la langue française* définit le terme comme suit : « Adopter : choisir, adopter un enfant; prendre légalement pour fils ou fille, et créer un lien de filiation légale. Faire sien, admettre ou prendre par choix, par décision. » (*Dictionnaire Le petit Larousse illustré*, 2010, p.16)

De ces deux définitions, nous mentionnons que l'adoption ne peut avoir lieu que lorsqu'un(e) mineur(e) est confié(e) d'une manière légale à une tierce personne.

A cet effet, la notion de droit et de tuteur apparaît. Une personne qui bénéficie de la garde de l'enfant est appelée « adoptant » et celle qui est sous la garde s'appelle « adopté ».

Une telle relation confère à l'adoptant un pouvoir juridique. Et il est tenu d'accorder à l'adopté le droit d'accès à tous les services devant lui permettre de vivre harmonieusement dans sa famille, sa société d'accueil. Avec le temps, le concept va évoluer et on lui accorde un qualificatif. On parle alors d'adoption plénière et d'adoption simple.

Il semble important de mentionner que si l'adoption quelle que soit la forme adoptée, prise sous l'angle historique, n'est pas une réponse positivement donnée à l'enfant. Elle se

justifie à d'autres égards comme un moyen de donner plaisir, affection à un couple qui éprouve du mal à en avoir (Ouellette et Belleau, 1999).

Chez d'autres peuples, elle se justifierait comme un soutien affectif, à long terme, d'une femme qui est en mal de garder longtemps son fils; et que la société trouvera le moyen d'enlèvement pour le confier dans une autre localité...

Toujours dans le même document où la question de l'adoption internationale semble occuper une place non moins importante, les auteures partant de l'historique de celle-ci, de ses motifs qui sous-tendent sa pratique, ont tenté de disséquer les comportements des familles d'accueil et de la manière dont elle est menée. Elles n'ont pas également manqué d'émettre des inquiétudes, pour ensuite soulever sa problématique. Elles avancent que l'adoption internationale est apparue vers les années 1980, et deviendra importante dans la société québécoise aux alentours de 1990 suite à une réforme judiciaire sur la question. Elle devient alors plus souple.

Ouellet et Belleau déclarent plus loin que les adoptants étaient essentiellement des couples stériles, des femmes célibataires, des personnes âgées, des familles aisées, et que les adoptés étaient dans leur écrasante majorité des Asiatiques, des Amérindiens, des métissés, des noirs.

Dans le même document, il apparaît que malgré la volonté de vouloir bien faire, car il s'agit ici de rendre un noble service à l'enfant, il existe pas mal d'écueils dans la pratique. Les adoptants ont toujours tenu secrets le dossier personnel de l'enfant, son histoire, ses origines sociales et culturelles. Ils essaient d'effacer le passé de l'enfant adopté, ce qui crée à la longue des dysfonctionnements relationnels entre les parents adoptifs et les enfants adoptés, une fois que ceux-ci deviennent grands. Elles n'ont pas manqué de soulever le déficit de communication entre les premiers et les derniers, entre les adoptants et les parents biologiques de l'enfant, comme si on voudrait enterrer les véritables parents.

À la lecture de ce précieux ouvrage, je suis resté sur ma faim sur un aspect : la question de la relation entre enfants adoptés et ceux des adoptants, surtout ceux de milieux aisés. Comment les premiers vivent-ils, et surtout lorsqu'ils sont du même âge ? Comment les enfants adoptifs vivent-ils leurs relations avec les frères et sœurs de même sang une fois en famille d'origine ? Jouissent-ils des mêmes avantages, traitements moral, psychologique, matériel, éducatif (scolaire) ? Voilà autant de préoccupations auxquelles il nous serait utile d'apporter notre vécu personnel.

Le Centre de services sociaux du Montréal métropolitain (1984), dans un de ses documents intitulé : *Retour aux origines*, nous plonge au cœur des différents problèmes qui assaillent l'enfant adopté, ses parents biologiques et ses parents adoptifs. Ces problèmes ont pour nom :

- Le besoin d'être aimé et d'être compris.
- Le besoin de connaître son identité, son origine.
- Les raisons de connaître les motifs de son adoption.
- Les craintes pour les parents biologiques de revoir leur enfant une fois que l'adoption se passait mal.
- La mauvaise préparation des parents adoptifs pour accueillir un enfant.

Ce document parle aussi du traumatisme, les parents biologiques peuvent être victimes dans les situations où l'adoption serait un consensus entre les deux familles. Il expose aussi les cas de figure où l'adoption se fait par l'intermédiaire d'une structure spécialisée. C'est elle qui relie les deux familles.

Retenons cependant qu'il apparaît qu'un enfant ayant une bonne information sur son histoire aura tendance à culpabiliser ses géniteurs. Il souligne que l'enfant a droit à l'information.

Malgré les différents cas de figures présentés, le mouvement de l'enfant adopté d'avec sa famille biologique n'a pas été abordé. Lui permet-on de rendre visite à sa famille d'origine, biologique ? Pourquoi les parents adoptifs sont-ils réticents à ce que celui qui leur est confié rende visite aux siens ? Des questions auxquelles je tenterai de répondre dans mes prochains développements à titre d'expérience personnelle.

À partir de ce bref aperçu sur la notion d'adoption, je voudrais compiler, rassembler quelques définitions.

Adoption plénière : Elle est l'adoption par laquelle l'enfant adopté bénéficie des mêmes avantages légaux que ceux de l'adoptant. L'adopté porte le patronyme de l'adoptant. Il perd sa filiation d'origine.

Adoption simple : Cette forme d'adoption ne semble pas créer une rupture entre l'enfant et sa famille d'origine. Il gardera toujours ses liens de sang avec ses parents biologiques, c'est-à-dire garder son patronyme. Il jouit cependant de l'éducation de sa famille d'accueil.

Adoption ouverte : Elle est celle qui permet à l'enfant de maintenir les liens familiaux avec ses parents biologiques. Ses parents adoptifs lui donnent le droit des visites. Il fait un mouvement de va et vient.

Ces quelques définitions ont la même portée et le même sens que ceux que lui donne le peuple Balante, à la seule différence que l'enfant est complètement coupé de sa famille d'origine. On lui cache ses origines. Cependant, il advient que ce concept ne correspondrait pas réellement à la définition que ce peuple lui accorderait.

Pour le balante, le terme adoption ne trouverait sa véritable substance qu'en lui accordant le terme « **Enlèvement** ».

Et l'**enlèvement** selon le *dictionnaire Nouveau Petit Le Robert 1* serait : ravir, transporter, soustraire (qqn) à l'autorité de ceux qui en ont la garde, détourner. Nous sous-

entendons ainsi l'acte de prendre l'enfant qui ne nous appartient pas, sans autorisation aucune de ses parents. C'est cette démarche qui répond le mieux à la notion d'adoption chez le Balante. Si dans le monde occidental on ouvre l'esprit de consentement de la part des deux parties, c'est-à-dire entre les parents biologiques de l'enfant et ceux qui auront la charge de l'adopté, ici, les parents géniteurs ne font pas l'objet de consultation. Il s'agirait alors de détournement de l'enfant mineur. Ce détournement a souvent lieu à un très jeune âge, pas plus de deux ans environ. Il est alors orchestré par de vieilles dames de la concession à l'insu de ses parents.

Cet enlèvement est minutieusement organisé durant un temps. L'enleveuse ou la voleuse viendrait de loin à la suite d'un projet savamment organisé depuis longtemps. Il est alors une pratique admise par la communauté.

2.1.2 Enfant adopté ou enlevé

Par enfant, nous entendons toute personne qui n'a pas encore atteint la majorité, c'est-à-dire 19 ans (*Législation sénégalaise*). Ainsi, l'enfant adopté est un être humain qui est sous la protection et la surveillance d'une personne adulte. L'enfant adopté ou enlevé serait donc un être humain inconscient qu'on a détaché des soins maternels et/ou paternels de son milieu d'origine.

Nonobstant sa tendre enfance, son jeune âge, l'enfant, bien qu'arraché à son milieu d'origine sans son consentement, reste toujours un être sensible. Sa vulnérabilité, son incapacité ne traduit pas nécessairement son insensibilité aux problèmes qui l'assaillent, qu'il subit. C'est cette forme de souffrance, de violence dont est victime l'enfant qu'Alphonse Tay (1983), en prenant les termes de Roger Daoun, écrit :

L'ampleur du phénomène des enfants de la rue nous interpelle tous parce qu'il s'agit d'un grave problème moral, une forme de violence infligée par les plus forts aux plus faibles, violence qui, quoi qu'on dise, quoi qu'on fasse, passe par moi, par toi, par lui, par nous, par tous partout.

Pour le cas d'espèce, il ne s'agit pas des enfants de rue mais de la situation d'enfants adoptés, d'êtres fragiles à qui on n'a pas demandé s'ils désireraient vivre loin de leurs parents. Ce non-prise en compte de l'enfant ne constituerait-elle pas une violence qui soit faite ? La famille constitue la première cellule de base de la société. Et lorsqu'il ne trouve pas goût de vivre dans ce cercle familial, il finit par élire domicile dans la rue. Le développement de mon sujet de recherche le précisera.

2.1.3 L'attachement

Dans le langage courant, attacher c'est lier ou relier quelqu'un ou une chose à quelqu'un ou à une chose. On notera alors l'esprit de contact entre deux choses ou deux personnes.

Dans le champ des sciences sociales, l'attachement serait le sentiment qui nous unit à une autre personne (Sillamy, 1980).

Pour paraphraser les auteurs Marceline Gabel, Martine Lamour et Michel Manciaux de *La protection de l'enfance : maintien, rupture et soins des liens* (2005), l'attachement est le sentiment qui unit une personne à d'autres personnes ou aux choses qu'elle affectionne. Elles considèrent l'attachement comme une relation ou le lien de dépendance ou d'influence réciproque entre deux personnes. Encore plus loin, elles nous apprennent que la nature des liens d'attachement de l'enfant avec les figures parentales dépend également du rang social qu'occuperait l'enfant. Il est aussi noté que la coordination des actions en faveur du petit de l'homme dans la famille est fondamentale pour lui. Il s'agit de la participation, de l'organisation, de l'attention focale et du contact affectif. Ils nous apprennent qu'il existe différents types de familles où les enfants peuvent éprouver d'énormes difficultés à vivre harmonieusement leur vie d'enfant. Il s'agit de familles dites à problèmes, familles désorganisées, familles défaillantes, familles dysfonctionnelles (p.317).

Dans le but de sauvegarder l'enfant, ils sonnent l'alerte : pour ces familles, l'intervention précoce auprès des enfants apparaît comme une nécessité, et souvent dans l'urgence (p 318).

Pour ma part, je m'interroge sur la raison pour laquelle les parents biologiques restent inactifs lorsqu'ils sont informés du calvaire que vit leur progéniture confiée ailleurs.

Prior et Glaser (2010) conforteront cette idée, le (attachement) définissant comme suit :

L'attachement aurait une connotation positive comme l'affection, la dévotion ou même l'amour... Un attachement est un lien ou un engagement entre un individu et une figure d'attachement... Un attachement est un lien basé sur le besoin de sécurité et de protection. (Prior & Glaser, 2010, p.19)

Ils parlent notamment d'attachement sécure où l'attaché doit avoir confiance à l'attachant manifestant sa disponibilité, répondant sensiblement aux besoins exprimés par la personne à protéger. Un effet de réconfort apparaît dans ce cas.

Cependant, il nous paraît important de souligner que, pour que l'attachement puisse réussir, le cadre d'accueil devra être un lieu où l'enfant serait à mesure de s'intégrer facilement.

La qualité des premières expériences d'un enfant en matière de relations proches va significativement influencer son développement et l'environnement relationnel peut changer positivement ou négativement les sentiments des enfants à l'égard d'eux-mêmes ou des autres; cela peut influencer les enfants à devenir davantage sécures ou moins sécures (Schofield & Beek, 2011, p.9).

Dans son document intitulé *L'adolescent difficile et ses parents* (2008, p.9), Kati Varga fait remarquer qu'en regardant les méfaits de comportements chez les adolescents, on se rend compte qu'ils sont l'expression de règlements de compte avec les parents,

appuyant que le rôle de l'environnement et de son impact sur la psyché sont déterminants, reconnus par les courants de pensée.

À mon avis, c'est reconnaître l'importance de la collectivité, du groupe sur l'éducation, la formation, les niveaux des relations sociales de l'individu. Quel impact peut avoir une rupture de relation affective sur les nouvelles personnes en charge de l'enfant ?

2.1.4 Maltraitance

Le Nouveau Petit Larousse la définit comme un mot qui proviendrait de traiter qui signifie : agir, se conduire envers quelqu'un de telle ou telle manière.

Le préfixe « mal » lui donnerait une connotation péjorative, barbare. La « maltraitance » est le fait d'affliger une sanction à quelqu'un. Dans notre champ d'étude, la maltraitance pourrait être définie comme un acte administré à une personne, en la traitant d'une façon indigne. La maltraitance affiche un rapport de force entre une personne supérieure à une autre à qui elle ordonne des ordres, des menaces, des injustices (Unicef, 2012).

Dans *La protection de l'enfance : maintien, rupture et soins des liens* (Gabel, Lamour et Manciaux, 2005), les auteurs affirment que la maltraitance pourrait être perçue différemment selon les cultures. Hélène Romano (2009) définit la maltraitance sous les angles juridique, social, administratif. Je me réserve de faire l'économie de tout cela en m'appuyant sur sa conclusion. Dans son introduction au livre intitulé *Enfants maltraités*, Hélène Romano mentionne : « Mauvais traitements subis par l'enfant qui résultent d'une action humaine qui est réprouvée, qui se produit dans l'environnement immédiat, et qui peut être prévenue ».

Elle dégage une typologie de maltraitance, tout en notifiant que chacune renferme une série de mauvais traitements.

- La maltraitance psychologique

- La maltraitance physique
- La maltraitance sexuelle

Pour cette auteure, parler de la maltraitance revient à mettre en exergue deux individus, à savoir une première personne qui a un pouvoir, une emprise, une autorité physique, morale, matérielle, juridique sur un mineur, une personne vulnérable, soumise. Elle avance que la maltraitance est une violence intentionnelle qui atteint l'humanité de l'enfant et qui va attaquer ses repères, ses croyances, ses liens familiaux (Romano, 2009 : 143).

En conclusion, Hélène Romano conclut son plaidoyer que l'enfant maltraité est marqué toute sa vie durant et pour qu'il puisse abandonner son passé douloureux, il faudrait qu'il l'accepte, le reconnaisse si malheureux soit-il.

Le devenir de l'enfant maltraité passe par la qualité des liens qui pourront se construire pour lui et avec lui : reconnaître les violences subies ré-humanise l'enfant et lui permet d'être rassuré dans sa place de petit d'homme en devenir. (Romano, 2009, p.144)

À l'issue de cette perspective, je me permets de m'interroger sur la faisabilité de la ré-humanisation de cet enfant qui, à mon avis, ne sera pas une chose aisée comme elle le prétend. À mon humble avis, l'enfant en difficulté ne trouvera son bonheur dans le projet de sa prise en charge qu'en intégrant également ceux ou celles qui lui ont créé du mal. On doit pouvoir articuler le passé du présent pour un avenir radieux de l'enfant. Je crois qu'en l'amenant à accepter celui ou ceux-là, il pourrait faire une trajectoire salvatrice.

La maltraitance est une épreuve. C'est une endurance. Elle édifie et fortifie. C'est dans ce registre que je souhaiterais méditer sur la citation de Maëla :

J'ai gagné la certitude, en cours de route, que les catastrophes sont là pour nous éviter le pire (...) Le pire, c'est bel et bien d'avoir traversé la vie sans naufrages, d'être resté à la surface des choses, d'avoir dansé au bal des ombres, d'avoir pataugé dans ce marécage des non-dit, des apparences, de n'avoir jamais été précipité dans une autre dimension. (2004)

La co-production de Françoise Dolto, Danielle Rapoport et Bernard This (1986), part de l'historique de l'adoption en passant par les formes et les mécanismes judiciaires mis en place. Elle s'est également intéressée à la maltraitance sous les angles de la négligence et de l'éducation. Ils (auteurs) ne se sont pas intéressés réellement à retrouver les familles des enfants vivant des conditions de négligence affective et de ceux dont l'éducation est compromise par les véritables mobiles de l'adoption. Ils affichent une inquiétude sur le retour des enfants adoptés. Pour les enfants qui ont fait l'objet de négligence ou de défaut d'éducation, comment sauvegarder l'équilibre affectif nourri ailleurs si les devants d'un retour éventuel ne sont pas préparés ?

Quant à Jean-Philippe Gauthier (2007), il nous relate son vécu d'enfant abusé. Sa souffrance avait été tellement profonde qu'il considère que de pareilles situations vont même jusqu'à pousser la victime à une prise de conscience silencieuse et la poussent à vouloir évoluer positivement. Il nous fait comprendre que la famille dans laquelle nous souffrons devient un lieu de méditation, de prise de conscience tendant la personne qui souffre à évoluer positivement (Gauthier, 2007 : 13). Plus loin, il mentionnera que cette sortie de crise a été possible grâce à l'environnement primaire qu'est sa famille qui a su supporter sa souffrance. Aussi, cette volonté de se débarrasser de son mal en l'étalant au sein de celle-ci va, au moindre degré, le replonger dans une situation de culpabilité car ses parents deviennent les nouvelles victimes, ceux qui souffrent en retour, a-t-il indiqué.

Je me sens dans une certaine mesure insatisfait par la relation que l'enfant souffrant peut vivre à la suite de représailles de ses proches sur son abuseur. Il ne nous a pas indiqué le comportement qu'il pourrait développer dans ce cas de figure. Voilà une situation qui pourrait être étudiée dans la vie relationnelle de l'enfant victime.

2.1.5 Estime de soi

James Noley est un de ceux qui ont développé la théorie de l'estime de soi et qu'il définit comme le rapport entre ce que nous sommes en tant qu'individu (apparence

physique, réussite sociale) et ce que nous souhaiterions être. Il fait savoir que l'estime de soi prend ses racines dès la petite enfance (Noley 2003,p 2) et que les parents joueraient un rôle prépondérant dans la formation, la consolidation de son estime de soi.

Les enfants adoptés éprouvent d'énormes difficultés de développement d'estime de soi, ces difficultés se manifestant à travers leurs relations intra-personnelles, fera remarquer Nancy Newton Verrier (2008). Pour pallier ce handicap, elle leur donne un sage conseil disant qu'ils doivent pouvoir supporter leur passé, s'ouvrir aux autres pour pouvoir être accepté. « L'estime de soi est l'évaluation personnelle du décalage entre le soi idéal et l'image de soi » (Lawrence, 1978).

Être un autre à travers tel ou tel personnage de fiction, c'est apprendre à se construire soi-même, c'est apprendre à s'inventer... L'identification aux personnages dépose dans mes consciences des facteurs qui vont nous suivre notre vie durant. (Lawrence, 1978)

À la lecture de ces livres, j'ai dû comprendre que le renoncement de soi et son questionnement sont des qualités réconciliatrices de l'adopté avec sa propre existence. Bien que partageant cette vision, il me semble fondamental que l'acquisition de ces qualités puisse émerger à partir des situations de frustrations. Je demeure convaincu que les enfants adoptés comme moi, rencontrés dans mon milieu, ont une estime de soi plus développée que ceux vivant avec leurs parents. Ils sont plus entreprenants, plus créatifs que les seconds. J'ose croire que c'est en raison des nombreuses souffrances, difficultés que l'enfant adopté développe des mécanismes de survie, de protection et de sécurité. Et malheureusement, dans la plupart des cas, leur esprit de créativité, d'imagination est banalisé, n'est pas encouragé, soutenu par les membres de sa famille d'accueil.

En récapitulant, je dirai que l'estime de soi est une manière de prendre une torche pour s'éclairer intérieurement et qu'on essaie de projeter vers l'extérieur.

2.1.6 Rupture de liens

Pour mieux développer cette sous-section, je préfère définir séparément cet oxymore de mots qui affiche une certaine opposition. Par rupture, nous entendons l'existence d'une relation qui trouve une fin, une cessation, une cassure, un choc. C'est une relation qui unit deux ou plusieurs personnes entre elles dont chaque partie est tenue d'apporter sa partition. Il y existe la notion de réciprocité, de veille, de protection.

Peut-il exister rupture s'il n'y a pas de lien ? Je crois que non.

Donc en retour, le lien est la relation intime entretenue par des personnes dont chacune est tenue de donner l'essence de son contrat d'après le dictionnaire *Le Petit Robert* 1.

2.1.7 L'éducateur spécialisé (cas du Sénégal)

Régi par décret N° 68-965 du 10 septembre 1968 créant l'École Nationale des Assistants Sociaux et Éducateurs Spécialisés (ÉNAÉSS) sous la tutelle du ministère de la Santé, l'éducateur spécialisé formé pendant trois ans est placé sous l'autorité du ministère de la Justice. Il accède à l'école par voie de concours direct avec le BAC ou professionnelle pour les agents de niveau BFEM et ayant une ancienneté de plus de trois ans dans la vie professionnelle.

Le décret N° 94-562 du 2 juin 1994 créant l'École Nationale des Travailleurs Sociaux Spécialisés (É.N.T.S.S.) n'a rien changé sur le contenu de la formation des éducateurs spécialisés. Dépendant toujours du ministère de la Justice, l'éducateur spécialisé est sous la supervision de la Direction de l'Éducation Surveillée et de la Protection Sociale (D.E.S.P.S.), et est classé à la hiérarchie B1.

Comme son nom l'indique, la D.E.S.P.S. sauvegarde les droits des enfants et a à ses dispositions différentes structures animées par des éducateurs spécialisés épaulés par

d'autres agents de l'État pour une meilleure prise en charge de cette couche sociale. Les différentes structures de la D.E.S.P.S. sont : l'Action Éducative en Milieu Ouvert (A.É.M.O.), les Centres d'Adaptation Sociale (C.A.S.), les Centres de Sauvegarde (C.S.) et les Centres Polyvalents (C.P.).

L'éducateur spécialisé a comme mission :

- d'assister le juge des mineurs à partir des enquêtes sociales lorsqu'il s'agit de la garde (cas de divorce, de placement) des mineurs en danger moral ou dont l'éducation est compromise;
- d'assister et/ou d'accompagner les parents ou les communautés sur la prise en charge des mineurs;
- d'orienter les mineurs dans leurs prises de décision;
- de prévenir les mineurs sur les comportements déviants/ ou délinquants;
- de suivre à domicile et / ou dans son milieu scolaire ou professionnel un mineur placé sous le régime de la liberté surveillée;
- de récupérer ceux qui sont rejetés par les familles, communautés ou le système classique (écoles) en leur donnant la chance d'apprendre un métier ou d'être réinsérés à l'école.

CHAPITRE III

MÉTHODOLOGIE

Écrire ou se raconter chez le Balante relèverait d'un manque d'humilité de la part de l'écrivain ou du narrateur. Cet acte, cet exercice de se raconter devient douloureux pour moi, qui suis le produit fomenté de ma culture.

Cela ne signifie nullement que le Balante n'a pas cette capacité de mémoire, mais que son silence des événements participe à sa formation sociale, psychologique et morale dans sa société.

Les exigences de formation m'obligent à tenter cet exercice pédagogique qui, je crois, entrerait (s'il réussissait) dans le monde du savoir universitaire. Je voudrais dire que cette recherche où le chercheur est sujet, objet de recherche. Cette recherche dite recherche à la 1ère personne me met dans une posture interprétative. La particularité de cette recherche réside dans le fait qu'elle plonge le chercheur dans la profondeur de son existence intime, de ses rapports avec Soi et de ses rapports avec le monde qui l'entoure. Son intérêt réside également dans le fait qu'elle déterre les vestiges d'un passé douloureux pour l'installer dans un environnement psychosocial radieux.

Autrement dit, une telle recherche qui fait appel à l'usage du « JE » répond à une double fonction scientifique et culturelle car s'inscrivant dans l'agir professionnel, la formation continue et la valorisation de sa culture. Elle voudrait également que le praticien chercheur parte de ses expériences professionnelles acquises, qui lui sont propres et qu'il expose par une démarche scientifique pour servir au monde à partir de la production de savoirs(mémoire).Telle que perçue ou exposée, la recherche à la 1ere personne n'occulte cependant pas les vécus personnels de l'individu(praticien chercheur) qui est un élément singulier dans sa communauté, sa société. Il appartient à un monde culturel qu'il interfère dans son approche professionnelle. C'est pourquoi parler de la situation d'enfant adopté ou

enlevé, avec tout son cortège d'éléments socioculturels, des failles de prise en charge de l'enfant que j'étais ;m'oblige à parler de la maltraitance, d'attachement, d'estime de soi, et de rupture de lien. Elle ne trouve sa pertinence que par le dépouillement de l'être physique,, moral, émotionnel, psychologique, professionnel que je suis.

Et pour que je puisse y arriver, je me permets de mettre en exergue ce vieux proverbe français disant : « Qui veut aller loin ménage sa monture. » En substance, je retiens de ce proverbe un conseil lancé à celui qui aimerait explorer d'autres cieux, qui aimerait découvrir d'autres horizons et sphères de l'humanité. Cela demande une préparation minutieuse tant psychologique, matérielle que pédagogique. Le pèlerin se trace le chemin à parcourir pour arriver à bon port.

Pour ma part, compte tenu des exigences de l'organisme subventionnaire qui m'a accordé la bourse d'étude pour une durée de deux ans, il m'aura fallu trouver une entente avec mes professeur(e)s pour déposer mon mémoire avant la fin du mois d'août 2013. Sachant que mon programme d'études s'étend sur une période de trois ans et la surcharge élevée de nos enseignants, encadreurs au plan pédagogique, cette démarche exige de ma part d'énormes sacrifices physiques et intellectuels. C'est à ce stade de la compréhension que le chercheur praticien réflexif pourrait être assimilé à ce pèlerin qui part de son potentiel existant pour arriver dans un champ riche de connaissances qu'il communiquerait à ses semblables, les hommes. Je me suis alors fixé un objectif, devenu un défi, pour résoudre les attentes de mon bailleur.

Pour commencer, il fallait planifier toutes mes activités et actions.

Mesurant la grandeur de cet engagement moral, la recherche en sciences sociales demande au chercheur de bien s'armer pour percer le mystère de ce qui aiguillonne sa curiosité, son incompréhension, son étonnement ou son inconfort face à une situation.

Pour moi, chercheur praticien réflexif en devenir, je voudrais emprunter comme méthodologie de mon voyage, c'est-à-dire de recherche, la recherche réflexive de type

interprétativiste, à la première personne. Mais avant de pénétrer ce sujet, je souhaite partir de la définition scientifique de certains chercheurs universitaires sur le concept de « MÉTHODOLOGIE »

Pour Karsenti et Savoie-Zajc (2000, p.127) la méthodologie serait définie comme : « Un ensemble cohérent et organisé de façons de mener une recherche, de comment faire un ensemble d'idées directrices qui orientent l'investigation scientifique ».

Toujours dans le même document, en reprenant Crotty (1998), ils disent que : « La méthodologie est la stratégie, le plan d'actions, le processus sous-jacent aux choix et à l'application de techniques de travail spécifiques nommées méthodes. Elle fait le lien entre le choix des méthodes et les résultats attendus. » (p 130).

Porter (1996, p.130) déclare pour sa part : « La méthodologie est l'ensemble des perspectives sur la recherche, elle dégage une vision à propos de la nature de la recherche et comment celle-ci devrait être conduite ».

La recherche en étude des pratiques psychosociales obéissant à une particularité qu'est la recherche au « Je », j'ai jugé que ces définitions sont en adéquation avec mes préoccupations de recherche. Ma recherche se devrait être orientée vers une démarche interprétative. Je dirai une recherche réflexive de type interprétatif. Je voudrais scruter et comprendre les façons intimes, cachées que « Moi », sujet de recherche, hier enfant adopté ou enlevé, éducateur spécialisé aujourd'hui, font que je suis arrivé à ce stade de ma vie sociale et professionnelle.

Cette méthodologie m'amènera à comprendre les notions de maltraitance, d'estime de soi, de rupture de liens, le sens et l'intensité de leurs sons dans mon vécu. C'est dans cette logique pédagogique que je voudrais appuyer mon intervention par la citation de Condamin (1994) avançant que : « La perspective des recherches qualitatives vise à rendre compte du sens que revêt l'expérience pour un individu considéré comme sujet de son histoire et non comme objet d'analyse ».

Ainsi, ma méthodologie de recherche sera une démarche heuristique et existentielle où le « Moi », objet de recherche, s'engage à entrer dans un chemin tendant à des découvertes insoupçonnées. Je voudrais me frayer un chemin à travers mon histoire pour comprendre les réalités de mon vécu expérientiel.

3.1 L'HEURISTIQUE

L'heuristique, selon le langage courant, serait une démarche de découverte assistée à l'enseigné. Une telle définition fait apparaître que la méthode heuristique invite le chercheur à utiliser ses capacités de réflexion pour découvrir l'essence de ses études. On dira que c'est une méthode permettant d'accompagner le chercheur à la découverte par lui-même de la chose cachée autour de lui et en soi.

Les chercheurs Clark Moustakas (1968) et Peter E. Graig (1978) affirment que « la recherche heuristique amène l'individu vers la découverte avec des méthodes permettant à l'auteur de pousser plus loin et par lui-même ».

Peter E. Graig dégage quatre stades de cette méthode de recherche qui sont :

La question : Elle découlerait d'une insatisfaction

Pour moi, sujet de recherche faisant de son expérience et de son vécu l'objet de ses investigations, ce stade se caractérise de la manière suivante :

Depuis mon arrivée dans ce programme d'études, ma question de recherche m'a beaucoup préoccupé et je me demandais de quelle manière j'allais pouvoir la dompter, la percer, l'aborder. Cet état de questionnement, de réflexion, je le compare à celui du jardinier qui, debout devant ses plantes, voit un arbre à épines gêner leur croissance. Il est insatisfait. Il fait le tour de l'arbre épineux, pour identifier les origines de sa présence et la manière dont il faudrait le neutraliser.

En ma qualité de chercheur, sujet de recherche, je tente de m'interroger sur les péripéties de mon voyage lointain jusqu'au stade d'éducateur. Cette question, bien que personnelle, n'a trouvé son essence qu'au fil de mon cheminement dans ce programme.

Je voudrais emprunter les mots de Lucie Levesque (2007, p.55) : « Plus le processus avance, plus le chercheur se laisse informer par son problème de recherche et plus il s'implique pour trouver le devenir de ses questionnements ».

- **L'exploration** : À ce stade de la recherche, le chercheur-praticien réflexif devra savoir s'écouter, s'observer et mettre en valeur ce qu'il a vu, entendu, ressenti, encaissé en vue de le conduire à une prise de conscience du sujet, objet de recherche. Cette attitude requiert des qualités d'attention, de vigilance et d'abnégation car c'est une ébauche de réponse à la question.

- **La compréhension** : C'est le lieu de tisser les liens entre les différents événements, histoires et faits qui ont jalonné la vie du chercheur.

Mon ambition serait de décortiquer tous les écrits, histoires de vie collectionnées durant les deux années du programme, d'accompagnement, de soutien pédagogique. Je voudrais appeler cette phase, la phase de conversation intime et intérieure, d'interrogation entre celui qui s'exprime, qui s'est exprimé et le lecteur que je deviens. Je suis appelé à sonder mes écrits, à écouter ce que chaque mot, chaque verbe voudrait dire, et dans quel contexte.

- **La communication** : C'est la phase où tout est fin prêt pour la consommation.

En style métaphorique, je dirais que tous les ingrédients sont réunis pour présenter le plat aux consommateurs. C'est la mise en circulation de ce qui était caché, enseveli au fin fond de mon cœur, de mon âme. C'est la mise en cohésion d'une vie singulière, d'une vie dispersée, collective, d'une vie pleine d'expériences, tendant à être réunifiée pour une publication universelle.

Par cette position de Graig, je comprends son souci ou son attente. Pour lui, cette méthode n'aura trouvé son essence que lorsque le chercheur prendra lui-même à bras-le-corps sa question de recherche. Il accorde une place importante au chercheur. Il précisera :

Pour moi, la valeur humaine de l'honnêteté et le désir personnel d'authenticité et d'intégrité sont les ressources les plus significatives quant à la validation subjective (1978 :39) [...] Je considère cette étude comme un système heuristique en soi, une tentative pour stimuler de nouvelles réflexions, prises de conscience, expériences et de nouveaux changements. (1978 : 42)

Clark Moustakas (1968), pour sa part, affirme que c'est une quête à l'intérieur de soi-même.

C'est un effort pour mieux voir ce qui se passe en soi. C'est aussi un essai pour se découvrir et devenir plus conscient. C'est une tentative pour trouver sa propre voie. C'est une plongée dans une sensation d'isolement à chaque fois que les débats avec soi-même aboutissent à un point d'interrogation. C'est une recherche, une investigation attentive sur la nature d'une dimension de l'expérience humaine. (Moustakas, 1973 :132)

Cette quête de soi chez l'individu ne pourrait être mieux saisie, cernée que par l'utilisation d'outils appropriés. Mes outils d'investigations seront l'autobiographie et la bioscopie.

3.2 L'AUTOBIOGRAPHIE ET BIOSCOPIE

En partant du préfixe « auto » qui voudrait dire soi, soi-même, et du radical « biographie » signifiant « vie », nous comprenons que l'autobiographie serait le fait de parler de sa vie.

L'autobiographie est le fait de relater sa vie, ses souvenirs dans un document (mémoire, roman) pour donner sens à son existence.

Cette définition me conduit indéniablement à dire que les récits autobiographiques ne peuvent se réaliser que par l'usage du pronom personnel de la personne du singulier que suis « -JE ».

S'il en est ainsi, comment peut-on convaincre un lecteur devant une œuvre scientifique où la recherche fait appel à l'usage de ce pronom (JE)? En substance, écrire à la première personne fait appel à un contrat éthique et moral du narrateur. Les récits autobiographiques n'engagent que le narrateur. Le lecteur a le libre choix de croire aux faits racontés dont le (narrateur) est le seul témoin oculaire.

Émile Benveniste mentionne à ce sujet :

Cette subjectivité du "JE" est transcendante à celle de toutes les autres personnes. Qui peut prétendre connaître davantage un "JE" que ce "JE" lui-même? Le "JE" est le pronom le plus informé qui soit puisqu'il peut aller au cœur du personnage qui se narre. Le "JE" renvoie forcément à un être unique, ayant sa référence propre. (Benveniste, 1966)

De cette citation de Benveniste, je retiens que celui qui raconte sa vie est appelé à demeurer fidèle, authentique. Et cette authenticité n'est rien d'autre que la reconstruction du passé de celui qui a vécu, expérimenté et dont l'actualisation de cela passe par cet autre hier par l'écrit. Personne d'autre ne peut contredire ce qu'il a vécu. Cet autre est singulier, unique, vivant dans un espace, un temps, une collectivité bien précise.

Dans les récits autobiographiques l'intention serait pour le narrateur de pouvoir se miroiter, se regarder, se retrouver lui-même par la création de sa plume. Dans une démarche d'étude en pratiques psychosociales, cette intention reste valable en ce sens qu'elle explore ou déblaie des pistes de savoirs, d'expériences insoupçonnées que du praticien-chercheur. Les idées bien structurées, agencées, choisies et organisées conduiront le lecteur à une cohérence devant donner naissance à un savoir universel.

C'est dans cette dynamique, cette finalité de recherche, que j'ai pensé utiliser l'autobiographie comme outil d'analyse et d'interprétation de mon vécu, de mon expérience personnelle et professionnelle.

Philippe Lejeune, qui s'est beaucoup intéressé à la question de l'autobiographie dans les années 1970, la définit pour sa part comme : « Récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité » (Lejeune, 1975 :14).

Les histoires de vie constituent un outil de recherche de soi dans son cheminement personnel de son existence. Elles permettent au sujet chercheur de reconstituer les vestiges de son passé et de recoller ou de panser ses blessures.

Toujours dans la perspective de sonder, de relier mon passé au présent, je souhaiterais me servir, dans la partie **Récits autobiographiques, de la bioscopie** que j'adapterai à ma manière pour mieux nous conduire à la partie **Analyse et Interprétation**.

A cet effet, qu'il me soit permis de cadrer le contexte dans lequel la bioscopie est née.

Henri Desroches(1990) a été un précurseur de la bioscopie. Ses relations professionnelles avec des adultes relatant leurs expériences dans différents domaines de développement finirent par le convaincre que l'individu tire son présent et son avenir de par les voies (expériences) sur lesquelles il a traversé.

C'est dire que la bioscopie est le fait de mentionner les différentes étapes (formations, expériences, stages) que l'individu ait connues. Elle mentionne également ses origines, sa fratrie, sa religion; et bien entendu les localités où ces expériences ont été connues.

Partant, l'usage de l'autobiographie et de la bioscopie me permettra de relier les faits, les événements par rapport aux situations, événements connus.

CHAPITRE IV

LES RÉCITS AUTOBIOGRAPHIQUES

4.1 RÉCITS DE VIE

Les récits de vie ou Récits autobiographiques ne sont rien d'autres que les faits et événements vécus, expériences relatés par un sujet à travers l'écriture. Selon G. Pineau et J.L. Legrand, (1993) ; une histoire de vie est la recherche et la construction de sens à partir de faits temporels et personnels. Précisons que les histoires de vie ont une vocation formative dans la mesure où elles permettent au lecteur d'en tirer des leçons.

Les thèmes abordés dans mon mémoire ont trouvé leur source à partir de la discipline «Histoires de vie» qui une réponse au souci pédagogique de la recherche à 1ere personne du singulier. L'appel à ces thèmes trouvent un grand intérêt à ma personnalité, tissant des liens étroits avec ce que je suis devenu c'est à dire un professionnel.

4.1.1 Les étapes de ma vie

Je voudrais commencer mon récit autobiographique par la construction d'un kasàla qui est un éloge partant de la présentation de mon grand-père paternel, de mon père pour enfin arriver à ma personne. Il (kasàla) donne une visibilité à mon origine et des conditions de ma venue au monde. Cette pédagogie traditionnelle africaine est introductive par M. Ngo Semzara Kabuta, un professeur d'université en Belgique, qui la définit comme étant :

L'éloge est un discours vantant les mérites ou les avantages d'un sujet, alors que la louange, employée souvent dans un contexte religieux, exprime davantage une

attitude devant un sujet qu'on admire et dont on reconnaît la supériorité. (Kabuta, 2003)

Cette forme d'expression orale, utilisée en Afrique sub-saharienne, est un espace d'expression de sentiments, de qualités et de valeurs adressées à une personne. Elle a pour finalité d'inviter une personne à qui elle est adressée à une prise de conscience, à développer son estime de soi. Elle part de la lignée de l'intéressé jusqu'à sa vie présente. Elle l'appelle à s'inspirer des valeurs et qualités de ses ancêtres, de ses parents. Elle devient une sentinelle à l'émergence d'une conscience civique.

4.1.2 Le Kasàla

Fééladou, toi qui es fils de N'Fanda et de N'Faanguy

Fééladou, toi qui es fils aîné d'une famille de dix-huit enfants dont sept filles

Par ton nom, ta voix, tu es vie.

Par ta corpulence, tu es force.

Par ton patience, tu es courage.

Fééladou, toi dont le nom résonne encore dans les sentiers sinueux de ton village, Birkama.

Fééladou, toi dont tes petits-fils chantent encore ta bravoure à travers les verts pâturages et clairières de ton village, Birkama.

Fééladou, toi dont tes louanges sont encore chantées par les bergers, à-travers leurs flûtes ; conduisant les troupeaux sur les sentiers menant aux abreuvoirs des rivières de ton village.

Fééladou, tu es tout de par ton identifiant.

Fééladou, ton passage à Birkama, j'allais dire dans la contrée n'a pas été vain.

Tu es humain de par ton humilité, ton regard chanté par ces dames de ton village pendant la moisson du riz.

Tu es sociabilité. Tu es unité. Tu es souvenir intarissable.

Oh Fééladou! La mémoire collective de ton village te parle à travers tes enfants, tes petits-fils.

Toi qui es mari de trois femmes. Tu mis au monde quinze enfants. De tes enfants est né Gaaman issu de ton union avec Maalou Haatté.

Gaaman, toi qui ressembles à ton père par ses traits physiques, moraux, psychosociaux

Gaaman, toi qui es époux d'Ouloding et de Binta. Tu eus d'elles neuf enfants.

Gaaman, tu es le menuisier du village de ton père.

Gaaman, tu es le charpentier de ta contrée, le Balantacounda.

Gaaman, tu es vigueur!

Gaaman, tu es rigueur!

Gaaman, tu es l'espérance!

Oh père! Tu es l'homme à la peau d'ébène!

Oh père! Tu es l'homme au regard d'antilope !

Oh père! Tu es l'homme au cœur large. Tu aimes donner!

Je suis né de Binta et de toi.

Je suis venu dans vos mains à l'heure où certainement l'espoir d'avoir un enfant était mince.

Je suis né à l'heure où tout était au repos. Le soleil d'avril dardait encore ses rayons, la canicule insupportable.

Ma naissance était espérance.

Ma naissance était, sûrement dans votre esprit, de l'illusion.

Ma naissance était amertume et traumatisme vu ceux qui m'avaient précédé, et repartis dans l'au-delà.

Au huitième jour, vous m'aviez nommé Sylvain Golbert hérité de ton ancien maître Français, menuisier-ébéniste.

Je suis un exilé,

Je vous ai quitté.

On me rebaptisa « Yafaye », cet identifiant à la connotation péjorative.

Je suis cet enfant manipulé, malmené, transplanté. Je suis en devenir. Je suis rupture.
 Cette rupture, cet exil forcé dont je ne comprenais pas les raisons profondes.
 Sur le chemin de l'existence, ils m'ont redonné un autre identifiant.
 On m'appelle Ansou. Je suis un être en mouvement. J'ignore encore.
 J'étais l'inconscience. ...
 Je suis la conscience...
 Culture, qui es-tu? Tu m'as enlevé, arraché à mes parents!
 Culture, qui es-tu? Tu as enterré les premiers repères de mon existence!
 Je voudrais davantage te connaître.
 Je suis un être en devenir, à la quête d'un sens.
 J'ai besoin de fouiller au plus profond de l'abîme les vestiges de mon passé!
 J'ai besoin de connaître les raisons de mon exil, de mon enlèvement!
 Qui est cet enfant déporté, exilé, enlevé, adopté?
 Je m'appelais tour à tour Sylvain Golbert, Yafaye, et aujourd'hui Ansou.
 Je suis réconciliation. Pourrais-je me réconcilier sans me souvenir?
 Je suis reconstruction. Pourrais-je me reconstruire sans fouiller, creuser, recoller les
 lambeaux de mon existence lointaine?
 Je suis cet enfant plein de chagrins.
 Je suis cet enfant qui fait plaisir de par mon ascension socio-professionnelle.
 Je suis cet enfant qui fait mal.
 Je me questionne.
 Pourquoi tant de passion pour l'enfant adopté?
 Pourquoi tant d'engagement pour l'enfant en conflit avec la loi?
 Pourquoi tant d'investissement pour les sans voix, les opprimés de la société, les
 enfants maltraités?
 Quand j'arpente le chemin du bureau.
 Quand j'emprunte la rue Notre Dame Est pour l'UQAR.
 Quand je suis entouré de mes co-formateurs dans la classe du donner et du recevoir,
 Je cherche. Je me cherche,

Je fouille. Je découvre et me découvre- Je me résigne-
Je pardonne. Je me projette. Je me cherche EN-CO-RE.

4.1.3 Phase d'inconscience

Aussi, je voudrais à travers la figure ci-dessous mentionner ce que j'ai appelé mes trois naissances : elles matérialisent trois lieux ou espaces temporels qui ont déterminé mon existence. Ce sont Birkama, Manécounda et le monde. Ce dernier englobe toutes les localités fréquentées en dehors des deux premières.

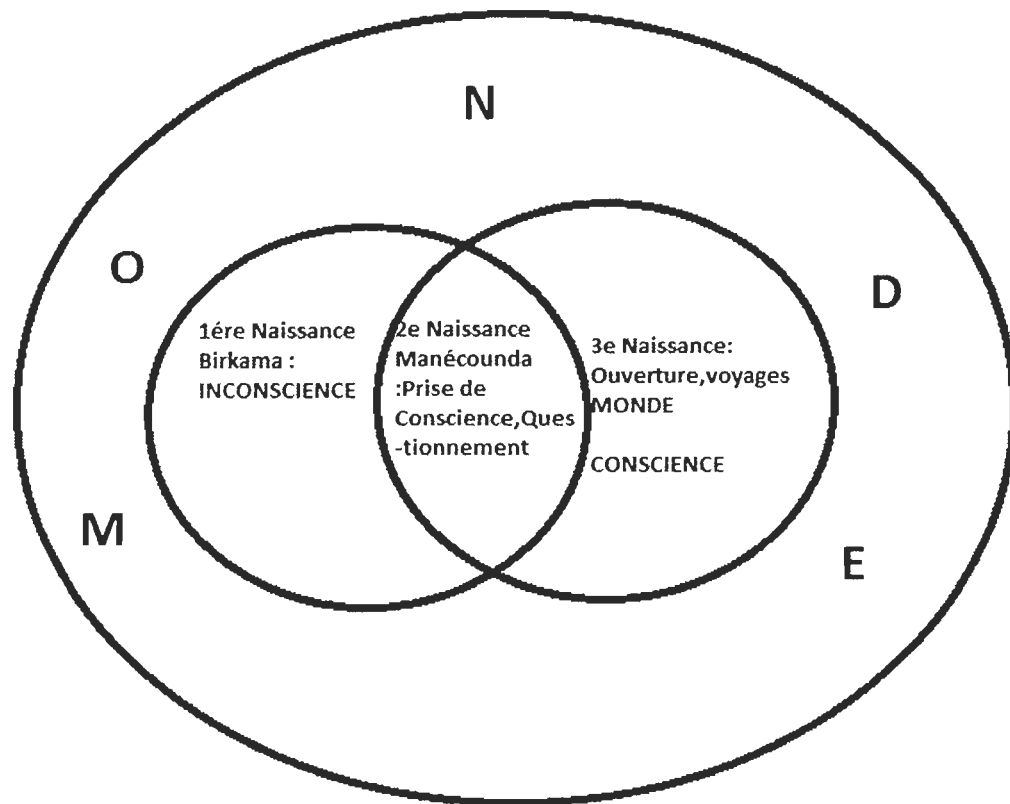


Figure 1 : Mes trois naissances

4.1.3.1 Ma première naissance à Birkama

Texte 1 - On m'a raconté...

Un jour du mois d'avril. Il faisait chaud. Il est environ 14 h. Tout était au repos. Les jeunes filles s'activaient autour des mortiers pour aller piler le mil ou le riz resté depuis le petit matin séché au soleil, qui sera servi pour le dîner ou le déjeuner du lendemain.

À l'ombre d'un gigantesque grand manguier, dans une concession à près d'une dizaine de ménages, une femme qui est à sa quatrième maternité venait de mettre au monde un petit garçon. La nouvelle est accueillie avec joie et ferveur. Le père du nouveau-né est absent du village. Il paraîtrait qu'il était en service dans un autre village. On lui dépêchera un messenger.

L'heureuse maman nourrit de nouveau l'espoir de porter au dos un enfant, tant attendu, tant désiré. Les premiers enfants auraient perdu la vie avant leur deuxième anniversaire de naissance. C'étaient tous des garçons.

Au huitième jour, il est baptisé. Son papa décide de lui donner le prénom de Sylvain Golbert, prénom qu'il lui aurait donné en souvenir de son maître, menuisier-ébéniste français.

Sylvain Golbert grandit bien sous la tendresse et la protection de ses parents et le regard vigilant des vieilles dames de la concession car ses frères défunts seraient repartis. Pas question que Sylvain Golbert nous quitte, disaient-elles. Elles usent de leur pouvoir pour le maintenir en vie.

Par moment, il tombait malade. Et sa maladie ne laissait personne indifférent dans la maison. Tout le monde s'activait autour de lui, pour lui apporter les soins nécessaires.

Sa santé devenait des moments de souffrance psychosomatique autant pour ses parents que pour la famille élargie. Solution : « Il faut l'extirper de ces derniers; le confier ailleurs. Il faut l'enlever ». Et voilà à son dix-huitième mois, la mission est accomplie par les vieilles personnes.

Sa maman, revenant des rizières en cette période de récolte de riz, ne trouva pas son fils.

Elle demande son enfant, son unique enfant à qui voulait l'entendre. Visite et revisite les différentes concessions du village, mais en vain. La recherche devient improductive. Sa maman ne pouvait plus contenir ses larmes. Elle pleure, pleure. On lui notifia finalement que l'enfant aurait été enlevé. Elle se résigne, comprenant que c'est la pratique courante pour telle ou telle femme ayant l'habitude de perdre constamment ses enfants. Il est parti, enlevé. Personne ne connaissait la destination de Sylvain Golbert.

La maman du disparu pleura. Puis elle eut à ses côtés des psychosociologues de circonstance pendant ses moments de peine. Elles l'accompagnent pendant ce processus de deuil. L'accompagnement dure des semaines, des mois.

4.1.3.2 Ma seconde naissance ou ma transplantation à Manécounda

J'entends par seconde naissance cette existence menée dans une grande ignorance dans un milieu, un village, une famille que ma culture m'a imposée. C'est la période pendant laquelle je suis devenu un exilé ignorant les raisons de son exil. C'est la période de ma seconde enfance. Elle est également période de réadaptation psycho-affective, de refoulement sur soi, d'évasion, de changement de repères identitaires. Ignorant les conditions, les manières dans lesquelles j'ai quitté mes parents et pour tomber dans d'autres mains, j'ai voulu restituer les récits recueillis de tierces personnes. J'ai titré ces récits par « On m'a raconté... »

Texte 2 : On m'a raconté...

C'est la pénombre crépusculaire. C'est un mois de décembre. C'est la période de froid dans le Balantacounda, dans une petite bourgade dénommée Manécounda. Dans chaque concession, chaque ménage, les hommes, les femmes et leurs enfants sont autour du feu pour se réchauffer.

Une voix rayonnante de joie perce le silence obscur de l'espace familial du chef de village. C'est elle, l'une de ses épouses, mère Gnima qui avait voyagé il y a deux jours. Après être dévisagée, elle esquisse des pas de danse accompagnés de chansons. Elle déclare : « Je viens d'accoucher. J'ai un enfant. C'est un garçon. Il est mignon. » Son discours est alors accompagné de danse. En l'espace de quatre minutes, la concession fut remplie de curieux. Elle devint le théâtre d'une danse improvisée. Ce fut un moment de joie.

L'enfant était bien emballé au dos de mère Gnima. Il dormait mais, réveillé par ce bruit insolite, il s'étire, il pleure à gros sanglots. Le milieu lui est étranger.

Il est tapoté çà et là par les femmes. Il pleure. Il pleure. Longtemps resté à pleurer, il perd sa voix initiale. Il est dans l'incompréhension. Il ne se retrouve plus. Il a perdu ses repères. Il réclame maman. On lui désigne mère Gnima mais il ne semble pas être rassuré.

Cet accueil durerait plus de deux heures d'horloge. On lui donna la bouillie au riz arrosé de lait caillé sucré. Il s'en servit comme un lion affamé. Sa maman adoptive, celle avec qui il est tenu de tisser une relation durable et indéfectible, le prend dans ses mains pour aller se coucher.

Le lendemain matin, réveillé alors que sa maman adoptive s'activait autour du feu pour faire le petit déjeuner, le petit Sylvain Golbert commença à pleurer. On va à sa rescousse. Et malgré les consolations de sa nouvelle maman, il n'a pas voulu répondre à qui que ce soit. Il refusait toutes les offres qu'on lui proposait. Il était immobile devant sa porte. Ses pleurs devenaient de plus en plus insupportables pour le mari de sa maman. Toutes les menaces, les tendresses ne parvinrent pas à changer son comportement.

Il ne semblait pas être rassuré. Il ne se retrouvait plus. Il pleurait. Mère Gnima commençait à s'inquiéter. Elle était dépassée par la nature de son enfant. Elle s'interrogeait en ces mots pleins de compassion : « Je vais souffrir avec cet enfant pour combien de temps? Je ne sais plus quoi faire! Je suis au bout de ma patience. »

Jusque-là, personne ne connaissait le prénom de l'enfant. Celui de naissance devrait disparaître et être remplacé par un autre. On finit par lui attribuer celui de Yafaye, prénom à connotation péjorative. Il signifie « poubelle ». Sylvain Golbert est alors enterré.

Plus le temps passait, plus Yafaye s'intégrait malgré tout au sein de sa famille d'adoption. Il arrivait que Yafaye refuse de manger lorsque le repas n'était pas servi avec de la sauce au poisson. Dans de tels moments, il devenait insupportable, cassant tout sur son passage.

Ses camarades du même âge étaient souvent terrorisés. Ils n'aimaient pas jouer avec lui. Ils le fuyaient. Personne n'était en mesure de comprendre le petit garçon tellement il était lunatique, caractère qui finit par convaincre les femmes de la maison de lui attribuer les sobriquets de caméléon et/ou de venin. C'était également un enfant têtu, turbulent et curieux, aimant des bagarres.

Mère Gnima prenait régulièrement sa défense et était prête à affronter toute personne dans la concession, le village qui voudrait faire du mal à son enfant surprotégé.

C'est dans ce climat que tu as grandi.

Texte 3 : On m'a raconté...

Vers les années 1970, les forces combattantes du P.A.I.G.C.³ avaient envahi quelques villages limitrophes de la frontière avec la Guinée-Bissau. Elles éprouaient des difficultés à se nourrir. Et face aux soldats coloniaux de la puissance portugaise, ils venaient dépouiller les populations. À cette époque, tu étais encore jeune. Tu devais être âgé de six à sept ans, elles étaient entrées dans le village la nuit. Il faisait tellement sombre qu'un éléphant à moins de 5 mètres aurait pu sembler inidentifiable. Elles (forces combattantes) lançaient des coups de fusil en l'air à leur entrée. Ces éclats de fusils finirent par éclairer le ciel. Ce fut un sauve qui peut. Tout était confus. Des cris de détresse qui fusaient de toutes les concessions avec un vocable commun : « Les fous de la Guinée-Bissau sont arrivés. Partons! » Tu as été porté sur le dos de ta maman adoptive qui tombait par moment au

³ P.A.G.C : Parti Africain de l'Indépendance de la Guinée-Bissau et du Cap-Vert.

cours de cette débandade. Dans son dos, à chacune de ses chutes, tu ne manquais pas de lui administrer des propos malveillants : « Tu es une bonne à rien ! Tu ne cours pas ! N'as-tu pas vu tes camarades courir ? » Dans son dos, tu ne cessais également de lui donner des coups de poings. Malgré sa charge d'effets sur la tête, ton poids, elle supportait tes caprices de jeune enfant. Elle te répondait gentiment : « Et pourtant, je suis en train de courir. Je suis fatiguée. Je me soucie de toi. Je préfère te sauver. »

4.1.4 Phase de prise de conscience ou questionnement

Comme tout être humain en évolution, des situations, surtout de souffrance morale, psychologique peuvent conduire à une certaine méditation, à un questionnement intérieur. C'est à ce moment-là que ma situation du mal être profond dans ma famille d'accueil commence à émerger dans mon esprit et prend de plus en plus d'espace tant dans mon existence intérieure qu'extérieure.

4.1.4.1 L'Attachement

Texte 4 : Mon inconfort

Le passage de jeune adolescent à l'âge adulte est la circoncision. Elle a souvent lieu entre 14 et 18 ans. Les circoncis passaient un à trois mois en brousse, loin des contacts féminins. On leur inculquait les valeurs culturelles et le sens des responsabilités. Aujourd'hui, avec la modernité, l'avènement de l'école et le brassage multiethnique; les jeunes sont de plus en plus circoncis à moins de huit ans et ne passent au maximum qu'un mois en brousse. Je passais cette épreuve à huit ans. Très tôt le matin, à l'insu de ma maman partie tôt le matin à son potager, notre aîné m'extrada du lit pour nous conduire en brousse où une rude épreuve nous attendait. Je lui confiai que ma maman n'était pas encore là.

- Nous allons où ? Lui avais-je demandé.

Il me répondit de le suivre.

- Mais maman n'est pas là. Si elle ne me trouve pas ici, elle sera malade, lui avais-je dit.

L'opération subie après une longue marche de 45 mn, je passai toute une matinée à pleurer contrairement à mes camarades initiés. Nos aînés avaient du mal à me faire taire.

Comment pourrais-je quitter la maison pour un mois sans son consentement. Au-delà de cette considération, je mettais en film les différentes soirées que je passais dans ses jambes.

4.1.4.2 La maltraitance

Texte 5 : Pourquoi ne m'a-t-on pas inscrit à l'école française?

Je me souviens encore de l'année où tous mes camarades de ma famille d'accueil ont été envoyés à l'école. Je restais seul à la maison pendant les moments de classe. Je me découvrais. Je me plaignais constamment devant mon père adoptif sur le motif de non inscription à l'école française. Il prétextait que j'étais encore jeune. En parole de mineur, je lui rétorquais que Abou Bernard et Yaya n'étaient pas plus âgés que moi. Je trouvais ce traitement comme discriminatoire. Je ne me sentais plus en confiance avec ce père. Je commençais à douter de sa paternité sur moi lorsque finalement, il me dit : « Ce n'est pas à moi de t'inscrire. Va dire à celle qui t'a amené ici de le faire. »

Je partis poser la même question à mère Gnima qui préféra détourner le débat provoqué par ma curiosité. Ma question resta sans suite. Je restai sur ma faim. Malgré tout, je gardais longtemps cette question. Je ne parvenais pas à éponger celle de ma mémoire de mineur. Cette préoccupation me hanta tout au long de l'année scolaire.

Mais son attitude ne signifiait pas une certaine ignorance de mon amertume, de mon inquiétude ou de mon insatisfaction. Quelque part, je sentais son malaise à apporter une réponse à ma question.

Chaque matin, lorsque mes camarades d'âge, les élèves se préparaient pour se rendre à l'école je me mettais également à aller chercher dans le panier servant de malle à maman,

à soutirer mes effets vestimentaires. Et c'était souvent accompagné de bastonnade. C'était toujours le même décor.

En fin de compte, je finis par me résigner sur moi-même sans que je ne me rende compte du temps que cela m'a pris.

Je sentais un désintéressement à ma personne. Je me sentais une insécurité totale. Je me sentais réellement menacé. Je ne me sentais plus valorisé.

Et cette réponse du père? Qu'est-ce-qu'il voudrait dire par là ?

S'il n'est pas mon père ? Qui pouvait l'être alors? Pourrait-on venir au monde avoir une maman et ne pas avoir de papa? Pour moi, ma maman était mère Gnima. J'en étais convaincu vu les bons traitements que je recevais d'elle.

Ce furent les moments les plus intenses de doute, de questionnement sur la paternité, mon appartenance à cette cellule familiale.

Texte 6 : Le présumé coupable

Nous sommes en mai 1978. Nafy, la grande sœur de Lamine, adoptée à Ziguinchor, est de retour définitif dans la famille. Son retour prématuré, semble-t-il, s'expliquerait par ses nombreuses fugues. Elle devait être âgée de seize ans et nous à peine de neuf ans. Depuis qu'elle est de retour, notre maison était devenue la plus convoitée du village par les garçons qui venaient, à qui mieux mieux, lui faire la cour. Pour mieux vaincre cette rivalité, certains n'hésitèrent pas à lui tendre des billets d'argent.

À la deuxième semaine de son séjour, elle déclara avoir perdu un billet de 1000⁴ f CFA. Elle soutenait l'avoir gardé dans le fond de sa valise. Elle fouille tous les coins et recoins de la maison sans succès. Elle nous interroge.

Son papa, mon père adoptif, l'interroge sur la provenance d'une si importante somme d'argent pour une mineure de son âge. Elle répond qu'elle l'aurait reçu d'Ousmane, un des jeunes aisés du village. Désespérée, elle décide d'aller à la vitesse supérieure en nous

⁴ Soit une valeur de près de dix dollars canadiens.

menaçant, se rabat sur moi. Armée d'un bâton, elle affirma que c'était moi l'auteur de ce vol. Malgré les menaces manifestées à l'instant sur ma personne, je niais catégoriquement les faits.

« C'est toi qui as volé mon argent! », me dit-elle.

Je lui répondis : « Pas moi! Pas moi! Je n'ai pas volé! »

N'ayant pas eu gain de cause, elle choisit la violence physique en me tapant sur le visage avec le bâton qu'elle avait préparé à cet effet. Mes pleurs finirent par attirer l'attention de toute la famille.

Mère Gnima fut touchée par ce geste injustifié. Nafy insista que le voleur ne pouvait être nullement que Yafaye. Ce fut une bataille verbale à la maison, chaque parent cherchant à prendre la défense de son fils ou de sa fille. Mère Gnima n'a bénéficié d'aucun soutien. Tout le monde supportait Nafy. Elle dit à maman avec un ton d'ironie : « C'est ton fils-là qui est le voleur! Je ne sais d'où il vient! Il n'est pas d'ici! ».

Et moi, petit garçon, je me mis à l'écart, méditant la scène, voulant par moment lui manifester ma compassion verbale.

Humiliée devant tout le monde par cette adolescente, mère Gnima résolut de poursuivre cette affaire au tribunal des dieux c'est-à-dire aller aux bois sacrés. Ce pouvoir mystique donnerait une précision sur l'auteur du vol. Sachant les dangers des bois sacrés, alors Lamine, son jeune frère avoua publiquement que c'était lui le voleur. En vérifiant ses poches, on y trouva une somme de quatre cents francs.

Malgré cette clarification apportée par Lamine, je ne fus pas à l'aise. L'offense qu'avait subie ma maman m'avait complètement démoralisé. Je me sentais étranger. Et jusque-là, je m'interrogeais sur mes origines paternelles.

Texte 7 : La bastonnade

De toutes les maltraitances dont j'ai été victime, s'il y en a une qui m'a vraiment marqué, ce serait celle de ce vendredi du mois d'août. Je devais être âgé d'à peine neuf ans. Je me souviens encore de ce climat hivernal. Il faisait beau après la pluie.

Je me souviens encore que le soleil s'apprêtait à dire au revoir aux hommes de la terre en leur laissant apparaître au ciel son éclat doré.

Lamine et moi, mon compagnon d'âge, fils du père adoptif, avions commis la faute de ne pas paître les moutons. Nous étions partis suivre un match de football dans un village voisin.

Ce soir-là, à notre retour, il (le père) nous convoqua et nous enferma dans une cellule qui n'était éclairée que par les quelques rayons de soleil couchant qui s'étaient frayé un passage à travers les battants de la fenêtre. Ici commença l'interrogatoire du pourquoi nous avions failli à notre devoir quotidien. Un silence mort plana dans ces ténèbres.

Tout d'un coup un bruit d'usine devint maître des lieux. Ce furent des pleurs.

Je me souviens encore des coups reçus.

Je me souviens encore des coups reçus sur mon épaule gauche, au dos, à la poitrine. Des coups que je ressens chaque fois que j'y pense.

Je vois encore les blessures à mon genou droit et à mon nez.

Je vois encore l'ardeur déployée pour me frapper, différente de celle utilisée à l'égard de mon compagnon.

Je vois encore ce film se dérouler dans mon âme vulnérable.

Je sens encore retentir dans mes oreilles la parole qu'il m'adressa : « Tu es têtue. Je vais te tuer. »

Je me souviens de cet interrogatoire intérieur qui m'a habité dans mes moments de sanglots : « Est-il vraiment mon père? Il refuse de m'acheter des chaussures, et pourtant, il le fait pour Lamine. Pourquoi ai-je reçu plus de coups et plus de blessures que lui? »

Une réponse partielle à mon questionnement aura été interceptée au retour de maman des rizières à qui je rendis compte. Ce fut alors un accrochage verbal entre les deux conjoints.

J'entendis maman lui dire : « J'ai trop toléré. Je n'en peux plus .Tu le maltraites du fait qu'il n'est pas ton fils. »

De ce discours, je me demandais s'il existait des enfants qui pouvaient venir au monde sans père. Sinon, où est le mien alors? Depuis ce jour, je cherchais la réponse à cette question, mais en vain... Il aura fallu sept ans encore pour trouver la bonne réponse.

4.1.4.3 L'estime de soi

Texte 8 : Premier jour *d'écolier*

Je ne me souviens plus quel jour encore, à quelle date je suis allé à l'école pour la première fois. Cependant, j'avais la certitude que c'était un mois d'octobre de l'année 1975 à Manéounda.

La veille, le griot du village, qui avait coutume de transmettre une nouvelle concernant la population, fit le tour des concessions pour annoncer l'ouverture des classes. Il était mandaté par mon papa adoptif. Ce travail d'information et de communication, Farbale le faisait depuis des années à des heures où les hommes et des femmes revenus des champs et des rizières étaient naturellement à la maison. Sur le chemin du retour du terrain de football du village, il était 19 h lorsque nous entendions le bruit du tam-tam de Farba.

« Boum! Boum! Boum! Le chef de village vous annonce l'ouverture des classes demain. Chaque parent d'élève est tenu d'accompagner son ou ses enfant(s), nouvellement inscrit(s) à l'école. Ce sera à partir de 8 h du matin », avait-il fait entendre.

Le lendemain, très tôt le matin, aux premiers coups des pilons, je pris un bain matinal que les enfants de mon âge du monde rural n'avaient pas l'habitude de prendre.

Mère Gnima m'habilla en vêtements de fête et chaussures qu'elle venait d'acheter moins d'un mois auparavant pour la circonstance. Je commençais à nourrir l'espoir d'aller à l'école.

« Tiens bien ces habits et ces chaussures. Ils sont trop chers pour moi. Comme tu n'as pas de père qui pourrait t'habiller, je suis obligée de le faire moi-même. », m'avait-elle fait entendre dans un cadre discret, loin des oreilles de son mari.

Je lui posais la question suivante : « Maman, si ce n'est pas mon papa là? Qui serait alors mon papa? »

Elle me répondit de nouveau « Écoute, tu aurais dû fréquenter l'école depuis l'année dernière si tu avais un père. »

Ce message réveilla de nouveau une question qui m'avait longtemps habité. Malgré cette joie de fréquenter l'école cette année, un froid glacial parcourut tout mon petit être fragile.

Le petit déjeuner pris à la hâte, je demandais à Abou Bernard de courir de peur d'arriver en retard. Sur les lieux, nous attendions les protocoles d'usage des premiers jours de rentrée des classes quoi étaient plutôt administratifs. Le discours de bienvenue fut alors prononcé par M. Preira qui a tout le temps pris en charge les débutants. Je vivais une grande impatience d'entrer en classe. J'étais pressé de pouvoir parler français. Tandis que quelques-uns de mes camarades pleuraient comme des enfants qui venaient d'être sevrés du sein, il prit soin d'eux, les mit en confiance et commença à parler français, cette langue de blancs enviée par tout enfant de mon âge et considérée comme langue civilisée. Il se servait également de la langue locale pour éclairer notre compréhension. Je l'enviais quand il articulait savamment les mots et je me projetais le jour où je ferais pareil.

M. Preira nous a appris une courte chanson dont je ne me souviens plus des mots. Elle était suivie d'une séance de salutations d'usage « Bonjour monsieur », « Comment vas-tu? », « Oui, ça va. », « Et toi? ».

Il nous apprit à nous présenter avec les expressions « Bonjour Monsieur », « Présent Monsieur », « Il est absent Monsieur ». Ce fut pour moi une grande satisfaction, une renaissance intérieure conquise après une attente d'un an. Je pariai que j'allais me glorifier devant mon papa adoptif en prononçant ces expressions une fois à la maison.

À mon retour de l'école, je trouvai ce monsieur assis sous l'ombre du manguier avec trois sages du village. Je leur tendis la main et lui dis : « Bojour moussé », « Plésent moussé. » Ma prononciation fit rire un des sages, ancien combattant qui manipulait à sa manière le français mieux que moi. Je ne compris pas les raisons de ces rires. Et après quelques minutes de distraction musculaire il me fit comprendre que j'avais mal prononcé. Je m'en foutais de cette correction. Ce fut la journée la plus heureuse de mon existence. J'avais gagné un pari : aller à l'école et parler français.

Texte 9 - Le groupe des pairs

La vie d'adolescents constitue chez nous non seulement une période de troubles psychique, moral, physiologique, etc., mais c'est aussi une étape de formation, d'endurance et d'estime de soi dans le monde rural.

C'est pour cela que la chasse, la pêche, les travaux champêtres, la cueillette des fruits, au-delà de l'aspect sociologique qu'ils revêtent, sont des étapes qui marquent profondément cette catégorie vulnérable de la population. Ayant été éduqué dans ce cadre, je n'ai pas échappé à ce passage socio-culturel de jeune Balante. Il n'est cependant pas exempt d'événements malheureux et de douleurs.

Je me souviens encore de cette période triste de mon adolescence, alors que nous venions de terminer les compositions de passage en 4^{ième} du collège, au lendemain de

notre arrivée au village, nous décidions d'aller à la cueillette des maades⁵ qui seront vendus à des commerçants venant de Dakar, Saint-Louis, Thiè, etc. C'était au mois de juin 1983.

Le soleil venait de jeter ses premiers rayons matinaux dans le village, nous empruntions le chemin menant à la frontière avec la Guinée-Bissau. Deux heures de marche sur le sentier sablonneux nous ont suffi pour être sur les lieux, la forêt. Le soleil se fait avare d'être perçu à cause de ces arbres géants et robustes, caché par leurs feuillages.

La nature est calme. De loin, les oiseaux gazouillent, les singes gambadent entre les branches, les arbres, d'une cime à une autre. Les perdrix cacabent. La terre dégage une odeur humide parfumée de décomposition d'herbes et de bois morts, facilitée par les quelques gouttes d'eau tombées durant la semaine.

Nous sommes là. Les lianes portant les fruits sont là, au-dessus de nos têtes d'adolescents. Ils sont jaunes. Ils ont atteint la maturité. Chacun de nous choisit l'arbre selon sa convenance et sa capacité technique de grimper. Tout le monde est monté. Les fruits tombent çà et là. Leur chute déterminait la présence humaine dans ce monde de règne animal et végétal. Au bout d'une heure de cueillette, nous descendions des arbres pour mettre les fruits dans des sacs apportés à cet effet. Cette opération terminée, nous prenions le chemin de retour, les sacs sur nos têtes.

À peine parcouru quelque 50 mètres, j'eus la malchance de piétiner un boa qui ne manqua pas de manifester son inconfort et son agressivité en me tapant de sa queue. Je tombai à terre en criant, le sac jeté à terre, loin de moi.

« Aidez-moi! Au secours! Je vais mourir! Un boa! » Je me relevai de ma chute. J'essayai de courir, de rattraper mes camarades qui étaient également en fuite. Ils se déchargèrent et vinrent à mon secours. Feu André me dit :

« Où est-ce que tu l'as vu? »

Je lui indiquai le lieu, les yeux pleins de larmes, le corps couvert de boue et des égratignures au pied gauche. Yaya me reposa la même question. Je leur montrai de nouveau

⁵ Fruits sauvages aigres dont le jus est servi comme boisson dans les hôtels.

le lieu. Un peu détaché d'eux. Les deux camarades, plus courageux que moi, avancèrent prudemment sur le lieu du théâtre avec des gourdins de plus de trois mètres de long. Ils cherchèrent l'animal. Cherchèrent, cherchèrent. Ils finirent par le localiser. Ils cherchèrent à localiser sa gueule. Ça y est ! C'est fait ! Ils complotèrent sur la stratégie à développer pour abattre ce serpent.

Une bataille sans merci s'engage. L'animal se défendait tant bien que mal. Par moment, ce sont eux qui abandonnèrent le combat. En fin de compte, ils finirent par remporter la victoire. Nous, les plus poltrons du groupe, étions à plus de 50 mètres.

Ils nous donnèrent l'injonction de ne pas en parler au village de peur de recevoir des corrections corporelles et nos parents nous interdiraient de nous y rendre prochainement. Chacun était tenu de garder le secret. Tout au long du trajet, je me promettais intérieurement de ne plus aller à la cueillette des fruits. Cependant, j'étais également certain que de ne pas me joindre au groupe serait un moyen de ne pas intégrer le monde des adultes.

Texte 10- Comment connaître l'autre?

Sédhiou, chef-lieu de ma capitale départementale, était une des villes les plus pauvres du pays qui n'avait pas assez d'infrastructures, d'où insuffisance d'emplois. Cette précarité de la ville fait que les élèves qui y étaient orientés pour poursuivre leurs études collégiales éprouvent d'énormes difficultés de survie.

À partir du mois de février, les greniers de nos tuteurs devenaient de plus en plus vides, et devant la menace de la faim quotidienne, chaque élève était obligé de développer ses stratégies de survie en vue de suivre ses cours.

À cet effet, pour moi qui avais des amis dans les écoles coraniques qui ne vivaient que des restes de nourriture que le voisinage leur donnait à leurs passages, c'était alors une occasion d'intégrer cette catégorie d'enfants hors normes. En pénétrant leur milieu, je parvenais à me nourrir dans la discrétion totale de mes logeurs. Je menais cette activité loin de mon quartier résidentiel. Par cette stratégie, je me gavais bien et suivais correctement

mes études. Mes collègues mendiants et moi finirent par devenir de grands amis, des confidents, des complices.

Cette proximité avec eux sera mal appréciée de leur maître coranique qui me considérait comme un élément perturbateur de la stabilité sociale de son institution. Mon niveau d'instructeur finirait sûrement par influencer ses sujets, se disait-il.

Perçu d'avance par le maître comme tel, je finis par me faire confectionner un petit tableau noir de moins de 2m². Chaque samedi soir, en l'absence de leur maître, j'étais lié par un engagement moral. Je devenais un enseignant occasionnel de ces enfants qu'on privait d'éducation formelle.

Au bout de trois mois, mes amis commencèrent à écrire quelques mots français, à faire des opérations de calcul. À chaque séance d'instruction, je leur livrai les règles élémentaires d'hygiène corporelle et vestimentaire. L'espace qui leur servait de lieu de couchette était un parc animal, certains se couchaient à même le sol, sans draps. J'imaginais mal comment des hommes peuvent se permettre de parquer des enfants, des êtres vulnérables dans ces conditions inhumaines. Dans leur groupe, certains n'étaient pas déclarés à l'état civil et ignoraient leur paternité. Cette donne me faisait trop mal quand j'eus la confiance du plus jeune pensionnaire sur leur origine.

Mon implication dans la recherche de l'amélioration de leurs conditions d'existence commença par porter ses fruits au point de vue hygiénique, mais elle eut en fin de compte un effet contraire sur la volonté du maître coranique. Il y eut quatre fugues dont la responsabilité m'a été attribuée. Il (le maître coranique) jura à mon logeur de me rendre la vie difficile si je continuais à mettre mes pieds dans sa structure. Ses menaces me semblaient sérieuses, je devais les prendre en considération.

Je ne me sentais pas coupable de ces départs. Pour moi, j'étais plutôt animé par la volonté de bien servir, de rendre la vie belle à ces enfants que je trouvais comme des sujets, et non des esclaves qu'il exploitait à des fins personnelles.

Nos groupes de paroles internes que j'avais l'habitude d'animer étaient des moments de réconfort, de soutien mutuel. Chacun de nous livrait son histoire personnelle, familiale.

Texte 11 - La capacité dépend du vouloir

Dans la vie, il y a toujours ce que l'on peut, mais pas toujours ce que l'on veut. Tout individu vit en fonction de ses réalités. Elles ne peuvent être transformées en pistes productives que lorsque celui qui les vit se donne un défi de transformation.

Pour ma part, l'expulsion hors de ma tutelle alors que j'étais encore élève au lycée MalickSy de Thiès aura été un moment pénible à supporter. Jeune adolescent, loin de mes parents, je fus complètement désespéré. Je ne savais pas quoi faire. En fin de compte, mon esprit me parlait : « Brave la situation et n'abandonne pas le chemin de l'école ».

Et que fallait-il faire en réponse à mon grand frère? Mais son dernier message bourdonna de nouveau dans ma tête : « Tu es majeur maintenant. Tu dois savoir te débrouiller ». J'étais alors interpellé à gérer ma situation présente.

À cet instant, je me revoyais dans une classe, deux ans auparavant, lorsque notre professeur d'histoire et de géographie nous faisait comprendre qu'en Occident, dès que l'enfant atteint la majorité, il quitte le cercle familial.

À cette situation, j'étais convaincu que ces Blancs préparaient d'avance l'avenir de leurs enfants. Ils sont avertis, mais nous n'étions pas dans une société occidentale, et plutôt en Afrique où la société est collectiviste. Ce n'était pas le même mode de reproduction. À tout malheur vient le bonheur. Mes contacts avec l'assistant social du dit lycée donnèrent alors une impulsion à ma vie future.

À ce sujet, satisfait du rôle joué par ce dernier pour me donner goût aux études et à la vie; je me résolus de suivre la même formation professionnelle que lui. Je le promis. Je me consacrais à fond à préparer le concours d'entrée.

En trois ans, me voilà admis dans la prestigieuse École de formation des Assistants et Éducateurs spécialisés à Dakar. Cette admission m'aura donné une satisfaction qui me permit de positiver ma valeur personnelle.

4.1.4.4 La rupture de liens

Au niveau de cette sous-section, j'entends aborder la relation de proximité que j'entretenais avec ma mère substitut.

Texte 12 - Abandonné par naïveté

Je me souviens encore, c'était pendant l'année scolaire. J'ignore au juste le mois. Ma mère adoptive devait quitter définitivement Manéounda pour Ziguinchor. En ce temps, j'étais dans l'incapacité de discerner le climat de mésentente qui l'a conduit au divorce. Mais, comme j'avais pris le chemin de l'école, les deux ex-conjoints se sont entendus pour me laisser poursuivre les études au village.

À la veille de son départ, elle m'informait de son éventuel voyage sur Ziguinchor.

« J'irai avec toi ! » lui avais-je dit. Elle me répondit par la négative. À cet instant, je me suis enfermé dans ma coquille d'enfant blessé. Plus de mots, sinon un long silence et un regard accompagné de larmes qui en disaient long. Je claquai la porte. Je partis m'asseoir quelque part pour imaginer la stratégie à développer pour voyager avec elle.

Je résolus de me lever tôt. Pas question non plus d'aller à l'école.

Le lendemain, alors que les premiers coups de pilon commencèrent à réveiller les lève-tôt du village, j'étais sur pied. Je contrôlai tous ses gestes et mouvements.

La cloche de l'école retentit, appelant les écoliers à entrer à 8 heures. Ce fut l'occasion pour maman de se séparer de moi en m'ordonnant d'aller avertir M. Preira de mon voyage. Naïf que j'étais, sans aucune analyse profonde de cette proposition, je pris le chemin de l'école pour exécuter le vœu de maman.

J'use de toutes mes jambes pour courir vers l'école. À mon retour, je trouve la chambre vide. Tous ses bagages, valises ont été ramassés. Tout était vide. Je compris qu'elle était déjà partie. Je résolus de courir sur ses traces. Ses ex-coépouses me retinrent malgré mes pleurs. Elles firent tout pour me consoler, mais en vain. Je passai toute une demi-journée à pleurer. Je me projetais à l'instant de ces moments d'abandon que j'allais vivre dans une famille où elle était la seule à toujours me défendre. Je marchais dans le village sans sentir la saveur de mon existence ni le goût de la nourriture. À l'école, je me sentais énervé, agressif. Je me désengageais de plus en plus dans les cours.

Texte 13 - L'épreuve de la séparation

L'admission à l'examen d'entrée au collège a toujours été déterminante pour tout futur collégien du monde rural du fait qu'il fallait rejoindre une autre ville loin de ses parents. Sédhiou, chef-lieu de département, abritait les collèges mais n'avait pas des capacités d'accueil pour les élèves qui venaient les fréquenter. La souffrance pour apprendre était légendaire.

À deux semaines de l'ouverture des classes, maman commença déjà à préparer mes provisions de voyage, devant m'accompagner pendant un certain temps. Elle avait déjà séché dix kilos de couscous et du mbourraké⁶.

Le jour de mon départ, salué par les premiers chants des coqs du village, maman était en train de préparer le petit déjeuner, un petit déjeuner spécial pour un enfant choyé comme moi, car elle devrait se séparer de nouveau pour une période scolaire. Les souffrances des collégiens de Sédhiou dont elle avait entendu parler la mettaient dans un inconfort psychosocial.

Après ma toilette à grande eau ce matin-là, elle m'invita dans sa chambre pour prendre un petit déjeuner de bouillie de riz accompagné de lait caillé bien sucré.

« Mange bien car, là où tu vas, il paraît que les élèves ne mangent pas à leur faim », a-t-elle martelé.

⁶ Poudre de pain séché, pilé mélangé à la patte d'arachide et du sucre.

Le service accompli, elle prit mes deux mains tendues vers elle et j'entendis de douces paroles venant de sa bouche. C'est un silence, un moment de communion, de méditation entre elle et moi. Elle me bénit, me souhaita de bon voyage et bon séjour.

Elle m'accompagna jusqu'à quelques 600 mètres de notre domicile. C'est le moment de la séparation. Elle a du mal à me lâcher. L'attraction est mutuelle. La séparation devint inévitable. Elle me regarda, moi de même. Elle versa des larmes, moi de même.

Nous nous séparions. Chacun regarda en arrière l'autre. La distance visuelle se réduisait de plus en plus. Je pleurais silencieusement dans mon âme.

La douleur de cette séparation se fera sentir à mon arrivée à Sédhiou.

4.1.5 Ma troisième naissance

J'entends par troisième naissance cette naissance où je suis devenu un enfant conscient, informé de son statut d'enfant adopté, d'enfant enlevé. C'est aussi le moment où l'adulte responsable, le professionnel est conscient de son passé et essaie d'apporter des orientations aux enfants en quête d'existence, de sens, d'autonomie, d'identité, etc.

C'est aussi pour moi une période de bouleversements où j'étais interpellé par l'existence de deux mondes antagonistes dans mon esprit. J'éprouvais des difficultés à vivre entre un monde que je trouvais méchant et celui qui me dictait de lutter contre le premier. Je vécus cette angoisse pendant longtemps.

4.1.5.1 La découverte des parents biologiques

Texte 14 - Une réponse tant attendue

Septembre 1983 à Manéounda. Un mercredi. Il était probablement 21 heures.

Un mois, une année, un lieu, une heure : voilà des repères dans ma vie qui font partie de mon existence. Je devais être âgé de seize ans si je ne m'abuse.

Ma maman adoptive, ruinée par la perte de son troupeau de chèvres qui lui procurait de l'argent à chaque rentrée des classes, était poussée par une puissance, une force inexplicable de me livrer un message. Ce message, depuis longtemps entretenu, enveloppé dans une chambre dans laquelle aucune autre personne non initiée n'avait droit d'accès ou de divulguer son contenu. La tradition voulait que dans de pareilles situations l'adoptant dévoile à l'adopté le secret depuis longtemps gardé.

Depuis des semaines, je sentais que maman était mal dans sa peau. Un certain malaise se lisait sur son visage, dans sa manière de parler. Devant ce constat, je ne pus m'empêcher de compatir à sa douleur dont j'ignorais les causes. En retour, elle sentait que je souffrais également. Je ne cessais de lui poser des questions sur ce comportement inhabituel. Je devenais tellement agaçant qu'elle finit par se dévoiler. Elle m'invita dans sa chambre. Il devrait être sûrement 23 h passées quand elle m'ordonna de s'asseoir sur son lit. Cette invite inhabituelle suscita en moi beaucoup d'interrogations du fond de mon cœur.

La porte de sa chambre fermée, elle me fixa de son regard. Des larmes tombèrent. (Silence...)

Elle dit : « Mon fils, j'ai une chose à te dire ... (silence...) mais difficile pour moi de m'exprimer. Écoute-moi bien.... (Silence...) Je voudrais ... (des larmes tombèrent de nouveau) ».

Pourquoi pleures-tu maman? As-tu vu ta mort venir? Et m'abandonner dans ce village? Reste encore avec moi! Lui ai-je dit.

Silence (près d'une quinzaine de minutes).

Elle reprit la parole et dit :

« Mon message est lourd. J'ai de la peine à l'accoucher. »

« Que veux-tu dire maman? Tu m'étonnes », lui ai-je répondu.

Mère Gnima, dans ses sanglots, me dit en ces termes : « J'imagine que c'est toi qui vas m'abandonner dans mon existence après tant de sacrifices pour ta survie. »

Moi : « Non maman! Non maman! Tout sauf cela. Un enfant peut-il abandonner sa maman à mi- parcours? »

Mère Gnima : « Aujourd'hui, sans argent pour couvrir les frais de fournitures scolaires et de ton habillement, et dans le souci de construire ton avenir, ma situation présente ne devra pas être un frein à tes études. »

Moi : « Que veux-tu dire maman? »

Mère Gnima : « Tu n'avais pas moins de deux ans quand je t'enlevais à tes parents. Ils ignorent jusque-là où tu vis. À l'âge d'aller à l'école, j'ai pris mon pagne de femme pour t'inscrire. Et jusqu'à présent, je ne cesse d'accomplir mon rôle de parent d'élève. »

Moi : « Et maintenant? »

Mère Gnima : « Je voudrais que tu partes à Birkama rencontrer tes parents, surtout ton papa, pour te trouver de l'argent. Il s'appelle N'Fally Gaanman, menuisier-charpentier. C'est le plus grand menuisier-charpentier de notre terroir. Pas question d'y passer la nuit. »

Dans cette atmosphère d'échange de paroles, le silence finit par envahir l'espace. Je sentis une abondante sueur parcourir mon visage. Je dirais même que les cheveux de ma tête devenaient comptables. J'étais ému, temporairement malade. Je me sentais être dans un univers incertain, lointain, étranger. Une immense joie m'habita par la suite.

Pour elle, la délivrance de ce secret longtemps entretenu l'avait sortie d'une maladie psychosomatique. C'était la seule manière de la rendre heureuse, épanouie, fière d'avoir sauvé une vie, une âme, une vie devenue homme.

Si elle avait éprouvé des difficultés à me l'annoncer, c'est qu'elle pensait à une rupture du lien qui m'unissait à elle.

La nuit fut alors longue pour moi. J'étais pressé de rencontrer mes parents biologiques le lendemain matin. Ce fut également une délivrance psychologique, morale aux questions qui m'ont longtemps habité dans mon cheminement d'enfant adopté.

J'idéalisais également tout au long de cette nuit mes parents.

Texte 15 : La première rencontre

L'ouverture des classes s'approchait lentement, mais sûrement avec ses cortèges de dépenses financières que les parents d'élèves rencontraient en cette période.

Mère Gnima qui avait l'amabilité de m'assurer toutes les fournitures scolaires et mon habillement n'avait pas disposé cette année de moyens financiers. Le bétail, sa richesse, avait été ravagé par une zoophilie. Elle avait l'habitude à chaque approche de l'ouverture de classes de vendre quelques têtes de bêtes pour me satisfaire. Et pour sauver mes études, elle me donna l'adresse de mes parents biologiques que je devais rencontrer pour m'assurer les fournitures scolaires et l'habillement.

C'était un jeudi. Il était 10 heures passé de quelques minutes. J'étais à Birkama. C'est mon village natal. J'accroche la première personne interceptée à mon passage. Je lui dis :

« Bonjour maman! » comme il est de coutume dans ma culture d'appeler « maman » toute femme susceptible de te mettre au monde.

Et la frêle femme, épuisée sûrement par les travaux champêtres et rizicoles, me répondit chaleureusement avec un grand empressement.

« Bonjour mon garçon! »

« Je cherche chez N'Fally Gaanman, le charpentier du village », lui ai-je de nouveau adressé la parole.

« Tu viens d'où ? » m'a-t-elle apostrophé.

« Je viens de Manéounda. J'ai besoin de lui. C'est mon père; m'a-t-on dit.

Elle répliqua : « Ton père! Ton père ? Ton père? Me questionna-t-elle sur un ton d'étonnement. »

À cet instant de la conversation, je sentis une sensation glaciale parcourir mon corps, un visage ruisselant de sueur matinale. Mes pieds semblent lourds, difficiles à ôter des pédales du vélo que j'avais. Un silence de mort s'abat, s'installe progressivement dans le lieu. Nos regards se croisent. Elle est inactive. Elle verse des larmes. Je ne pouvais

comprendre les raisons profondes de ces larmes qui coulaient. Le silence est grand. Le corporel prit le dessus sur le verbal.

Comme un éclair, un message fleurit, apparaît de ma tête. Il me notifia que c'était sans contestation ma mère biologique. J'en suis convaincu et rassuré au moment où elle me dit : « Allons à la maison, je suis son épouse. »

Cependant, elle ne m'attesta pas qu'elle était celle qui avait perdu son fils un mois de décembre alors qu'elle était dans les rizières à la récolte du riz. Dans son subconscient, elle était certaine que quelque part, dans le monde, son fils enlevé vivait sous le regard béni de bienfaiteurs qu'elle ignorait. Ce dévoilement ne tardera pas à se faire. Il ne se fera pas dans la rue. Il se fera dans la maison, dans la famille de N'Fally Gaanman. Les femmes rencontrées tout au long du parcours avaient deviné que j'étais sans nul doute son fils enlevé. Personne ne voulait se faire raconter ce moment fatidique. Chacune voulait être un témoin oculaire.

À l'arrivée, elle entra dans sa chambre me laissant devant la véranda avec mon papa que je rencontrai pour une première fois depuis ma seconde naissance. Aussitôt ressortie, elle fit le récit de notre rencontre à papa.

J'entendis des bouches des femmes curieuses : « C'est l'enfant de Binta. C'est le garçon qu'on avait enlevé il y'a plus de quinze ans. Il ressemble à son papa. »

Ces paroles, ces mots entendus retentirent péniblement dans mon for intérieur. Je n'étais pas en mesure de retenir mes larmes. Je pleurai dans ses bras. Papa en versa autant.

L'objet de ma visite ne sera exprimé qu'après le déjeuner (dîner).

Le soir, par respect pour ma maman adoptive qui m'avait ordonné de ne pas y passer la nuit, je pris congé d'eux pour monter sur mon vélo. Ma mère pleure de nouveau. Leurs paroles pleines d'affection me pénétrèrent dans ma chair. Elles alourdissent l'atmosphère de séparation. Papa me remit une enveloppe que je n'ouvrirai qu'à destination.

Une enveloppe dans laquelle je trouvai une valeur de 15.000, f CFA soit un peu plus de 32 dollars ca.

4.1.5.2 Comment je suis devenu éducateur spécialisé

Mon expulsion du domicile de ma famille d'accueil à Thiès, alors que je devais affronter la classe de 1ère m'aura profondément déstabilisé du fait que je me trouvais dans une ville étrangère malgré une première année passée là-bas.

Devant cet état de fait, je fus obligé de passer mes nuits sous la véranda d'une bonne et gentille vieille femme. Ici, par simple coïncidence, un de mes surveillants du lycée où j'étais me trouva dans ce domicile. La généreuse bonne dame était sa tante maternelle, m'avait-il signifié.

Étonné de ma présence dans cette maison du fait qu'aucun lien de parenté ne me liait à sa tante, il me demanda les raisons de ma présence dans ce foyer. Sa tante lui narra mon histoire. Ému par ma situation, il me donna les renseignements et démarches à faire pour rencontrer l'assistant social du dit lycée.

Je suivis ses conseils le lendemain. Ma rencontre avec celui-ci finit par porter ses fruits.

Ayant trouvé solution à mon problème de tutelle pour poursuivre mes études, l'assistant social finit par gagner mon cœur. Je devenais intimement lié à lui. J'allais me confier à lui. Cela me stimula davantage, me donna goût aux études, et je commençai à retrouver mes repères qui commençaient à s'effriter.

Pendant les trois années passées dans ce temple scolaire, jamais une semaine ne passait sans que je lui rende visite. Et lorsqu'il était débordé dans ses tâches, il me confiait son bureau pour assurer la permanence. Par imprudence, certains élèves venaient se confier à moi. Mes contacts avec eux m'avaient fait comprendre que le monde était pollué par des situations inadmissibles dont les enfants portent les stigmates.

Texte 16 - Être responsable, c'est savoir s'assumer...

Je me souviens de mon baptême du feu professionnel au District sanitaire de Kédougou, une ville située au sud-est du pays, aux alentours des frontières avec les républiques sœurs de Guinée Conakry et le Mali. Fraichement sorti de l'école de formation avec le titre d'aide social, j'eus la responsabilité de diriger le service social de ladite localité.

C'était la première fois, dans l'histoire administrative du département, qu'elle recevait un travailleur social. Conscient de cet élément et des défis à relever dans un département classé le plus pauvre du pays, je me mis à imaginer quelle politique sociale entreprendre pour améliorer les conditions d'accès aux soins sanitaires et médicaux des populations.

À la suite de mes entretiens avec le médecin-chef de district, mon chef hiérarchique, je lui déclinai ma feuille de route. Avec le temps, mon projet de société ne sera pas accepté comme je l'entendais.

Pour atteindre mon objectif, je parvins à mettre en place une Association qui venait appuyer le service social sur la recherche de fonds. Elle parvint à générer des fonds par l'organisation de soirées lucratives. Avec ses recettes, elle parvint à s'acheter des médicaments qui sont gérés par mon service en étroite collaboration avec les associés.

Disposant d'un capital assez important de médicaments, le médecin-chef ne cessait de m'envoyer des cas pour une prise en charge médicale. Comme toute prise en charge résultait d'une enquête devant être faite par moi-même, je me rendis compte qu'il voulait faire du favoritisme; ce n'étaient jamais de véritables cas. Ses cas disposaient d'assez de revenus substantiels pour se prendre en charge.

Professionnellement, je ne me reprochais rien. Toute la ville saluait les services offerts par mon département. J'étais décidé à ne pas trahir ma conscience professionnelle ni à abandonner à mi-chemin le fardeau qui m'a été confié dans ce milieu. Mon service constituait l'espérance de toute une localité. Les encouragements des autorités

administratives et coutumières finirent par me porter préjudices. Je devenais l'ennemi de mon chef hiérarchique, le médecin-chef.

Avec le temps, je me sentais incapable de vivre dans une structure où les efforts salutaires que l'on déploie ne sont pas encouragés par la première autorité. Je vivais une vie professionnelle inconfortable. La cohabitation devenait de plus en plus insupportable. Je décidai finalement de quitter la ville pour d'autres cieux. Devant cette décision, je trouvais également douloureux pour moi de partir. Ce départ prématuré était également perçu comme une trahison par des centaines de personnes, de familles sauvées par ce service. À l'opposé de cette pensée, je voulais instaurer une justice sociale, sanitaire, médicale, combattre la corruption, le détournement d'objectifs. Je voulais être fidèle à ma philosophie, à mon idéologie, à ma conscience professionnelle.

Mon départ, malgré qu'il soit blessant, traumatisant me libéra de la souffrance morale et psychologique qui m'habitait, mais c'était une trahison vis-à-vis des usagers.

Heureusement, une idée rassurante conquist mon cœur : « Si ce n'est pas ici, c'est ailleurs. Y rester n'aura pas de sens pour moi car travailler signifierait être libre, d'accord avec soi-même et avec ses collaborateurs. »

Texte 17 - Ma faute professionnelle

Sous la responsabilité du ministère de la Justice, les Centres de sauvegarde ont pour mission de prendre en charge des mineurs en conflit avec la loi, en situation de déviance, délinquance, exclus du système scolaire classique, en leur offrant des formations professionnelles et l'encadrement pour continuer leurs études.

En mars 2007, je fus muté au Centre de sauvegarde de Kandé/Ziguinchor. M. Émile Diémé, le directeur du centre, y est muté au même titre que moi. Il était dans une situation de désorganisation sociale, professionnelle, administrative. Nous y étions affectés pour remettre dans les rails la survie du centre.

Dès le premier mois de notre prise de service, le directeur, animé par la volonté de réussir ce pari, se mit à diriger son équipe. Chacun avait sa parcelle de responsabilité.

Moi, on me confia le département Animation-sports et loisirs. Je me mis à apporter de profonds réaménagements. Des grilles d'activités furent ajoutées à celles de la formation et de l'enseignement. Les pensionnaires prirent goût à ce qui leur avait été proposé.

À cet effet, je demandai au directeur de me donner les moyens matériels pour faire participer le centre au championnat de football scolaire. Mes vœux furent alors exhaussés. Je procédai ainsi à une sélection de footballeurs après avoir décliné ma feuille de route auprès des mineurs, car il fallait avant tout avoir leur engagement. Ils saluèrent cette belle initiative que le centre a abandonnée il y'a plus d'une décennie.

Je fus également désigné entraîneur de l'équipe. Les entraînements sont rigoureusement respectés.

Seize équipes étaient en lice pour le championnat, réparties en quatre pools.

À notre première sortie, l'équipe adverse nous infligea une défaite de 3 buts à 2. C'était un match tendu et intéressant. Mes poulains n'avaient pas démerité, comme on le dit dans le jargon sportif. Nous nous résignâmes et prîmes l'engagement de renverser la tendance, c'est-à-dire de prendre le dessus des trois prochains matchs. Déterminé à donner un sens de vie à ces enfants à la recherche d'estime de soi, je pris la décision de nous entraîner un jour de plus que le programme officiel. Ils acceptèrent le contrat. Cette nouvelle approche constituait pour moi un défi à relever, mais un sacrifice d'autre part car je passais les week-ends en famille à Kolda, une ville à 201 km de Ziguinchor. En cas de programmation de match le samedi, j'étais dans l'obligation de rester pour conduire l'équipe.

Comme projeté, nous parvenions à battre deux équipes et enregistrer un match nul. Dans ce rythme, nous prenions la première place de notre pool. Plus nous avançons dans la compétition, plus nous améliorions notre système de jeu, nous conduisant à des victoires ou des nuls. Nous fumes recalés à la demi-finale.

Cette défaite, je me l'impute. Qualifiée pour la demi-finale, notre équipe devait jouer un samedi. Ayant programmé une activité à Kolda, je pris la résolution de confier mes

poulains à un collègue, une démarche qui ne les avait pas enchantés. À soixante-douze heures du match, ils m'exhortèrent à les conduire le jour de ce match si capital. Malgré leur ardente sollicitation, leur attachement à moi et l'estime qu'ils manifestaient à mon égard, ils ne parvinrent pas à me convaincre.

Ils mirent à contribution mon directeur, qui n'avait également pu me faire revenir à de meilleurs sentiments.

Le vendredi soir, déterminé à me rendre à Kolda, je décidai en fin de compte à abandonner ce projet scolaire, je dirai même psychosocial.

Après avoir parcouru une centaine de kilomètres, une certaine fraîcheur glaciale parcourut toute mon existence et une voix me parla en ces termes : « Et pourtant, tu n'aurais pas dû partir à Kolda. Il fallait accompagner ces jeunes au stade. »

À mon arrivée le lundi matin au service, ils vinrent directement dans mon bureau pour me décharger leur venin, leur amertume parce qu'ils avaient été éliminés à la suite de tirs au but. Ils m'attribuèrent cette défaite, à cause de mon absence. Le directeur n'avait également pas manqué de m'adresser des paroles crues.

4.1.5.3 Le journal professionnel

Capitaliser une dizaine d'années d'activités professionnelles vécues, tâtées, endurées dans différentes localités aux contextes multiples pourrait être une richesse immense de connaissances et de savoirs. Partant, qu'il me soit permis d'en faire l'économie. C'est pourquoi, je voudrais exposer quelques expériences qui, je pense, ont une racine dans ma vie d'enfant adopté ou un impact dans la suite de ma vie professionnelle.

J'entends par journal professionnel toute activité professionnelle consignée dans mon agenda ayant trait à ma vie professionnelle depuis ma première formation d'aide social.

4.1.5.4 Expérience à Aide et Action/Kolda

Aide et Action est une O.N.G. française qui vient en aide aux populations les plus défavorisées. À ma sortie de l'école de formation, je fus admis dans cette œuvre de bienfaisance pour piloter un projet de prise en charge des enfants démunis en fournitures scolaires. Durant tout le temps que j'ai passé dans cette structure à me rendre utile, je fus profondément blessé par le message de deux jeunes élèves qui étaient exclus de ces dons de fournitures : « Nous n'avons pas de fournitures scolaires. Et pourtant... Les enfants de nos tuteurs en ont. Et nous, non. C'est difficile pour nous. »

Ces mots me permirent d'installer un cadre de dialogue avec les deux élèves.

Leur message m'avait rappelé cette vie d'adoption passée loin des siens. Ils étaient exclus du fait du lot qu'ils vivaient dans des familles qui avaient plus de moyens que celles des bénéficiaires. Le malheur est qu'ils y sont accueillis par compassion. Ils étaient des orphelins totaux.

Considérant cet élan, je tentai alors de convaincre dans mon bureau mon coordonnateur de programme. Celui-ci, un homme très formel qui suit les choses à la lettre n'a pas pu répondre à mon vœu de trouver des fournitures à ces élèves orphelins. Mesurant l'immensité de leur poids et les charges psychologiques que leur message sonnait en moi, je pris de ma propre poche de l'argent pour résoudre cette situation.

À cette interpellation, j'entendais cette leçon de morale que ma famille d'adoption m'avait toujours chantée : « Ne prends jamais ce qui ne t'appartient pas. Ne sabote pas ce qui appartient au public. Voler n'est pas bon. Aide celui qui est dans le besoin tant que tu le pourras. »

Suite à cette rencontre, je me suis inscrit dans une dynamique d'ouverture à la population cible d'une manière plus large. Je compris que la compréhension de certaines situations demande une distance d'observation pour mieux voir.

Texte 18 : Cours de linge et de repassage

Richard-Toll est une ville sucrière sénégalaise où existe une forte concentration humaine. Elle est également un foyer de plusieurs daaras (écoles coraniques informelles) qui accueillent chacune en moyenne 50 élèves (talibés). La particularité de ces institutions religieuses est que les usagers vivent dans une promiscuité totale, ils doivent mendier à travers le voisinage pour manger leur pain quotidien. On leur sert des restes de repas.

Leurs ports vestimentaires sont indésirables. Ils ne sont pas pris en charge par leurs maîtres en cas de maladie. Leurs tranches d'âge varient entre 7 et 15 ans et ils vivent loin de leurs parents.

Bref, ce sont des enfants abandonnés à eux-mêmes, des enfants qui ignorent parfois leurs origines. Ce sont des enfants misérables.

Leur condition ne m'a jamais laissé indifférent. Elle m'a toujours révolté à chaque moment où je les voyais déambuler dans les rues à la quête de quoi mettre dans leur ventre. L'injustice la plus inadmissible est que leurs maîtres récupèrent l'argent qui leur a été donné au courant de la journée, en guise d'aumône.

Ne pouvant admettre cette forme de vie que subissent les enfants, je décidai une nuit d'aller à la rencontre de leurs maîtres pour dispenser aux talibés des cours hebdomadaires de linge et de repassage. Mes deux premières rencontres avec ceux-ci n'ont pas été faciles. Ils prenaient ma proposition comme une forme de conscientisation, de lavage de cerveaux qui allaient un jour s'émanciper. Ils se voyaient menacés par cette forme d'assistance que je voulais apporter aux enfants.

Ayant leur accord, les jeunes mendiants venaient chez moi tous les jeudis après-midi. Chacun venait avec du savon et un peu de charbon pour le repassage.

Arrivés dans les canaux à ciel ouvert installés pour drainer les eaux d'arrosage des plantations de canne à sucre, je leur expliquai l'importance de la propreté des vêtements, suivi des démonstrations.

BIOSCOPIE

Ansou MANÉ, né le 10 avril 1967 à Simbandi Balante, Département de Goudomp-Sénégal

Fils de feus N’Fally et de Binta MANSAL

Père polygame (deux épouses)

Fratricie de neuf filles et trois garçons

Adopté à moins de deux ans par une femme n’ayant jamais eu d’enfant à Manécounda.

opie

	APPRENTISSAGES		PRATIQUES	
	FORMELS	INFORMELS	FORMELLES	INFORMELLES
	<p>Initiation au C.I.(école privée adventiste) de Manécounda</p> <p>Transfert au C.P. (école privée catholique) de SimbandiBalante</p> <p>Admis en 6e au collège d'Enseignement Moyen Général de Sédhiou</p> <p>Transféré au Collège d'Enseignement Secondaire, Malick FALL de Ziguinchor; en classe de 4^e NB : La classe de 4^e reprise dans ce collège du fait de n'avoir jamais fait la chimie et la physique au collège précédent.</p> <p>Obtention du B.E.F.M.</p> <p>Admis en 2nde au lycée Malick SY de Thiés</p>		<p>Initiation aux activités de pêche et de chasse</p> <p>Entré à la circoncision pour initiation</p>	<p>Scoutisme à la Troupe Saint Charles de SimbandiBalante</p> <p>Répétiteur pour élèves de l'élémentaire moyennant 12500 f CFA/mois Élève en même temps reporter photographie dans la commune de</p>

7	<p>Échec au Baccalauréat.</p> <p>Inscription dans un collège privé d'entraide du Parti socialiste pour la classe de Terminale.</p> <p>Admis au concours d'entrer à l'École Nationale des Assistants Sociaux et Éducateurs Spécialisés (E.N.A.E.E.S.) Dakar; Option Aides Sociaux</p> <p>Obtention du diplôme d'État d'Aide Social.</p>		<p>Baptisé à l'église adventiste.</p> <p>Stages faits en milieux médical, social, psychiatrique pendant les trois ans de formation</p> <p>Stage à l'Agence Adventiste d'Aide et de Développement(ADRA).</p> <p>Animateur à l'O.N.G.(française) AIDE et ACTION à Kolda.</p>	<p>Thiès</p> <p>-Colporteur d'août à octobre 1989 -Colporteur d'août à octobre 1989. NB : Les recettes de cette activité me permettaient de me payer les études.</p> <p>Journalier dans les périmètres maraîchers des Niayes (Région de Dakar).</p> <p>Stagiaire bénévole à la Compagnie Sucrière Sénégalaise (C.S.S.).</p>
---	--	--	--	---

Admis au concours d'entrée à l'École Nationale des Travailleurs Sociaux Spécialisés (E.N.T.S.S.)	Journaliste reporter itinérant à radio Téranga FM à Saint-Louis (ancienne capitale du Sénégal).		
ndant		Stages en milieu social, judiciaire et psychiatrique.	
003		Soutenance de mémoire de fin de formation au diplôme d'État d'Éducateur Spécialisé.	
rier		Responsable du service social du district sanitaire de Kédougou (ville située à l'Est de Dakar à 702 km). Assistant vacataire du Centre Conseils pour Adolescents à Kédougou.	
7		Responsable du bureau chirurgie et maternité du service sociale de l'hôpital régional de Kolda.	Membre fondateur de la Cellule d'Accompagnement/ Soutien des Personnes vivant avec le VIH/Sida. Président fondateur de l'Association(AMOUR) d'Aide aux personnes en difficultés. Entraîneur de l'équipe de football du quartier Afia à Kolda.
		Éducateur spécialisé au service de l'A.E.M.O.(Action Éducative en Milieu Ouvert)	

8			<p>de Kolda, Près du Tribunal régional.</p> <p>Éducateur spécialisé au Centre de sauvegarde de Kandé/Ziguinchor (ville située au Sud de Dakar ;à 450 km).</p> <p>Éducateur Spécialisé au service A.E.M.O. de Kolda, Près du Tribunal régional de Kolda.</p>	
---	--	--	---	--

CHAPITRE V

ANALYSE ET INTERPRÉTATION

La vie ne se comprend que par un retour en arrière alors qu'on ne la vit qu'en allant de l'avant. Soren Kierkegaard (1970).

Il ne faut pas seulement comprendre pour changer, mais il faut aussi changer pour comprendre. Danis Bois (2002).

Ce présent chapitre est le lieu où le chercheur praticien que je suis devenu pourrait être bien compris par son entourage, par les lecteurs de ma production. C'est aussi également un lieu personnel pour me comprendre. Comme le dit Kierkegaard, pour mieux comprendre l'individu et/ou se comprendre, la connaissance historique du sujet semble fondamentale. À ce titre, je voudrais apporter ma modeste contribution au monde du savoir en mettant en place ma perception d'intervention en sciences sociales.

Pour ma part, cette connaissance historique est sociale, culturelle et personnelle avant d'être professionnelle. C'est la réunion de ces fragments de rencontres sur un individu qui font de lui un être social collectif avant de devenir un être singulier. L'individu devient alors une continuité de ses expériences.

On ne pourrait parler d'expériences de l'individu sans pour autant parler de son passé.

Pour mieux comprendre les mots, les moments, les événements, les rencontres, je suis parti des récits autobiographiques. Je voudrais partir dans un premier temps de l'avant-propos de mon mémoire, du Kasàla et de la trajectoire historique, qui constituent des jalons à ma création et à la transformation de mon existence. Je voudrais insister sur la trajectoire historique, car les actions de tout individu s'identifient à un espace, une localité. Cet espace concourt d'une manière ou d'une autre à la transformation de sa personnalité. Partout où chacun de nous est passé, il aura laissé des traces indélébiles ou qui sont difficilement

détachables de lui. Ce faisant, j'aimerais aborder ce chapitre sous forme de tableau. Il résume ma vie jusque-là. L'analyse de ces tableaux est mise en lumière par la prise en compte de mon bioscopie. La convocation de ce tableau trouve son intérêt en ce sens qu' il récapitule mon vécu personnel (privé) et professionnel , permettant ainsi aux lecteurs d'avoir un aperçu de l'homme que j' étais, de l'homme que je suis devenu.

Tableau 2 : Les expériences comme projection de notre vie future

LIEUX	TEXTES	R E P É R E S	
		EXPÉRIENCES VÉCUES	REPRÉSENTATIONS FORMELLES Qu'est-ce-que j'apprends?
Birkama	N°1,15	Naissance, Enlèvement, Rupture (sevrage)	Douleur de la séparation manifestée par des pleurs, des rejets
Manécounda	N° 2 &3	Attachement (refuge auprès de mère Gnima), maltraitance	Refoulement, évasion, colère
	N°4, 5,- 9,12, 13, 14	Rupture, maltraitance, estime de soi	Surmonter l'insécurité, Vaincre l'adversité, je me culpabilise, je me revalorise, je rebondis, la solidarité de statut, la co-formation entre les pairs. J'ai appris à me résigner
Sédhiou	N° 10	Maltraitance (souffrance physique, morale), Agression	Aimer partager ses peines, ses joies avec les autres, aider ceux qui sont dans le besoin, je revalorise
Thiès	N°11	Rejet, abandon	La vie est un perpétuel combat, il ne faut jamais prêter le flanc à la moindre occasion

Kédougou	N°16	L'humiliation, Maltraitance	Être responsable, c'est savoir s'assumer. C'est prendre ses responsabilités
Ziguinchor	N°17	Rupture des relations professionnelles	La prise en compte de l'intérêt intégral, supérieur de l'enfant Respecter l'enfant malgré son jeune âge. Ne pas respecter les droits de l'enfant, c'est bafoué sa dignité
Kolda& Richard-Toll	J.Prof, N°18	Initiation inconsciente en travail social Statut d'éducateur spécialisé	Réconfort, satisfaction. On se reconnaît utile Toute approche professionnelle doit s'inscrire dans une démarche professionnelle c'est-dire avec le maximum de rigueur

5.1 D'OÙ JE VIENS ?

En me référant au tableau ci-dessus, je sens cette interpellation de Jacques Salomé (1999 : Pocket n°11088) de ce qu'il appelle « prise de conscience significative et décisive. » Elle me paraît fondamentale dans mon processus de recherche. Pour moi, l'existence humaine est déterminée par une prise de conscience. Et cette prise de conscience requiert chez l'individu un courage, un sacrifice, un abandon. Et qui parle de prise de conscience significative et décisive parle de responsabilités, de savoir s'assumer, de savoir affronter les réalités et de savoir renoncer pour opérer un choix. Et quand je parle

de l'existence humaine, je fais allusion à l'être humain jouissant de ses facultés et devant jouer sa part de responsabilité pour donner essence au monde.

La prise de conscience voudrait également dire retour à son passé, à son histoire. Et c'est ce retour au passé qui permet à l'individu de se questionner dans la perspective de se positiver. Cela revient à dire que je connais mon passé, ce que j'ai appris, entendu, vu dans ce passé. Cette prise de conscience est une phase de création, de stimulation en ce sens qu'elle donne la chance à l'individu de savoir se définir une ligne de conduite.

Je me vois comme un être éduqué dans un milieu où la collectivité a une emprise sur la vie de l'individu, cet être qui est façonné selon les valeurs, les croyances de sa culture. Je suis né Balante. J'ai grandi Balante. J'ai vécu Balante. Je n'appartiens plus uniquement à ce cercle balante. Je deviens ouverture. Je deviens pèlerin de mon destin.

Je rencontre une contradiction à mon arrivée à Thiès lorsque je mets en lien tout ce qu'on m'a appris dans le monde traditionnel. Je rencontre deux mondes opposés : celui de famille élargie et celui de famille nucléaire. Ce choc culturel deviendra un accident nécessaire car il m'a ouvert une autre perspective radieuse sur ma vie.

De la souffrance psychologique, morale, j'atterris à la guérison de mon âme blessée depuis longtemps. Ma rencontre avec un professionnel du social m'a permis de me raccomoder, de rebondir dans ma vie. Cette rencontre née dans une situation de désespoir développa chez moi l'estime de moi-même. Je compris que la vie est pleine d'illusions, d'accidents et de surprises. Je comprends que dans ce monde, quoi qu'il en soit, il ne faut jamais lâcher. On doit toujours accepter les ennuis qui se présentent à nous et savoir les surmonter avec discernement et humilité. Le monde ne consiste pas à refuser de rencontrer sur son chemin les désespoirs, les angoisses. Le monde nous teste. Il nous forme. Il nous éduque. Il nous éclaire. Il nous appelle à la clairvoyance. Ce chemin est parsemé de peaux de bananes; et au marcheur pèlerin d'oser poser ses pieds et savoir comment marcher.

La vie, je la compare également à une échelle accrochée sur un mur où tout individu est considéré comme ouvrier. Lorsqu'on y monte et que par imprudence on tombe, on revoit les éléments ayant concouru à sa chute et il faut reprendre mieux l'ascension.

Un dicton balante dit que l'individu ne se suffit pas. « Il n'est pas plein. » Permettez-moi le jargon utilisé. Cette perception de l'individu renvoie à une dimension de complémentarité où l'être, quelles que soient ses capacités, aura toujours besoin du soutien, de l'aide de son semblable. Et c'est ce concours externe qui peut le marquer durant son existence. Ce soutien peut avoir un impact ou une influence positive et/ou négative sur son devenir.

Ma rencontre avec l'assistant illustre à plus d'un titre ma vie qui est passée d'un lycéen en besoin d'aide, d'assistance, à un éducateur spécialisé venant en aide, en assistance aux enfants en difficulté. Cette rencontre, c'est ce que Jean-François Vézina appelle la rencontre synchronistique. Il la définit ainsi :

La rencontre synchronistique se produira le plus souvent lors des périodes de transition. Dans ce type de rencontre où la charge émotionnelle est très importante, la personne rencontrée vient faire écho aux nécessités du processus d'individuation. (Vézina, 2001, p.58)

Cet auteur affirme avec force que c'est dans l'impasse que naît la synchronique, créant une issue heureuse chez l'individu. Les fanatiques, quant à eux, avancent que le bonheur d'une personne passe obligatoirement par le biais d'une autre. Il ne tombe jamais directement dans les mains de l'intéressé. Quel que soit le camp auquel on milite, il advient que cet assistant social est devenu pour moi une référence sociale et professionnelle qui m'a donné davantage le goût du métier.

Ma rencontre avec celui-ci est pleine de symboles. Elle a été importante et déterminante pour le reste de ma vie. Elle influe sur ma perception du monde que je voyais méchant. Ce dernier me rendait vindicatif, je me projetais à faire du mal, durant des années à toute épreuve pénible, douloureuse dont j'étais victime. Je nourrissais une haine que je n'étais pas en mesure de détacher du fond de mon cœur. Cette méchanceté, je la

matérialisais à travers mon retranchement dans mon espace intime. Je refusais de partager ce qui habitait en moi, refusais de partager des objets, des vivres à chaque fois qu'on m'en sollicitait.

De cette rencontre, j'ai dû comprendre que le partage de souffrance, de paroles était un moyen de se rendre heureux. C'est pourquoi je dis que la prise de conscience significative naît de notre introspection à la suite d'une rencontre conscientisant, cette rencontre qui nous parle dans le silence.

Cette rencontre est décisive, car me permettant d'abandonner les préjugés négatifs de mon entourage. Abandonner une situation à laquelle on est resté longtemps cramponné, attaché comme une chenille sur un tronc d'arbre, s'opèrera avec beaucoup de blessures psychologiques et morales. Elle fait appel à une grande capacité de renoncement. C'est à ce niveau que le choix de tout individu détermine le reste de sa vie. À ce sujet, j'ai su décider de suivre ce chemin de changement. J'avais décidé de marcher à des heures où je devrais me consacrer à mes leçons données en classe, à rester à côté de ce monsieur. Je voulais apprendre à connaître la vie et à servir l'homme en difficulté. C'était mon choix, un choix personnel.

Ce choix n'est pas resté sans conséquences dans mes rapports avec mon papa qui, durant les deux années précédentes, m'avait toujours talonné pour me présenter aux concours des agents des Eaux, Forêts et Chasses. Nos relations s'étaient heurtées lorsque je lui avouai mon désaccord pour ce corps et que je voulais devenir assistant social. Un choix personnel que je trouvais légitime et qu'il n'était pas en mesure de comprendre. Une année durant, mon papa décida de ne plus m'assister financièrement dans mes études du fait de lui avoir désobéi. J'avais alors assumé. C'est dire que la prise de conscience significative et décisive ne peut engager la responsabilité de ton prochain, de ton ami, de ton époux, etc. Elle dépend de toi. Lorsque vous comprenez que l'avenir dépend des jalons que vous avez trouvés pour traverser le monde de l'inconfort pour le monde du confort, alors votre décision prime sur le reste.

N'avons-nous pas vu des personnes échouer lamentablement dans leur vie pour avoir permis à d'autres de choisir à leur place?

N'avons-nous pas vu ou entendu parler des gens dirent « Si je savais, je n'irais pas faire ceci. Ou c'est tel qui m'a dit de faire ceci. »

Devant de tels propos se cachent un message mélancolique, un message de regret qui comprime l'individu dans une situation de culpabilité éternelle. On en veut à celui qui nous a conduit dans l'inconfort. Lorsqu'une décision, notre orientation, est bien prise et contrôlée par nous-même, nous avons moins de problème, de haine à vivre la vie qui se présenterait à nous.

5.2 LE LEGS INTERGÉNÉRATIONNEL

J'ai convoqué cette poésie africaine pour montrer le lien séculaire combien de fois important entre les grands-parents et les petits-fils dans notre société. C'est dire que les qualités de telle ou telle personne se répercutent dans sa descendance.

Fééladou est mon grand-paternel qui est issu d'une grande famille. La grandeur (la taille) d'une famille est l'expression de prospérité, de solidarité contrairement à une famille nucléaire où les membres de celle-ci sont assimilés à des personnes avares, ne se souciant pas de leurs voisins.

Fééladou qui est voix, vie, force, courage atteste l'union, l'amour, la solidarité l'abnégation. Ces valeurs permettent chez le Balante d'avoir une certaine crédibilité dans son milieu. Se faire chanter n'est pas accordé à n'importe qui. Il faudrait que cette personne ait marqué des empreintes dans son espace. Ce legs social, humain, voire culturel, est perpétué par son fils, Gaanman.

Contrairement à son père, Gaanman s'est retrouvé avec deux épouses dont l'une aura connu le problème de garder longtemps un enfant. C'est de cette dame que je suis né.

Ma naissance n'aura pas été heureuse, car elle a mis à contribution toute une communauté. Elle a été accueillie avec une certaine prudence par mes parents.

Ma déportation du village natal au village adoptif a été un choc tant pour mes parents que pour moi-même. J'imagine les difficultés comportementales, langagières que j'ai dû surmonter. Comment j'ai dû m'adapter par ce changement de prénom, de Sylvain Golbert à Yafaye? En tout cas, ce dernier, bien que je m'y identifie, finira par me révolter dès l'instant que j'ai connu sa signification. J'avais du mal à accueillir ce prénom. Un sentiment de révolte intérieure commença à prendre de plus en plus place dans mon existence. Je pousserai un ouf de soulagement à partir de l'attribution du prénom « Ansou ». Mes blessures commencèrent à se cicatriser lorsque « Ansou » prit plus de place dans mon entourage. Tout prénom dans ma culture a une signification. Lorsqu'elle a une connotation péjorative, c'est qu'on veut protéger le porteur des esprits maléfiques. Mais je pense que les dégâts psychologique et moral qu'il crée au porteur sont beaucoup plus douloureux que l'objectif visé. Combien de fois me suis-je bagarré avec des personnes de plus de mon âge quand ils m'appelaient « Yafaye »? Ne sentais-je pas une certaine discrimination, un certain étiquetage? Je ne sais le nombre de fois où j'ai dû me bagarrer. Mais je me souviens encore des agressions verbales adressées à des vieilles dames en m'appelant « Yafaye ». Et malheureusement, lorsque cela arrivait, je recevais en retour des fessées. Comme si je devais me taire malgré le mal qu'on me causait. Et pour pallier à cela, créer une rupture; je préférais me taire ou ne pas répondre lorsqu'on faisait appel à moi par ce prénom que je trouvais humiliant, ridiculisant, réduisant ma personne.

Le dysfonctionnement de nos relations interpersonnelles peut être à l'origine du prénom que nos parents ou la société nous attribuent. Je compris que le prénom pourrait étouffer les potentialités d'un enfant. Il inhibe l'enfant. Malgré les révoltes du porteur, on a tendance à sous-estimer ses cris de détresse, ses alertes. Je compris par la suite pourquoi certains enfants ne s'affichaient pas en public. Je demeure convaincu que le prénom joue un rôle déterminant pour le reste de la vie de tout enfant. Pour preuve, un jour alors que la

coépouse de ma mère adoptive me supplia d'aller déposer des ordures à la poubelle, elle me dit en ces mots : « Va me déposer ces ordures chez ton homonyme ».

Cela m'irrita à l'instant. Et je refusai de lui rendre le service demandé. Je trouvais cela comme une insulte, un manque de considération à ma petite personne. Enfant, on a besoin d'être respecté à travers notre prénom. Notre prénom peut nous rendre rebelle sur nous-mêmes et/ou sur notre environnement immédiat.

5.3 LA TRAJECTOIRE HISTORIQUE

En jetant un regard sur ma trajectoire géographique, je constate que quatre localités semblent marquer mon existence, au point de vue mouvements...

Partant de la définition de *L'internaute encyclopédie*, le mouvement est la représentation incarnée par des personnes vivantes ou des éléments mécaniques en mouvement.

Le mouvement, c'est le déplacement, le changement de position. Il est synonyme de geste, d'immigration, de trajectoire, de rythme.

Considérant cette clarification conceptuelle, je voudrais établir un rapport continu entre la personne qui vit dans un espace et les influences de celui-ci sur son comportement étroitement lié aux nouvelles charges, statut ou fonctions qu'il occuperait dans cet espace. C'est pourquoi je dirai que l'homme est déterminé par son statut, son espace et sa personnalité.

Birkama, village natal, n'apparaît pas réellement dans mon cheminement. Depuis le sevrage de mes parents, à part des voyages inopinés pour des questions de prise en charge en fournitures scolaires, jamais je n'y avais passé plus d'une nuit.

Cependant, ce qui m'a de plus marqué dans ce village, c'est ce premier jour de découverte de mes parents biologiques. La chaleur affective et l'environnement humain dans lequel j'étais accueilli m'avaient conduit dans un interrogatoire individuel, personnel et intérieur auquel aucune réponse n'a pu être trouvée. Comment je me suis trouvé à Manéounda, loin de ces personnes (mes parents)? Pourquoi on m'a enlevé? Cette découverte, bien qu'accueillie à la veille de mon départ, me mit le jour venu dans une dynamique de révolte et de rébellion que j'avais du mal à expliquer. Je ne me sentais pas du tout à l'aise pendant le peu de temps passé ensemble avec eux.

Manéounda, village de mon enfance, d'adolescence m'a véritablement marqué. Lieu de ma deuxième naissance, Manéounda est le village où j'ai découvert qui j'étais, d'où je venais. C'est le village où j'ai enduré la souffrance. C'est le village où j'ai appris à panser mes plaies, à pleurer sans verser de larmes, à pleurer sans être entendu, à pleurer sans être vu. C'est le village où j'ai appris à me résigner, à développer mon estime de moi. C'est ici où j'ai appris à tisser des relations de solidarité entre nous, enfants issus des mêmes conditions ou vivant les mêmes expériences, partageant une histoire similaire.

Ce village d'adoption est le lieu où j'ai commencé à retrouver mes repères identitaires, à me forger une personnalité d'indépendance, d'autonomie. Cette autonomie s'est acquise en fonction des rencontres et des difficultés que nous rencontrions. La brousse et les marigots ont été des endroits, des espaces de formation, d'endurance de ma personnalité.

Manéounda est le laboratoire de mes expériences heureuses et malheureuses. J'étais lié à ses arbres, à ses cours d'eau, à sa nature. J'étais lié à ses hommes. Sa nature me reconnaît et me considère comme un des siens. Il reconnaît ma voix, ma silhouette.

Les localités de Sédhiou, Ziguinchor, Thiès, Dakar ont constitué des lieux d'études. Elles constituent des mémoires de formation intellectuelle. Ce sont dans ces lieux que l'impact de rupture d'avec ma famille d'adoption s'est fait sentir. Ce sont des lieux de transformation de ma personnalité, des lieux de perception du monde occidental. Ce sont

des lieux où je me sentais lié à un autre monde. C'est la naissance de l'ouverture, du contact avec l'autre.

Le quatrième mouvement est marqué par mes passages à Richard-Toll, Kédougou et Ziguinchor et Kolda. La découverte de ces villes a une raison professionnelle. Ce sont les milieux où l'enfant adopté que j'étais commençait à expérimenter ses connaissances professionnelles. La volonté de bien servir la créature humaine, surtout vulnérable, aura fait naître des rapports conflictuels avec des collaborateurs, de tierces personnes. Convaincu que le respect d'un professionnel dépend de sa conviction, de son sens de l'écoute et de l'ouverture et de son charisme, j'ai su répondre aux sollicitations des demandeurs de service. Comme toute œuvre humaine, la volonté de bien faire peut nous conduire par moment à des lendemains incertains; il m'est arrivé de succomber sur mon passage professionnel. Les erreurs devenaient alors des enseignements.

À cet effet, je me souviens de cet échec de mes protégés au Centre de sauvegarde de Ziguinchor. J'appris de cette expérience que l'intérêt personnel ou familial peut constituer un facteur de blocage dans le développement professionnel, pouvant nous conduire à échouer dans notre vie professionnelle. Toute conduite ou prise de décision dans un service doit sagement être mûri lorsque des intérêts personnels ou familiaux et professionnels font face à nous. La qualité des relations que nous développons dans nos services peut avoir des répercussions sur nos vies personnelles.

5.4 L'ENFANT ADOPTÉ, L'ÉTERNEL RÉADAPTÉ

Comme mentionné ci-haut le mouvement est un geste, une immigration, une trajectoire, un rythme. J'ajouterai que le mouvement est une réadaptation continue, surtout chez un enfant qui n'est pas maître de son destin.

Cette réadaptation était d'abord physique. Je pense à cette première nuit passée loin de mes parents. L'espace qui m'avait accueilli était étranger à moi. Mes pleurs, mes

silences témoignaient de la nouveauté de l'environnement. Jamais je n'étais habitué à recevoir ce bruit insolite chez moi, à Birkama, au crépuscule. Cela s'est manifesté par mon réveil du dos de la dame qui deviendra ma mère adoptive.

Ma réadaptation était également affective avec mes pleurs incessants et inlassables qui me conduisirent à la perte de voie. À cet instant, l'enfant que j'étais manifestait son mécontentement devant des personnes qu'il ne reconnaissait nullement. Il se trouvait dans une insécurité jamais vécue ni connue depuis son existence. Il cherchait à se repérer, à réclamer sa maman le lendemain de son arrivée, à son réveil du lit. L'enfant devenait de plus en plus gênant pour toute la famille qui avait du mal à le consoler de ses pleurs. À cet effet, je voudrais citer Françoise Dolto :

L'enfant qui est séparé trop tôt de sa mère régresse à la vie fœtale et n'entre pas dans la vie motrice, langagière, verbale, comme ceux qui restent avec leur mère, comme s'il ne savait pas encore qui il est. Pour comprendre cela, il est nécessaire de connaître par quel processus le sujet s'individualise. (1985 :248)

Sylvain Golbert, de son prénom de baptême s'était réadapté avec son nouveau prénom « Yafaye » en lieu et place du premier. S'il a su admettre ce prénom, force serait de reconnaître que ce serait à contrecœur. Je ne doute pas que la perte du premier prénom à la mémorisation du second n'aura pas été facile. Combien de jours, de semaines, de mois ce changement de prénom aura duré? Je ne sais pas. Mais je reste convaincu que le rejet de celui-ci se manifesterait au fil de son existence en développant la phobie de cette appellation.

À l'âge adulte où je commençais à rejeter « Yafaye », il ne m'a pas été facile de supporter cet abandon car les personnes encore conservatrices des valeurs culturelles me logeaient sur la catégorie des jeunes qui veulent enterrer celles-ci. Ce comportement était perçu comme une insulte vis-à-vis des personnes âgées. Je vivais dans une ambivalence entre rejeter un prénom humiliant et une angoisse libératrice; mais je vivais toujours dans la peur, la souffrance de faire mal aux personnes âgées et à ma chair. Cette situation était très étouffante pour moi. J'avais du mal à m'ouvrir sur les personnes. Je développais des idées

préconçues sur tout le monde. Cette réadaptation est un moment de souffrance interne que je vivais sans en parler à mon entourage. Je parvenais à décharger ma colère sur des personnes auxquelles je n'avouais pas respect ou celles avec qui j'entretenais une relation de camaraderie.

La relation de proximité avec notre entourage concourt aux renforcements, aux rapprochements comme aux déchirements entre les personnes vivant un même espace donné dans un temps donné. Cette relation peut être solide en fonction des liens de parenté, de sang, de travail qui lient les individus en présence.

Dans un milieu où l'enfant adopté se questionne sur ses origines découlant des conditions de traitements dont il est objet, il apparaît qu'il est toujours étranger dans son milieu d'accueil. De ce fait, je trouvais une certaine injustice inadmissible de me laisser vaguer toute une année scolaire à la maison à l'heure où mes camarades d'âge partaient à l'école.

Yafaye était obligé de porter cette peine. Je devais réajuster mon emploi du temps pendant les heures où les camarades étaient à l'école.

Je voudrais également faire allusion à cette histoire de vol d'argent dont on m'a accusé sur des considérations purement xénophobes. Ce jugement péjoratif sans éléments de preuve aucuns m'a longtemps mis dans une situation indécente durant des années. Je me démarquai davantage de toutes les personnes que je trouvais peu aimables envers ma personne d'enfant adopté. J'avais su mettre une barrière entre elles et moi. Je refusais de me soumettre à leurs services. Cette désobéissance me culpabilisait sans cesse dans la famille d'accueil. J'étais marginalisé à la suite du divorce de ma maman avec son mari, période pendant laquelle je fus abandonné. Je finis par comprendre que dans la vie il faut savoir s'arrêter et renoncer à certains de nos projets qui peuvent nous comprimer, nous enfermer. Ma souffrance, je la sentis sur son intensité par la présomption, le jugement porté sur le reste de la famille.

L'enfer, c'est moi. C'est moi qui se fais une idée négative sur mes rapports avec mon voisin.

5.5 LES DISCOURS QUI ME FONT QUESTIONNER

Le tableau ci-dessous donne les messages clés des différents discours que j'ai entendus, écoutés au sein de mon entourage souvent dans des moments difficiles de mon cheminement. Ils sont le reflet de mes rapports entre mes réseaux primaires, secondaires et mon for intérieur. Je voudrais également montrer comment ces messages résonnent en moi, comment ils me conduisent au dialogue entre ce que je vois et ce que je sens.

Tableau 3 : Les mots ont un sens

TITRE & N° TEXTE	PHRASES	EXPÉRIENCES VÉCUES
Texte N°5 : Pourquoi ne m'a-t-on pas inscrit à l'école ?	« Ce n'est pas à moi de t'inscrire. Va dire à celle qui t'a amené ici de le faire. »	Je me sentais rejeté. Je n'étais pas aimé.
Texte N° 6 Le présumé coupable	« C'est ton fils –là qui est le voleur! Je ne sais d'où il vient! Il n'est pas d'ici! »	Je vis un sentiment de culpabilité. L'inconfort de ma mère était mutuellement ressenti. Je revoyais deux camps antagonistes au sein de la famille.
Texte N°7 La bastonnade	« Tu es têtu. Je vais te tuer. » « J'ai trop toléré .Je n'en peux plus. Tu le maltraites du fait qu'il n'est pas ton fils. »	Mon existence n'avait pas de raison. Une peur m'habiter. Je doutais de sa paternité sur moi. Rupture des liens de proximité avec son mari
Texte N°8	« Tiens bien ces habits et ces chaussures. Ils sont trop chers pour moi. Puisse que	Malgré cette joie d'aller à l'école et d'être bien habillé, j'étais envahi par un silence,

Premier jour d'écolier	<p>tu n'as pas de père qui pourrait t'habiller. Je suis obligée de le faire moi-même. »</p> <p>« Maman, si ce n'est pas mon papa-là? Qui serait alors mon papa? »</p> <p>« Écoute, tu aurais dû fréquenter l'école depuis l'année dernière si tu avais un père. »</p>	<p>une inaction en entendant ces propos.</p> <p>Peut-on venir au monde sans père? Il était impossible pour moi. Donc, le mien devrait se trouver ailleurs. Mais où?</p> <p>Certitude d'avoir un père ailleurs. Ce n'était pas son mari. J'étais convaincu.</p>
------------------------	---	--

Malgré notre faible capacité de discernement due à notre jeune âge, beaucoup de discours que nous entendons dans notre entourage nous plongent inéluctablement dans la méditation. Ce qui nous pousse à nous questionner intérieurement. Cette méditation, dialogue avec soi, occupe dans bon nombre d'événements tout notre espace quotidien, je voudrais dire tout le temps que nous menons. Elle est parfois menée avec beaucoup de diplomatie. Le sujet victime a peur de ne pas heurter la conscience collective ou de ne pas pouvoir recevoir de réponse escomptée. Cette peur se manifeste par son silence, son retrait. Il devient un sujet incompris. Cette incompréhension se solde par l'attribution ou l'étiquetage de terme « enfant impoli, enfant insolent ».

De telles considérations deviennent des ponts à la descente aux enfers de l'enfant blessé. Cette posture de l'enfant en concertation interne s'accompagne de l'abandon des activités qu'il mène. On devient inactif, passif, évasif. Je dirai que le sujet regarde sans regarder, revois sans voir et n'entends plus ce qui est autour de lui. Il nage dans la nature. Un silence l'entoure. À ce sujet, convoquant Bowlby, je voudrais le paraphraser en disant que l'enfant a une mémoire dont les événements restent indélébiles. « L'enfant n'oublie pas, il ne ment pas », disent les Balantes.

Dans mes récits de vie, j'ai pu retenir quelques phrases qui m'ont ouvert le chemin à la découverte de mes parents. Elles étaient des pistes de mon questionnement sur mon appartenance à une famille, sur mes origines.

On ne saurait passer sous silence que la souffrance et l'endurance, dans une certaine mesure, pourraient être considérées comme une école de formation de la personnalité de l'individu. Nous comprenons que la vie n'a de sens que lorsqu'on parvient à surmonter les défis et obstacles qui font face à nous. À côté de ceux-là viennent renforcer notre personnalité, notre motivation, les moments de joie, de satisfaction que nous rencontrons dans notre parcours. J'ai compris que dans la vie chaque mot entendu ou événement vécu nous nourrit d'espoir ou de désespoir, nous renforce ou nous détruit. Et seule une méditation consciente entre moi et mon entourage pourrait m'éviter de tomber dans les eaux troubles de l'existence humaine que je voudrais appeler la folie. J'ai su m'assumer durant des années, de la famille adoptive à la vie professionnelle, en passant par Ziguinchor, Thiès, Richard-Toll, Kédougou, Kolda. En me considérant comme un enfant mal aimé, je m'efforçais de plaire à mon entourage, d'où je devenais un enfant de défis. Je ne cautionnais pas l'échec dans mon cœur. C'est cette image que j'ai voulu transmettre aux enfants qui me côtoient dans le milieu professionnel.

En résumé, je dirai : « Malheur à tout individu qui n'aura pas su encaisser, entretenir, dialoguer avec les contradictions et de pouvoir prendre le dessus de celles-ci. »

5.6 QUAND NOTRE VÉCU CONSOLIDE NOTRE ENGAGEMENT PROFESSIONNEL

En regardant les textes tirés du journal professionnel, nous apercevons deux personnes :

La première personne est celle touchée par une situation, une compassion, qui cherche à compenser un vide, qui est à la recherche d'un besoin qui lui manquait certainement sans qu'elle ne s'en rende compte. C'est cette personne qui tente de satisfaire

ses semblables sans qu'elle n'aperçoive l'impact de cette assistance sur la structure d'accueil des enfants en besoin d'aide ou d'assistance. Chaque rencontre avec ces talibés était un moment intense de découvertes et de joie réciproque. Et à chaque résolution de problème, on percevait une personne renouvelée, satisfaite, prête à faire mieux. Cet engagement désintéressé la conduisait d'une manière inconsciente vers un monde professionnel. Cet engagement inconscient aura été influencé par des situations de maltraitance, d'injustice qu'elle aurait connues ou rencontrées dans son parcours individuel, personnel. L'observation participante, active, développée aura été considérable dans l'exercice du service d'assistance aux enfants.

La souffrance de manque de soutien, de non-inscription au moment où il le fallait, et de moins de considération a laissé des stigmates chez cette personne. Cette souffrance lui étant intolérable, elle tentait de se rendre utile, visible. Cette initiative personnelle est souvent née dans un terrain prédisposé.

La seconde personne qui apparaît n'est- ce pas ce professionnel, hors du commun, j'allais dire portant deux casquettes. Cette personne serait née à partir de la formation initiale.

Elle a été consolidée par les expériences acquises dans l'inconscience de ce qui se profilait à l'horizon.

CHAPITRE VI

CONCEPTUALISATION OU MODÉLISATION

Ce sixième chapitre, l'ultime de ma recherche, pourrait être considéré comme le chapitre le plus déterminant dans la mesure où le chercheur praticien est appelé à créer ses propres concepts et démarches à partir de son vécu et de son expérience. En d'autres termes, je m'évertuerai à le circonscrire sur les concepts d'enfant adopté et de l'éducateur spécialisé appréciés à ma manière. Rappelons-nous qu'au début de ma recherche je m'étais assigné trois objectifs qui sont :

- Établir un lien entre ma vie d'enfant adopté ou enlevé et ma vie d'éducateur spécialisé.
- Poser un modèle de mécanisme d'adoption traditionnelle orienté vers un modèle formel.
- Susciter un regard critique dans mon approche professionnelle teintée de ma culture d'enfant adopté ou enlevé.

Mais avant le développement de ce chapitre, il me semble pertinent de revisiter la notion de conceptualisation et de modélisation.

La conceptualisation se perçoit comme une façon d'élaborer quelque chose dans son esprit, l'idée que l'on se fait d'une situation vécue. En d'autres termes, c'est la signification, l'entendement, le jugement qu'on donne à la situation. Je dirai que ce sont les qualificatifs que l'on attribue à celle-ci. C'est qu'on ne peut conceptualiser une situation si l'on ne l'a pas vécue.

Sur le site http://www.smeno.com/lyceens/2908_la-modelisation_l-expression_de_subjectivite.html, la « modélisation » est définie comme l'art de nuancer son discours selon l'impression que l'on veut produire sur le destinataire.

De cette définition, je perçois la portée de la créativité. Et qui dit créativité dit ouverture et l'ouverture est synonyme de don, de partage. Et on ne peut donner, partager que ce que l'on considère être sien, c'est-à-dire ce qui appartient au donneur. On ne donne que ce que l'on connaît. Le don et le partage deviennent soulagement et délivrance pour le donneur. Ce don, ce partage, ce sont mes récits de vie, mes expériences.

Considérant ces deux idées (définitions) complémentaires, il va sans dire que la démarche heuristique et les récits autobiographiques sur lesquels ce mémoire est élaboré m'ont permis de démontrer que mon vécu professionnel aura été influencé par mon vécu personnel. Faut-il rappeler que la démarche (heuristique et récits autobiographiques) oriente le chercheur praticien à s'auto voir, à s'auto-analyser en vue d'apporter des changements à son approche avant que ceux-là ne deviennent modèles à d'autres. De ce fait, en faisant ma descente dans ma vie d'enfant adopté ou enlevé en milieu balante, j'ai pu découvrir à travers les discours des uns et des autres les raisons qui sous-tendaient mon admission dans une famille différente de la mienne. Cette adoption avait une explication culturelle, dont seule la communauté était garante. Comme je l'ai justifié dans la pertinence sociale, qu'il me soit permis ici de mentionner qu'elle visait deux objectifs : donner une chance de survie à l'enfant et une joie ultérieure à sa maman qui se verrait au moins avoir enfanté.

Cette pratique à laquelle j'ai voulu attribuer le terme d'enlèvement est une épreuve douloureuse pour la vie de l'enfant du fait que la séparation d'avec les parents biologiques se passe dans sa tendre enfance. Cette séparation avec ces derniers que j'ai nommé seconde naissance, bien que dure, difficile à vivre chez l'adopté ou l'enlevé, engendre par ailleurs des effets positifs sur la personnalité de celui-ci et lui permettent d'être conquérant, battant dans son existence. C'est également le lieu de rappeler que l'enlèvement pour l'adoption en pays balante est pratiqué à moins de deux ans. L'enfant enlevé qui quitte ses parents n'aura

plus de contact avec ceux-ci, et la famille, la communauté d'accueil tenteront de garder secret les origines de l'enfant. Il ne les découvrira que des années plus tard. Cette découverte de ses parents biologiques a souvent lieu à la suite de la maltraitance qui suscite chez l'adopté des questionnements sur son statut, sa place, ses origines. C'est cette adoption vécue qui m'a conduit à la production de ce mémoire afin d'établir un lien avec ma profession d'éducateur spécialisé.

Le sujet ainsi campé, il semble judicieux de voir le rapport existant ou des similitudes entre l'adoption moderne et celle dite traditionnelle.

Considérant la définition de l'adoption moderne dans le cadre théorique de ma recherche, je retiens qu'elle serait le fait de prendre en charge un enfant mineur par une famille sur consentement entre les parents biologiques et parents adoptifs par la voie légale. Ces derniers seraient tenus d'assurer l'éducation nécessaire à l'adopté. Il jouit de l'amour, de la tendresse de ceux qui ont sa charge.

Contrairement à l'adoption traditionnelle balante, l'enfant est enlevé de sa famille biologique. Cette pratique sous-entend l'exclusion de consentement des deux parties. L'enfant et ses parents biologiques ne font que subir le fait et n'est basé sur aucun texte juridique liant les deux parties.

L'enfant enlevé fait face à un nouveau monde dans lequel on l'a parachuté, où il doit s'adapter, s'accommoder pour survivre. Son identité, ses origines lui sont jalousement cachées comme si la découverte de celles-ci pourrait le pousser au retour.

Considérant mon vécu d'enfant adopté ou enlevé, je me définirai comme un enfant privé de la jouissance de l'affection parentale des parents biologiques, comme un enfant qui doit développer ses capacités d'imagination et de créativité pour survivre. L'enfant adopté ou enlevé est un enfant arraché, brutalisé. Il est constamment humilié, un enfant révolté et révoltant.

L'enfant adopté ou enlevé est celui-là qui fait diviser sa famille d'accueil.

L'enfant adopté ou enlevé a un espace social qui lui est personnel. Il est entreprenant, ouvert, créatif, sensible.

L'enfant adopté est un enfant en perpétuels mouvements.

En résumé, l'enfant adopté ou enlevé est la somme de la souffrance psycho-sociale et psycho-affective. Il est également humilité, adaptation, ouverture, sensibilité, défenseur des opprimés qui sait s'adapter à toute situation. Il est maître de son destin. Il est autonomie et créateur.

6.1 JE SUIS UN ENFANT ARRACHÉ, BRUTALISÉ, RÉADAPTÉ, HUMILIÉ

En jetant un coup d'œil sur le mot « arraché », je découvre la peine, la douleur que connaît, traverse un enfant enlevé des siens. *Le Petit Larousse illustré* (1996) définit « arracher » comme le fait de détacher, séparer, soustraire par la force ou avec peine, faire sortir brusquement ou par de longs efforts.

En rapprochant ce terme à la définition de ma langue, je trouve qu'arracher signifie laisser des ouvertures, des plaies béantes à l'endroit où l'objet arraché est extrait. L'objet arraché à son milieu subit les mêmes effets. À ce sujet, je voudrais utiliser cette métaphore où la terre est mère et le plant, l'enfant. En arrachant le plant de la terre pour aller le transplanter ailleurs, dans une autre terre, le planteur laisse un vide au niveau de cette terre et le plant perd quelques racines. C'est cette image qui me convient le mieux pour expliquer la relation mère/enfant dans cette séquence de séparation. Comment ne pas admettre qu'« arracher » un jeune enfant à ses parents, plus particulièrement à sa mère, ne puisse pas créer des blessures chez les deux, et surtout chez l'être fragile, vulnérable? Je tente d'imaginer, d'essayer de revivre cette douloureuse séparation. Elle n'a pas obéi aux règles de protection de l'enfant vulnérable que j'étais. Cette démarche traditionnelle a créé pendant mon enfance des moments de repli sur moi-même, de développement de phobie

sur mon entourage immédiat qui se manifestait par des pleurs incessants dans ma nouvelle famille d'accueil.

Dans cette métaphore, ma mère biologique et moi représentons respectivement la terre et le plant. La mère qui m'a nourri, entretenu, inculqué dans mon corps et mon esprit quelques éléments de fonctionnement se voit, à sa grande surprise et à son insu, déshéritée de tout l'investissement fait depuis ma conception. A cette séparation, elle ne pourrait jamais restée indemne de déchirure psychologique, morale. Elle laisse des plaies béantes dans son esprit.

Quant à moi, les douleurs se dessinent sur mes relations avec le nouveau monde (milieu d'accueil). Lorsque la plante est transplantée ailleurs, sa croissance est retardée. Telle est l'image que je me fais de cette séparation involontaire entre elle (ma mère biologique) et moi

J'ai été brutalisé. En se référant à l'image de brutalité, les médecins nous diront qu'il s'agit de la manifestation d'une force externe sur une chose. Cette force n'avertit pas. Elle remporte à son passage. On m'a plié. On m'a réduit. Cette brutalité qui a été infligée à ma petite personne me plongeait directement dans un espace clos où je ne voudrais inviter personne à y entrer. Je refusais tout contact. Je pleurais sans que je ne trouve les véritables réponses à ce choc. Je devenais un intrus dans le milieu qui m'accueillait et réfractaire au changement qu'on voulait m'imposer. J'avais vécu cette expérience. Et je ne suis pas en mesure d'imaginer combien de temps cela avait pris pour m'adapter.

Je devais m'adapter. De quelle manière m'adapter dans un milieu où je ne retrouvais plus les figures qui m'étaient particulières? À cette réadaptation spatiale, faciale, orthophonique, visuelle s'y ajoute la réadaptation alimentaire

Après cette étape de brutalité, de réadaptation, je n'avais plus de choix. J'ai dû assumer le cours de la vie. Accueilli dans une famille élargie où la cohabitation avec les enfants de la famille d'accueil n'était pas sans heurts, les traitements subis véhiculaient une

maltraitance. C'est tantôt l'humiliation, tantôt des frustrations que je vivais dans mon existence interne et extérieure. J'étais très profondément affecté dans mon âme le jour où l'étiquette de voleur m'a été attribuée. Cette humiliation s'était surtout aggravée devant mon impuissance à prendre la défense de mère Gnima.

6.2 L'ENFANT ADOPTÉ EST ENTREPRENANT, CRÉATIF, OUVERT, SENSIBLE, AVERTI

Bien que douloureuse, l'adoption chez le Balante est une école d'autoformation. Les frustrations, l'injustice, l'humilité que subies l'enfant en question finissent par installer au cœur de l'enfant un cœur meurtri, ayant un esprit de dépassement et de surpassement. Elle fait de l'adopté un philosophe de son existence.

Je devenais entreprenant du fait que les ressources partagées au sein de la famille d'accueil étaient essentiellement réservées aux enfants de cette famille. De ce fait, j'étais obligé de développer des mécanismes de survie et de développement personnel pour mon existence. La cueillette des maades (cf. texte 9) en atteste l'autonomie financière dont j'avais besoin. Et cet esprit entreprenant met l'enfant en danger constant.

C'est devant des difficultés, des obstacles qu'on peut mesurer le degré d'intelligence d'un enfant. L'enfant qui a tout à sa disposition, qui n'est pas maltraité, ne sait pas solutionner des problèmes auxquels il fait face. Il est un être fragile. Il démissionne dans le pire des cas.

L'autoformation dans le groupe des pairs concourt inlassablement au renforcement de ses capacités morales, psychologiques, sociales. C'est pendant les rencontres que nous nous corrigeons entre nous, s'il le fallait.

Étant donné que la démission, la fuite devant une difficulté est synonyme d'humiliation, alors l'enfant adopté a tendance à chercher une bonne image de soi pour mieux s'installer dans sa communauté. Cette recherche effrénée de se donner la bonne image de soi devient une thérapie personnelle avant qu'elle ne soit une thérapie collective,

sociale, communautaire. Aussi notons que les qualités humaines de nos parents et des grands-parents peuvent dicter notre manière de nous comporter dans une société. On a souvent tendance à ne pas faillir à leur image de marque. Consciemment, nous mettons en avant leurs qualités qui nous servent de miroir pour mieux vivre. Elles nous guident, nous orientent, nous donnent conseils de manière inconsciente, spontanée. Elles nous surveillent, elles nous parlent dans le chemin du silence. Nous entendons leurs murmures sans relâche. On évite de tomber de peur de déshonorer ceux qui font notre fierté d'exister. Devant les obstacles, à chaque instant que je pense à mes origines, je dis intérieurement que j'appartenais à une lignée qui s'est faite toujours respectée. On devient prisonnier de l'image de ceux-là.

La mise en place de la pédagogie sportive à mon arrivée au centre de sauvegarde de Kandé/Ziguinchor pour le bénéfice des mineurs qui étaient à notre charge, était téléguidée par mon esprit d'imagination qui trouve sa source dans mon répertoire de moments amicaux au village avec les pairs.

J'étais toujours animé par l'intention de bien faire, de plaire à mon entourage et à moi-même. Je voudrais également noter que l'attribution du prénom « Yafaye » qui signifierait « poubelle » ou « indésirable » était mal accueillie dans ma conscience. Et pour pallier à cette mauvaise image qu'on voyait en moi par ce prénom, je tentais de réparer ce tort. Je tentais également de développer mon réseau de relations. Cette qualité se manifeste par mes contacts faciles. Je cherchais à effacer de la conscience collective ce prénom. Je tente de plaire. Je veux toujours connaître, chercher à comprendre cet autre individu que je vois devant moi. Ce sens d'ouverture offre à l'individu la capacité d'intégrer l'autre dans sa différence. Et plus on est ouvert plus on est sensible à la situation que l'autre vit. Donc, je dirai qu'une personne ne peut être sensible si elle n'est pas ouverte. Et l'ouverture n'est possible que par l'expérience. Une personne sans expérience, sans une culture variée a moins de chance d'être ouverte aux autres. C'est en étant ouvert qu'on peut accepter l'autre dans sa différence culturelle.

Mon intégration dans le milieu des talibés par la méthode de recherche de participation active m'avait permis de comprendre leur milieu et voir leurs conditions de vie. C'est à l'issue de cette étape que j'ai été touché par leur vécu et que j'ai essayé de faire un rapprochement avec mon vécu pour mieux les servir.

6.3 L'ENFANT ADOPTÉ OU ENLEVÉ DEVENU UN COMBATTANT, DÉFENSEUR DES OPPRIMÉS

Je le disais quelque part que pour mieux défendre une cause, il faudrait qu'on ait expérimenté, avoir subi l'injustice qu'on voudrait corriger. De la phase de prise de conscience (questionnement) jusqu'à la phase de conscience, beaucoup de mots, de faits, de scènes se sont déroulés devant mes yeux.

Admis au corps des travailleurs sociaux et considérant ma situation d'enfant traumatisé, brutalisé, humilié, je me suis inscrit dans la dynamique d'apporter le meilleur de moi-même à la défense des mineurs, des sans-voix.

Prendre en charge des mineurs en difficulté, traumatisés, à la recherche de repères identitaires, etc., constitue un défi de taille de tout professionnel de l'éducation surveillée. Il doit être à mesure d'accueillir dans son cœur, dans son espace le mineur qui fait face à lui. Cette capacité d'accueil demanderait une certaine ouverture d'esprit. Et mon expérience d'enfant victime de maltraitance ne doit pas prendre la place de l'enfant qui me soumet sa souffrance, c'est-à-dire ne pas se substituer à la souffrance. Accueillir ici, ne signifierait pas engloutir la personne. On doit lui accorder la possibilité de vivre.

Dans mon expérience professionnelle, j'ai plusieurs fois heurté mon chef hiérarchique dans le district sanitaire de Kédougou pour avoir voulu distribuer des médicaments à ceux qui n'en avaient pas le droit. J'ai toujours été animé par la volonté de combattre la pauvreté. Mon militantisme pour combattre l'injustice et la corruption prenait tellement de place dans mon cœur que j'avais de la peine à échanger avec mon entourage

immédiat. À ce titre, je reste campé dans ma position de faire valoir ma vision. Une attitude qui m'a souvent conduit sur des charbons ardents. Il reste à savoir si ma démarche répondait à une démarche professionnelle. Devant une injustice, il m'est souvent arrivé d'abandonner ma démarche de dialogue, d'échange avec mes interlocuteurs. Cette attitude s'est également manifestée envers les mineurs et les pensionnaires du centre de sauvegarde de Kandé/Ziguinchor lorsqu'il s'agissait de me dissuader de voyager vers Kolda. J'ai pris la décision de partir devant mes protégés avec l'idée venant de ma culture que l'enfant demeure un enfant. Il ne peut pas avoir raison devant un adulte. J'ai totalement rejeté leur point de vue.

Ce que je découvre dans ma façon d'agir, de faire, d'intervenir est que je n'aime pas être déçu lorsque je mets en place une idée. Cette qualité est un défaut que j'ai découvert et qui me met en mal avec mes collaborateurs. Cela suppose que je ne ménage aucun effort préalable de concertation et de communication pour mieux nous comprendre. Je suis persuadé que la prise en charge réussie d'un mineur fait appel à la convergence, à la synergie des différents acteurs de développement.

En résumé je conçois l'enfant adopté ou enlevé en milieu balante comme démontré dans le schéma qui suit. Les deux premières colonnes et la troisième correspondent respectivement à ma deuxième et troisième naissance que j'avais décrite dans le chapitre IV (Récits de vie). Chacune d'elle se caractérise par un certain nombre de comportements que l'enfant adopté développe ou qu'il subit à l'intérieur de lui-même ou à l'extérieur. Je joins au tableau-ci-dessous un autre tableau que j'appellerai : « expériences-temps-lieux-impacts ». Il fait ressortir les dimensions temporelle, spatiale et expérientielle.

Tableau 4 : Expériences-temps-lieux et impacts

Effets sur l'enfant adopté Et/ou sur l'éducateur spécialisé	Période de vie	Lieux ou localités	Impacts sur moi Et/ou influences
-Arraché -brutalisé -réadapté -humilié -résignant, soumis	Petite enfance Adolescence Adulte	-Manécounda -Thiés -Kédougou -Ziguinchor	Rétablissement ou reformulation de mes rapports avec moi-même, avec autrui
-Entreprenant -créatif -ouvert -sensible -averti	Adolescence	-Manécounda -Thiés -Sédhiou -Richard-Toll	-Désir d'être au service de l'autre -Amour de la perfection -Peur de l'échec, de la perte
-Défenseur des opprimés -Déterminé -Engagé dans l'action	Adolescence Adulte	-Manécounda -le monde (ouverture cf. à la 3 ^e naissance)	-Acquisition de la popularité -Référence pour mon entourage, ma communauté

Mon ambition dans cette recherche étant non seulement de faire connaître qui je suis et comment elle pourrait contribuer à donner des connaissances au monde universitaire, elle est aussi une démarche pour rapprocher une pratique culturelle à notre démarche professionnelle qui s'appuie sur les valeurs modernes.

À la lumière de cette étude, il ressort que la vie de l'enfant adopté ou enlevé demeure une existence hors du commun. Cette vie qu'il n'a pas choisie, lui a été imposée selon la culture. Obéissant à une démarche différente de celle dite moderne, elle a besoin d'être recadrée pour voir sous quels angles on pourrait l'adapter au contexte actuel.

À ce sujet, je voudrais vous inviter à réfléchir sur quelques aspects fondamentaux, socles de rayonnement d'un enfant adopté, responsable demain dans l'exercice de toute profession qui ne serait pas teintée de l'influence de sa personnalité ou qui serait le reflet de son histoire. Certes, la connaissance de soi n'est pas mauvaise en matière d'intervention sociale. Cependant, toute démarche professionnelle doit savoir garder une distance entre ce que l'on est et ce qui est devant soi.

Ainsi, l'adoption dans le milieu balante a intérêt à tenir compte du contexte actuel où le monde est devenu un village planétaire, où les enfants doivent être scolarisés. Pour affecter moins l'enfant à adopter, je pense qu'il serait judicieux de faire séjourner la maman de l'enfant pendant un certain moment dans la famille devant accueillir celui-ci. Ce séjour de la mère pourrait permettre à l'enfant de se familiariser avec les personnes qui auront sa charge. Dans cette logique, les charges émotionnelles de séparation ne seront pas douloureuses.

L'enfant adopté ayant le même âge que les enfants de sa famille d'accueil aura tendance à s'interroger à chaque fois qu'il constatera une certaine disparité dans le traitement vestimentaire, alimentaire, éducatif. Les initiateurs de cette pratique se doivent de connaître la mentalité de la famille d'accueil, plus particulièrement du père de famille quand on sait que, dans le milieu traditionnel, le pouvoir de décision et de contrôle revient à ce dernier. L'enquête de moralité et de personnalité doit être de rigueur. Il est à noter que le droit de visite doit être accordé à l'enfant et lui tenir un discours de vérité sur les mobiles de son séjour dans sa famille d'accueil.

Cette pratique, qui ne fait appel à aucune procédure légale, a aujourd'hui intérêt à être réglementée du fait que nous assistons de plus en plus à la traite des enfants, phénomène devenu porteur de dividendes par le biais de réseaux européens et des Africains assoiffés de capitaux. Elle a besoin d'être tissée sur des bases légales entre les deux familles.

Devenir éducateur spécialisé suite à une simple histoire de mauvais traitement dont j'étais victime est irréversiblement un atout majeur dans mes interventions. Ce métier, je l'ai exercé sans que je ne le sache. Je suis entré dedans sans pour autant connaître à fond les tenants et les aboutissants de ce qu'il pourrait conférer à celui qui l'exerçait. Cette passion de plaire, de venir en aide aux enfants en besoin, m'a souvent conduit sur des pistes non professionnelles. Par éducateur spécialisé, j'entends ce professionnel qui est au service, à l'écoute de l'enfant mineur. Il l'accompagne, l'oriente dans sa vie, l'épaula à se relever de ses chutes. Considérant ces qualités pédagogiques, l'éducateur spécialisé devient une

référence, un modèle pour l'enfant à accompagner. Dans mes récits de vie, je me suis rendu compte que la prise en charge de l'enfance en difficulté requiert ces habiletés.

Étant défini comme tel, moi, éducateur spécialisé, dois aller vers la compréhension de ma cible. Comprendre, c'est être en face de quelqu'un, l'identifier comme personne qui a sa singularité. Cette singularité n'est pas non plus détachement de la communauté. La compréhension devient dialogue, échange, communication. Et cette communication ne trouve son essence que par la mise en place d'un cadre de confiance. Chaque acteur dans la communication doit jouer sa partition, respecter l'autre dans sa différence. Mes croyances culturelles doivent-elles prendre plus de place dans mes interventions? Je crois que non.

Dans un cadre de partenariat, de soutien, d'aide, la prise en compte de l'opinion de sa cible compte beaucoup sur la suite de nos relations professionnelles. De mon expérience avec les enfants du centre de sauvegarde, j'ai appris et compris que le fait de ne pas prendre en compte leur opinion a heurté la suite de nos rapports.

La prise en compte des réseaux primaires et secondaires d'un enfant n'est pas à négliger si l'on veut réellement bâtir un enfant solide, créatif, indépendant et responsable. J'en veux pour preuve l'exclusion des orphelins concernant les fournitures scolaires. Pour aider une personne, il serait juste de vérifier si celle-ci est dans le besoin.

Au niveau légal, je souhaiterais que les familles impliquées dans l'adoption puissent mener les démarches administratives nécessaires en vue de mettre en place des mécanismes de protection et de développement de l'enfant à adopter. Cette démarche fera appel à l'expertise des éducateurs spécialisés pour mener une enquête de personnalité, des moyens matériels, financiers et économiques de la famille d'adoption. Cette démarche mettrait à l'abri l'enfant à adopter de tout dérapage et de mauvais traitement. Des suivis périodiques au sein de la famille d'accueil pourront être planifiés par le service des éducateurs spécialisés. C'est dire que le pouvoir judiciaire aura un droit de regard, de contrôle sur les conditions d'évolution de ce bout de bois de dieu. « La confiance n'exclut pas le contrôle » dit l'adage populaire.

Notons par ailleurs que l'enfant pourrait être déclaré à l'état civil et garder le ou les prénoms qui lui sont attribués à la naissance. Ce serait la bonne formule de créer moins de mal à l'enfant devenu adulte; dans les cas où le ou les prénoms auraient une connotation péjorative.

CONCLUSION

La production de mémoire dans un cycle supérieur n'est pas une tâche aisée, surtout lorsqu'il s'inscrit dans une particularité autre que celle utilisée dans la quasi-totalité des universités du monde. Cette particularité de la recherche à l'Université du Québec à Rimouski, faut-il le rappeler fait appel à l'usage du pronom personnel « **Je** ». Dans cette recherche, le chercheur devient sujet de sa recherche et les événements de sa vie son objet. Elle devient une recherche introspective pour le chercheur. C'est cette approche méthodologique utilisée en maîtrise en étude des pratiques psychosociales que j'ai dû suivre pour la réalisation de ce produit fini.

Comme toute œuvre académique, j'ai dû l'accoucher difficilement du fait que la recherche à la première personne requiert dans un premier temps que le chercheur puisse garder une certaine proximité entre l'objet (expériences de vie) et le narrateur (sujet en recherche).

La deuxième difficulté est liée à ma culture. Comme je l'ai mentionné au début de la partie « Méthodologie », se raconter chez le Balante relèverait d'un manque d'humilité de la part de l'écrivain ou du narrateur. A cet effet, je me suis fait violence, à mon corps, à mon âme intérieure, pour fournir assez d'énergie pour arriver à agencer mes souvenirs, mes récits, histoires de vie, pour en faire un outil pédagogique qu'est ce mémoire.

C'est dire que la recherche de ce genre fait appel à la trajectoire historique, culturelle, sociale, professionnelle, etc., de l'étudiant chercheur, sujet de son étude. C'est partant de l'usage de ce « **Je** » qui réside dans le passé, le présent et le futur que mon objet d'étude portant sur l'adoption en milieu balante essaie de mettre le lien entre l'enfant adopté que j'étais et l'éducateur spécialisé que je suis devenu.

Ce parcours historique de l'enfance à l'adolescence m'a permis de décoder la nature des relations interpersonnelles, familiales manifestées en actes, en paroles, en verbes. À celles-ci s'ajoutent des événements, des situations dont l'enfant adopté est témoin, a vu, subi et/ou entendu dans une communauté qui a ses raisons sur ma vie. J'ai été un enfant traumatisé, brutalisé. J'ai été transplanté puis réadapté. Dans ma douleur, j'ai été créatif, entreprenant.

Ces épreuves d'enfant adopté ou enlevé finirent par faire de moi, sans m'en rendre compte, un éducateur spécialisé c'est-à-dire un professionnel au service de l'enfance en difficulté.

C'est ce passage introspectif, cette pédagogie heuristique, interprétative que j'ai dû découvrir à mon arrivée dans le champ de l'éducation spécialisée et qui puise ses racines dans mon vécu personnel. Cette démarche de la découverte du « moi » n'a été possible que par la mise en place d'une méthodologie dite Recherche heuristique interprétative, suivie de la partie Analyse et interprétation qui m'ont conduit à mettre en place la modélisation d'une approche personnelle liée à mon vécu et à mon expérience professionnelle. Je réalise que cette partie dite « modélisation » est une voie de libération de tout enfant devant passer par l'adoption et, si besoin en est, outiller le professionnel qui ferait face à l'enfance en souffrance.

Pour en arriver là, je suis parti d'une introduction générale suivie de la problématique, du cadre théorique.

J'ose affirmer que la recherche à la première personne est un outil de transformation du chercheur, sujet en recherche, avant qu'il ne soit utile pour sa cible. Elle est libératrice de l'âme longtemps blessée, enfermée, et innovatrice pour le professionnel. La découverte de mon existence profonde, de mes blessures me bonifie, me rend aimable et serviable.

Cependant, force est de reconnaître que toute œuvre humaine n'est pas parfaite. À ce titre, je voudrais inviter les générations futures à continuer le dialogue entre la culture et

les institutions étatiques pour le bonheur de l'humanité. Mon expérience est singulière et personnelle. Elle peut cependant être une référence pour d'autres. J'aimerais clore ma conclusion en disant : Je suis devenu ce que hier m'a fait, et je deviendrai ce que je connais d'aujourd'hui. Mon histoire m'appartient, elle m'est personnelle, singulière, contextuelle. A chacun son histoire et son cheminement.

BIBLIOGRAPHIE

- Amar, Y. (1999). *L'effort et la grâce : espaces libres*. N° 153, 1^{re} Édition. Paris : Éditions Albin Michel.
- Archer, C. (2007). *Enfant qui a mal, enfant qui fait mal?* Bruxelles : Éditions De Boeck Université.
- Barbier. (1996). *La recherche-action*. Paris : Antropos, collection ethnosociologie.
- Benveniste, E. (1966). *Problème de linguistique générale*. Paris : Gallimard.
- Bergson, H. (1996). *Le corps dispersé : histoire du corps au XXe siècle*. Paris : Bernard Andrieu Harmattan.
- Bouchard, Y. (2000). De la problématique au problème de recherche. Dans T, Karsenti & L. Savoie-Zajc (Eds). *Introduction à la recherche en éducation*. Sherbrooke : CRP.
- Bowlby, John (1993). *La théorie de l'attachement*. New York : Éditions Routledge.
- Bois,D.(2002).*Un effort pour être heureux*. Ivry sur Seine.Éditions point appui
- Briand, M. (décembre 2005). *Le développement du potentiel de l'adaptabilité chez les enfants : une relation de présence à son corps en mouvement*. Université du Québec à Rimouski (UQAR)
- Carmen, H. (1994). *De la fiction autobiographique à l'autobiographie et sa fiction : deux aspects du « JE » chez Gabrielle Roy*. UQAR
- Centre de services sociaux du Montréal métropolitain (avril 1984). *Retour aux origines. Perceptions de l'adopté, des parents biologiques et adoptifs*. Montréal.
- Chevrier, J. (1997). *La spécification de la problématique, in Recherche sociale : de la problématique à la collette des données*. Sainte Foy(Québec) : Éditions Presses Universitaires du Québec / Gauthier Benoît.
- Condamin, A. (1994). *La traversée du miroir ou, la découverte d'un nouveau sens à l'enseignement après une remise en question professionnelle*. Québec : Presses de l'Université de Laval.
- Crotty, M. (1998). *The foundations of social research*. London : Sage.

Cyrulnik, B. et C. Seron. (2003). *La résilience ou comment naître de sa souffrance*. Paris : Éditions Fabert.

Delourme, A. (1999). Dépendances et liberté, *Revue de psychologie de la motivation*, no 27.

Desbuquois, G. (1979). *L'enfance malheureuse*. Paris : Éditions Flammarion.

Desroche, H. (1990). *Entreprendre d'apprendre .D'une auto biographie raisonnée aux projets d'une recherche-action*. Apprendre 3. Paris : les Éditions ouvrières.

Dictionnaire Le petit Larousse illustré. (2010). Paris.

Dictionnaire Le Nouveau petit Robert I. (1993). Paris

Dolto, F., D. Rapoport et B. This. (1986). *Enfants en souffrance*. Paris : Éditions Stock. Presses CAMERO. [http// :www.casamance-tourisme.sn/](http://www.casamance-tourisme.sn/) ? les balantes (12 décembre 2012).

Gabel, M., M. Lamour et M. Manciaux. (2005). *La protection de l'enfance : maintien, rupture et soins des liens*. Paris : Éditions Fleurus psychopédagogie.

Gauthier, J. P. (août 2007). *De l'interdit de dire au droit d'être : chemins de transformation vers une mise en forme de soi, de son expression et de sa pratique d'accompagnement à médiation du corps en mouvement*. Université du Québec à Rimouski (UQAR)

Graig, Peter E. (1978). *The heart of the teacher : A heuristic study of the Inner World of teaching*. Boston : Boston University, School of Education.

Graig, Peter E. (1988). *La méthode heuristique : une approche passionnée en sciences humaines*. Traduction du chapitre de méthodologie (s.1) traduit par A. Hameia.

Gomez Gonzales, L. A. (1999). *Une démarche autobiographique dans la quête de l'identité de l'éducateur*. Université du Québec à Rimouski.

Kabuta, Ngo S. (2003). *Éloge de soi, éloge de l'autre*. Bruxelles : Presses Internationales Européennes.

Karsenti, T. et L. Savoie-Zajc. (2000). *Introduction à la recherche en éducation*. Sherbrooke. Éditions du CRP.

Kierkegaard, S. (1970). *L'alternative*. Paris : Éditions de l'Orante.

Lawrence, (1978). [http// :www.uquebec.ca/edusante/mentale/estime-de_soi.htm](http://www.uquebec.ca/edusante/mentale/estime-de_soi.htm)

- Lejeune, P. (1975). *Le pacte autobiographique*. Paris : Éditions Seuil.
- Lenor, F. (2010). *Le petit traité de vie intérieur*. Paris : Plon.
- Legrand, J.L. et G. Pineau.(1993). *Les histoires de vie*. Paris : PUF, Que sais-je ?
- Levesque, L. (2007). *De l'impuissance à la mutation voir sa vulnérabilité comme un lieu de vie et apprendre à s'y accompagner*. Université du Québec à Rimouski (UQAR).
- Machel, G. (1998). *Conséquences des conflits armés sur les enfants*. Unicef, New York, 1996.
- Maëla, P. (2004). *L'accompagnement : une posture professionnelle spécifique*. Paris : Le Harmattan.
- Makutu, Aimé A.M.. (1997). *La prise en charge du réfugié résident à Dakar par le HCR*, E.N.D.S.S, Dakar.
- Mané, A. (2000). L'impact de la crise casamançaise sur les enfants de populations déplacées dans la commune de Ziguinchor : Approche psychosociale et scolaire : Ecole Nationale des Travailleurs Sociaux Spécialisés / Dakar.
- Monbourquette, J. (1994). *Grandir, aimer perdre et grandir*. Montréal : Éditions Novalis/ Bayard.
- Monbourquette, J. (2001). *De l'estime de soi à l'estime à l'estime du SOI. De la psychologie à la spiritualité*. Montréal : Éditions Novalis/ Bayard.
- Moustakas, C. (1966). *The authentic teacher : sensitivity and awareness in the classroom*. Cambridge : Howard A. Doyule.
- Moustakas, C. (1968). *Heuristic research*. Cambridge: Howard A. Doyule.
- Moustakas, C. (1973). *Learning to be free*. Englewood Cliffs: Prentice-Hall.
- Novey, James.(2003). *Je m'attache, nous nous attachons, le lien entre enfants et ses parents* .Montréal: Éditions Sciences et Cultures.
- Office du Tourisme en Casamance/ Sénégal. [http : www.](http://www.) Consulté sur le site : *en Casamance* ; le 16 décembre 2012.
- Ouellette, F.R. et H. Belleau. (1996). *L'intégration familiale et sociale des enfants adoptés à l'étranger : recension des écrits*. Université du Québec : INRS-Cultures et Sociétés.
- Paillé, P. et A. Mucchielli. (2003). *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*. Paris : Éditions Armand Colin.

- Paillé, P. (1994). L'analyse par théorisation ancrée, *Les cahiers de recherche sociologique*, vol. 23. Paris : Éditions Armand Colin.
- Pilon, Jean. M. (2009). Principes et Méthodes de la Maîtrise en Études des Pratiques Psychosociales. *Présence*, vol 2. [http ://www.uqar.ca/psychosociologie/presences/](http://www.uqar.ca/psychosociologie/presences/)
- Portelance, C. (1996). *La liberté dans la relation affective*. Montréal : Éditions du CRAM.INC.
- Porter, M.E. (1996). *What is strategy ?* Harvard Business Review
- Prior, V. et D. Glaser. (2010). *Comprendre l'attachement et les troubles de l'attachement-théorie, preuve et pratique*. Bruxelles : Éditions De Boeck.
- Rainville, C. (2002). *Guérir les blessures de son passé*. Montréal : Quintessence.
- Romano, H. (2009). *Enfants maltraités*. Paris : Éditions Fabert.
- Rugira, Jeanne. M. (2005). *Se Former à l'Espérance*. Vol 9 N°2. UQAR.
- Rygarard, Niels P. (). *L'enfant abandonné - Guide de traitement des troubles de l'attachement*. Bruxelles : Éditions De Boeck.
- Salomé, J. (1999). *Le courage d'être soi. L'art de communiquer en conscience*. Pocket N° 11088 Paris : Les éditions du relié.
- Savoie-Zajc, K. (2000). *Introduction à la recherche en éducation*. France : Éditions du CRP.
- Schon, D.A. (1994). *Le praticien réflexif. A la recherche du savoir caché dans l'agir professionnel*, traduit par Heynemand, J. et Gagnon, D. Montréal : Les Éditions Logiques, Collection Formation des maîtres.
- Schofield, G. et Beek, M. (2011). *Guide de l'attachement en famille d'accueil et adoptives*. La théorie en pratique : Elsevier Masson.
- Sellenet, C. (2009). *Souffrance dans l'adoption .Pistes pour accompagner les adoptés et les adoptants*. Bruxelles : Éditions De Boeck.
- Serre, M. (1993). *La légende des Anges*. Paris : Éditions Flammarion.
- Sirois, S. (février 2007). *De naître à être : l'accompagnement d'un processus d'individuation*. Université du Québec à Rimouski (UQAR).
- Sillamy, N. (1980). *Dictionnaire usuel de psychologie*. Paris : Bordas.

- St- Arnaud, Y.(1993). *Connaître par l'action*. Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal. *Revue des Sciences de l'Éducation*, vol. 19, n° 3.
- UNICEF : <http://www.unicef.org/protection>. Consulté en le 12 décembre 2012.
- Tay, A. (1983). *La violence*. Paris : PUF, revue Volcan.
- Van Damne, P. (2012). Souffrance et rupture de lien chez borderline. Consulté sur internet le 16 décembre 2012 dans [www. In Cairn.info](http://www.cairn.info) : chercher, repérer, avancer.
- Van Der Maren, J.M. (1995). *Méthodes de recherches pour l'éducation*. Montréal : Presses de l'Université de Montréal. Collection Éducation et Formation
- Varga, K. (2008). *L'adolescent difficile et ses parents*. Paris : Éditions INPRESS.
- Verrier, Nancy N. (2008). *Renouer avec soi : l'enfant adopté devenu adulte*. Bruxelles : Éditions De Boeck.
- Vézina, Jean F. (2001). *Les hasards nécessaires- la synchronicité dans les rencontres qui nous transforment*. Québec : Les éditions de l'homme.

